



Fantômes et Farfafouilles

Fredric Brown

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

présence du futur

fredric brown
fantômes
et farfouilles



denoël

FREDRIC BROWN

Fantômes et Farfafouilles

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR JEAN SENDY
DENOËL

Titre original. : Nightmares and geezenstacks

Published by arrangement with Scott Meredith literary Agency,
Inc., 580 Fifth Avenue, New York 36, N.Y

© 1963 by Scott Meredith

© 1963 by Éditions Denoel

VILAIN

Cinquante ans durant, Walter Beauregard avait vécu en libidineux accompli et enthousiaste. Maintenant, arrivé à soixante-cinq ans d'âge, il était en danger de perdre ses qualifications et titres pour le renouvellement de sa carte de membre du syndicat des libidineux. En danger de perdre ? À quoi bon tergiverser, il les avait perdus. Depuis trois ans déjà il courait de médecin en médecin, de charlatan en charlatan, de panacée en orviétan. Et tout cela vainement.

C'est alors qu'il se souvint de ses livres de magie et nécromancie ; il avait trouvé de grandes joies à collectionner et à lire ces ouvrages, qui ornaient sa vaste bibliothèque, mais jamais encore il ne les avait pris au sérieux. Jamais encore. Mais qu'avait-il à perdre ?

C'est dans un volume grasseyé, malodorant, mais rare, qu'il trouva ce qu'il cherchait. Se conformant aux instructions, il traça le pentagramme, copia les signes cabalistiques, alluma les bougies et lut à haute voix l'incantation.

Il y eut un éclair et une volute de fumée. Puis le démon. Je ne vous décrirai pas le démon. Qu'il vous suffise de savoir que vous n'auriez pas aimé le voir.

— Quel est ton nom ? s'enquit Beauregard, en s'efforçant d'affermir sa voix sans parvenir à masquer un léger chevrottement.

Le démon fit entendre un son à mi-chemin entre le cri d'angoisse et le sifflement banal, avec des harmoniques de contrebasse effleurée par une scie. Puis il parla :

— Tu n'arriverais jamais à prononcer mon nom. Dans ta langue terne et morne il correspond à peu près à « vilain ». Tu n'as qu'à m'appeler Vilain. C'est le truc habituel que tu veux, je pense.

— Quel est le « truc habituel » ?

— Un vœu, bien sûr. Bon, soit, va pour le vœu. Mais pas trois vœux : l'histoire des trois vœux est superstition pure. On a droit à un seul. Et tu t'en mordras les doigts.

— Un seul me suffit. Et je n'imagine pas que je m'en morde les doigts.

— Tu verras. D'accord. Je sais ce qu'est ton vœu. Et voici qui l'accomplira...

Vilain plonge sa main dans l'air ambiant, dans lequel sa main disparut ; quand elle reparut, elle tenait un caleçon de bain argenté

qu'il tendit à Beauregard :

— Je te souhaite bien du bonheur, dit-il.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu le vois bien ! Un caleçon de bain. Mais un caleçon de bain spécial. C'est un tissu de l'avenir, qui a quelques millénaires d'avance sur ton temps. Il est indestructible, il ne s'usera jamais, il est indéchirable et indéformable. De la belle marchandise. Mais le charme inclus dedans est très ancien. Passe ce caleçon et tu verras.

Et le démon disparut.

Walter Beauregard se déshabilla très vite et passa le séduisant caleçon de bain argenté. Et aussitôt il se sentit merveilleusement ragaillardi. Ses veines charriant de la virilité. Il se sentait de nouveau tout jeune homme, juvénile débutant dans la carrière de libidineux.

Sans perdre de temps, il enfila un peignoir et glissa ses pieds dans des pantoufles. (Ai-je dit qu'il était fort riche ? Ai-je spécifié qu'il vivait dans un appartement de luxe, sur le toit de l'hôtel le plus épastrouillant d'Atlantic City ? Il l'était et il y vivait.) Il descendit dans son ascenseur privé et se rendit dans la luxueuse piscine de l'hôtel. Le bassin était, comme à l'accoutumée, cerné de beautés ravageuses en bikini, faisant étalage de leurs appas sous prétexte de bronzage, tout en attendant les propositions d'hommes riches tels Beauregard.

Il prit son temps pour bien choisir. Son temps, oui, mais sans en perdre.

Et deux heures plus tard, toujours vêtu du merveilleux caleçon magique, il était assis sur le bord de son lit, regardant en soupirant la succulente blonde étendue sur le lit défait devant lui, sans bikini et donnant à poings fermés.

Vilain n'avait dit que trop vrai. Et il portait si bien son nom... Le caleçon miraculeux, l'indéformable, l'indéchirable caleçon tenait toutes ses promesses. Mais dès qu'il le retirait, ou simplement le faisait glisser...

ABOMINABLE

Sur un geste d'adieu lancé aux Sherpas qui allaient bivouaquer là et le laisser pousser plus loin seul, Sir Chauncey Atherton partit. Ils étaient en pays d'Abominables Hommes des Neiges, à quelques centaines de kilomètres au nord de l'Everest (dans l'Himalaya). D'Abominables Hommes des Neiges, on en apercevait à l'occasion, sur l'Everest et sur d'autres montagnes du Tibet et du Népal ; mais le Mont Oblimov, au pied duquel Sir Chauncey quittait ses guides indigènes, en grouillait tellement que les Sherpas eux-mêmes se refusaient à s'y aventurer, préférant attendre son retour, au cas où retour il y aurait. Il fallait être courageux pour aller au-delà de ce point. Sir Chauncey était courageux.

Sir Chauncey était grand coureur de jupons et néanmoins porté sur le discernement (ce qu'en langue américaine on nomme un « connoisseur en femmes ») ; c'était d'ailleurs la raison pour laquelle il était là, sur le point de tenter, seul, non seulement une ascension dangereuse mais aussi un sauvetage plus dangereux encore. Si Lola Gabraldi était encore en vie, elle était captive d'un Abominable Homme des Neiges.

Lola Gabraldi, Sir Chauncey ne l'avait jamais vue en chair et en os. En fait il y avait moins d'un mois qu'il avait appris son existence, en voyant l'unique film dont elle avait été la vedette et par la grâce duquel elle était devenue soudain un être fabuleux, la femme la plus belle de la Terre, la plus éblouissante de toutes les stars de cinéma que l'Italie eût jamais produites, et Sir Chauncey trouvait miraculeux que même l'Italie ait été capable de la produire. En un seul film elle avait supplanté B.B., Lolobrigida et Anita Ekberg dans la fonction de femme parfaite à l'usage de tous les connoisseurs en femmes de partout. Et Sir Chauncey était le plus grand de tous les connoisseurs. À peine l'eut-il vue sur l'écran qu'il avait compris la nécessité soit de la connaître en chair et en os, soit de mourir en tentant de la connaître.

Mais à ce moment-là Lola Gabraldi avait déjà disparu. Après son premier film elle avait choisi, pour se reposer, un voyage aux Indes où elle avait rejoint un groupe d'alpinistes sur le point de tenter l'assaut du Mont Oblimov. Le reste du groupe était revenu, mais Lola non. Un des alpinistes avait déclaré l'avoir vue, trop éloignée pour être secourue, qui se faisait enlever toute hurlante par une créature à

apparence plus ou moins humaine, haute de 2,75 mètres, et toute velue. Un Abominable Homme des Neiges. Le groupe avait passé plusieurs jours à la rechercher, avant d'y renoncer et de rentrer en pays civilisé. Tout le monde était d'accord sur le fait qu'il ne restait plus l'ombre d'une chance de la retrouver vivante.

Tout le monde sauf Sir Chauncey, qui avait sauté dans le premier avion pour l'Inde.

Il se frayait maintenant son chemin, très haut dans les neiges éternelles. Et en plus de l'équipement d'alpiniste il portait le lourd fusil avec lequel il avait, l'année précédente, tué des tigres au Bengale. S'il pouvait tuer des tigres, se disait-il, ce fusil pourrait tuer des Hommes des Neiges.

La tempête de neige faisait rage pendant qu'il montait vers les nuages. Et soudain, à une douzaine de mètres devant, c'est-à-dire à la limite de visibilité, il aperçut une silhouette monstrueuse, pas tout à fait humaine. Il leva son fusil et tira. La créature tomba et continua à tomber car elle était tombée d'une corniche surplombant plus d'un millier de mètres de néant.

Et, au moment où retentissait le coup de feu, des bras se refermèrent, de derrière, autour de Sir Chauncey. Des bras épais, velus. Et puis, pendant qu'un des bras le maintenait sans effort, l'autre prit le fusil et le plia sans plus d'effort que s'il se fût agi d'un cure-dents, puis le rejeta.

Une voix se fit entendre, venant d'un point situé à deux bons pieds au-dessus de la tête de Sir Chauncey.

— Ne bougez pas, et il ne vous sera fait aucun mal.

Sir Chauncey était un homme courageux, mais malgré le ton et le sens rassurant de ces paroles il ne put faire entendre qu'un petit cri de souris. Et il était si fermement maintenu qu'il n'était pas question pour lui de se retourner et de lever la tête pour voir le visage de l'être qui lui parlait.

— Laissez-moi vous expliquer, dit la voix surplombante ; nous, que vous appelez Abominables Hommes des Neiges, sommes des humains, mais mutés. Il y a pas mal de siècles de cela, nous étions une tribu, comme les Sherpas. Nous eûmes la chance de découvrir une drogue qui nous permit de modifier notre corps, de nous adapter aux grands froids et à l'altitude par un accroissement de la taille, une pousse de poils et diverses modifications physiologiques ; cela nous permit de nous installer très haut dans les montagnes, dans des régions où les autres humains ne sauraient survivre sinon en de brèves expéditions d'exploration. Vous me suivez ?

— Ou-ou-ou-i, parvint à dire Sir Chauncey.

Il reprenait un peu espoir d'ailleurs. Pourquoi cet être lui expliquerait-il tout cela, s'il avait l'intention de le tuer ?

— Je vais donc poursuivre, dit l'être. Nous sommes peu nombreux, et notre nombre décroît sans cesse. C'est la raison pour laquelle de temps à autre nous nous saisissons, comme nous nous sommes saisis de vous, d'un alpiniste. Nous lui administrons le médicament mutateur, il passe par les modifications physiologiques et devient un des nôtres. Grâce à cela nous nous maintenons en nombre relativement constant.

— M-m-mais qu'est-ce que... est-ce que c'est ce qu'est devenue la femme que je cherche, Lola Gabraldi ? Est-elle maintenant... euh... haute de 2,50 mètres, velue et...

— C'est ce qu'elle était. Vous venez de la tuer. Un des nôtres en avait fait sa compagne. Nous ne nous vengerons pas sur vous de l'événement mais vous devez maintenant prendre sa place.

— « Prendre sa place » ? Mais... mais je suis un homme !

— Dieu en soit loué, dit la voix surplombante.

Sir Chauncey se sentit prestement retourné et serré contre un immense corps velu, son visage à la hauteur des énormes seins velus entre lesquels il était enfoui...

— Dieu soit loué, parce que je suis une Abominable Femme des Neiges.

Sir Chauncey s'évanouit, fut empoigné et, tel un petit chien de salon, emporté sous le bras de sa compagne.

REBOND

Le Pouvoir était venu à Larry Snell de façon soudaine et inattendue, de nulle part. Quand et comment cela lui était venu, il ne le sut jamais. Cela lui était venu, c'est tout.

Cela aurait pu mieux tomber, sur un garçon plus aimable. Snell commettait de petites escroqueries quand il estimait pouvoir les commettre impunément, mais le gros de ses revenus provenait de paris clandestins, et surtout de la vente de stupéfiants à des adolescents. Il était grassouillet et crassouillard, avec de petits yeux rapprochés qui lui donnaient l'air d'être presque aussi méchant qu'il l'était en fait. Son unique vertu rédemptrice était sa lâcheté, laquelle l'avait empêché de commettre des crimes et autres actes de violence.

Ce soir-là, il téléphonait à un book, à propos d'un pari dont il s'agissait d'établir s'il avait été placé à l'heure pétante ou à l'heure pétée. Il finit par abandonner la partie, lança un « Crève, salope » et raccrocha d'un coup sec. Il n'y pensa plus jusqu'au lendemain où il apprit que le book était tombé raide mort, l'écouteur à la main, approximativement à l'heure de leur conversation.

Larry Snell trouva là matière à réflexion. Il ne manquait pas de culture, il savait comment agit le mauvais œil dans les bandes dessinées. À vrai dire, il avait déjà tenté de lancer des regards meurtriers, mais toujours sans succès. Quelque chose aurait donc changé ? Cela méritait d'être expérimenté. Il établit soigneusement une liste de vingt personnes qu'il haïssait, pour une raison ou une autre. Il leur téléphona, à l'une après l'autre, étalant les conversations sur une semaine, et à chacune dit de tomber raide morte. Ce qu'elles firent, toutes.

C'est vers la fin de cette semaine seulement qu'il découvrit qu'il ne disposait pas seulement du don de malédiction, mais aussi du Pouvoir. Cela se passa au cours d'une conversation avec une pépée, une pépée pour rupins, une vedette de l'attise-tripes qui faisait les beaux soirs d'une boîte pour rupins et gagnait vingt ou quarante fois plus d'argent que lui. Il lui avait dit « Venez donc chez moi, après le spectacle, hein ? » et elle vint, le stupéfiant car il n'avait dit cela qu'en manière de plaisanterie. Des tas d'hommes riches et des playboys de toute beauté la désiraient en vain, et elle s'était laissé séduire par une phrase dite en passant par Larry Snell.

Possédait-il le Pouvoir ? Il en fit l'épreuve le lendemain matin, avant qu'elle ne reparte. Il lui demanda combien elle avait d'argent sur elle, puis lui dit de le lui donner. Elle le lui donna, et cela représentait plusieurs centaines de dollars.

L'affaire était lancée. Dès la fin de la semaine suivante, il était riche ; il avait fait fortune en empruntant de l'argent à toutes les personnes qu'il connaissait – y compris aux personnes qu'il ne connaissait que de loin et qui, haut placées dans la hiérarchie du crime, disposaient de sommes rondelettes – puis en leur disant de ne plus y penser. Il déménagea de son bouge pouilleux et s'installa dans la suite de luxe de l'hôtel le plus doré sur tranches de la ville. Sur sa fiche de police il inscrivit « célibataire », mais il est superflu de préciser qu'il ne dort que rarement en célibataire, et encore fut-ce uniquement quand il éprouvait le besoin de récupérer.

C'était la bonne vie, mais il suffit de peu de semaines de bonne vie à Larry Snell pour se dire qu'il gaspillait son Pouvoir. Pourquoi ne pas en profiter pour s'emparer d'abord de l'Amérique, puis du monde entier, pour devenir le dictateur le plus puissant de l'Histoire ? Pourquoi ne posséderait-il pas tout, y compris un harem au lieu d'une pépée par nuit ? Pourquoi ne disposerait-il pas d'une armée chargée d'établir que son moindre désir était la loi suprême pour le reste de l'humanité ? Si ses ordres étaient obéis au téléphone, pourquoi leur résisterait-on s'il disposait de la radio et de la télévision ? Il n'avait qu'à acheter (acheter ? exiger suffirait) une chaîne de radio-télévision universelle qui lui permettrait d'être entendu par tout le monde, partout. Ou par presque tout le monde ; il pourrait s'emparer du pouvoir dès qu'il aurait une simple majorité pour le soutenir, la minorité serait mise au pas par la suite.

Mais ça, ce serait la Grosse Affaire, la plus grosse qu'il aurait jamais mise sur pied ; il décida donc de prendre son temps pour mettre les choses au point, pour ne pas risquer le moindre impair. Il décida de passer quelques jours dans la solitude, loin de la ville, loin de tous, pour parfaire son planning.

Il commanda un avion, qui l'emmena dans une région relativement peu fréquentée des Catskills ; là, il s'installa dans une auberge, dont il fit partir tous les clients simplement en leur disant de partir, et à partir de cette auberge il se mit à faire de longues promenades solitaires, tout en réfléchissant et en rêvant, il se choisit un point préféré, une petite colline au centre d'une vallée cernée de montagnes ; le panorama était splendide. C'est là que Snell se livra à l'essentiel de ses méditations et sa joie devenait de plus en plus euphorique à mesure qu'il se rendait compte que cela pouvait marcher et marcherait.

Dictateur, des nèfles ! Il se ferait couronner Empereur. Empereur

du Monde. Et pourquoi pas ? Qui pourrait s'opposer à un homme disposant du Pouvoir ? Du Pouvoir d'amener n'importe qui à obéir à n'importe quel ordre qu'il donnerait, jusqu'à et y inclus...

— Crève, salope ! lança-t-il du haut de la colline.

C'était de la méchanceté pure, et peu lui importait s'il y avait ou non quelqu'un à portée de sa voix.

C'est un adolescent accompagné d'une adolescente qui le découvre là, le lendemain ; les jeunes gens retournèrent en courant au village pour annoncer qu'ils avaient trouvé un homme mort au sommet de la Colline de l'Écho.

CAUCHEMAR EN GRIS

Il se réveilla avec une merveilleuse sensation de bien-être, savourant l'éclat et la douce chaleur du soleil, dans l'air printanier. Il s'était assoupi sans bouger sur le banc du jardin public, seule sa tête s'était penchée en avant ; son somme n'avait pas duré une demi-heure, il le savait, puisque l'ombre du doux soleil n'avait que peu avancé pendant son sommeil.

Le jardin resplendissait du vert du printemps, un vert plus doux que celui de l'été ; c'était une journée magnifique et il était jeune amoureux. Merveilleusement amoureux, amoureux à en avoir le vertige. Et heureux en amour : la veille, qui était un samedi, il s'était déclaré à Susan dans la soirée et elle avait dit oui. Plus ou moins oui. Pour être précis, elle ne lui avait pas dit oui, mais elle l'avait invité à venir, aujourd'hui dimanche, dans l'après-midi, faire la connaissance de ses parents ; elle avait dit : « J'espère que vous les aimerez et qu'eux vous aimeront, qu'ils vous aimeront autant que je vous aime. » Si ce n'était pas là l'équivalent d'un oui, qu'était-ce ? Cela avait été un amour en coup de foudre, pratiquement, raison pour laquelle il ne connaissait pas encore les parents de la jeune fille.

Adorable Susan aux doux cheveux sombres, à l'adorable nez tout petit, presque de carlin, aux tendres taches de rousseur à peine marquées, et aux grands yeux noirs si doux...

C'était la chose la plus merveilleuse qui lui fût jamais arrivée, la chose la plus merveilleuse qui pût jamais arriver à n'importe qui.

On en était enfin à ce « milieu d'après-midi » où Susan lui avait dit de venir. Il se leva de son banc et, un peu engourdi par sa sieste, il s'étira voluptueusement.

Puis il se mit en route vers la maison, à quelques centaines de mètres du jardin public où il s'était assis pour tuer le temps, vers la maison à la porte de laquelle il avait raccompagné Susan la veille au soir. Une petite promenade agréable sous le beau soleil, par ce beau jour de printemps.

Il monta les marches du perron, frappa à la porte. La porte s'ouvrit et, pendant une fraction de seconde il crut que c'était Susan elle-même qui lui ouvrait. Mais la jeune fille ressemblait seulement à Susan. Sa sœur, sans doute, la veille elle lui avait en effet parlé d'une sœur, son aînée d'un an seulement.

Il s'inclina et se présenta cérémonieusement et demanda à voir Susan. Il eut l'impression que la jeune fille le regardait d'un air bizarre, mais elle se contenta de lui dire « Entrez, je vous prie, elle n'est pas là pour l'instant, mais si vous voulez bien attendre au salon, là... »

Il s'assit et attendit au salon, là. C'était bizarre qu'elle fût sortie. Même pour peu de temps.

C'est alors qu'il entendit la voix, la voix de la jeune fille qui lui avait ouvert la porte ; la jeune fille parlait dans l'entrée et, mû par une explicable curiosité, il se leva et alla coller son oreille contre la porte. La jeune fille parlait, semblait-il, au téléphone.

— Harry ? Je t'en supplie, rentre immédiatement !

Et ramène le docteur ! Oui, c'est grand-père... Non, pas une nouvelle attaque cardiaque... Non, c'est comme la dernière fois où il a eu sa crise d'amnésie et où il a cru que grand-mère était encore... Non, ce n'est pas de la démence sénile, Harry, simplement de l'amnésie. Mais cette fois, c'est plus grave. Il a décroché de cinquante ans, cette fois... il est revenu à l'époque où il n'avait pas encore épousé grand-mère...

Très vieux soudain, vieilli de cinquante ans en cinquante secondes, grand-père se mit à sangloter sans bruit, appuyé contre la porte.

CAUCHEMAR EN VERT

Il s'éveilla sur une parfaite prise de conscience de la décision, de la grande décision qu'il avait prise la veille au soir alors que, allongé dans son lit, il cherchait le sommeil. Cette décision, il fallait qu'il s'y tienne sans faiblir s'il voulait un jour recommencer à se sentir un homme, un homme à part entière. Il fallait qu'il soit ferme et intransigeant et exige de sa femme qu'elle consente au divorce, ou alors tout serait perdu et il n'en aurait plus jamais le courage. Cette issue était inévitable, il en prenait maintenant conscience, depuis le début même de leur mariage, six ans auparavant ; ce point crucial n'avait été que longuement retardé.

Être le mari d'une femme plus forte que lui, plus forte sur tous les plans, n'était pas seulement une chose intolérable ; peu à peu cela avait aggravé sa faiblesse, sa faiblesse sans espoir. Sa femme non seulement pouvait le surpasser en tout, mais elle le surpassait en fait. Véritable athlète, elle le battait sans difficulté au golf, au tennis, en tout. Elle montait mieux à cheval, elle marchait plus vite que lui ; elle conduisait leur auto mieux qu'il ne saurait jamais le faire. Imbattable sur tous les terrains, elle l'écrasait au bridge et aux échecs, et même au poker auquel elle jouait comme un homme. Plus grave encore, elle avait peu à peu pris en mains son entreprise et la gestion de ses fonds ; non seulement elle était capable de gagner plus d'argent qu'il n'avait jamais su ou même rêvé en gagner, mais elle le faisait en fait. Il n'y avait pas eu une échappatoire pour son Moi – pour le peu qui en restait – malmené et mis en déroute au long des années du malheureux mariage.

Il n'y en avait pas eu jusqu'à maintenant, jusqu'à l'arrivée de Laura. Douce et adorable petite Laura, leur invitée qui vivait chez eux depuis une huitaine de jours et qui était tout ce que n'était pas sa femme, fragile et légère, adorablement éperdue et féminine. Il en était follement amoureux et, il s'en rendait bien compte, elle était son salut. Marié avec Laura, il pourrait redevenir un homme, il redeviendrait un homme. Et elle accepterait de l'épouser, il en était sûr ; il fallait qu'elle l'épouse, car elle était son seul espoir. Cette fois, il fallait qu'il gagne quoi que sa femme pût dire ou faire.

Il prit sa douche et s'habilla sans perdre de temps, travaillé par le trac à l'idée de la scène à venir avec sa femme, mais impatient d'en

avoir fini avant que se soit émoussé son courage. Il descendit et trouva sa femme seule à table, devant le petit déjeuner.

Elle leva la tête quand il entra :

— Bonjour, mon chéri, dit-elle, Laura a déjà pris son petit déjeuner et elle est sortie faire un tour. C'est moi qui lui ai demandé de sortir, pour pouvoir te parler en tête à tête.

— Parfait ! se dit-il en s'asseyant en face de sa femme.

Sa femme avait donc vu et compris ce qui se passait en lui et elle lui rendait les choses plus faciles en amenant elle-même la conversation sur le sujet brûlant.

— Tu comprends, William, dit-elle, il faut que nous divorcions. Je sais que ce sera un coup très dur pour toi mais... mais Laura et moi nous aimons, et nous allons partir ensemble.

CAUCHEMAR EN BLANC

Il se réveilla. D'un seul coup. Il était d'un seul coup parfaitement éveillé, et il se demandait pourquoi il s'était laissé aller à s'assoupir alors qu'il n'en avait absolument pas eu l'intention. Il regarda son bracelet-montre lumineux, bien lumineux dans l'obscurité totale, et vit qu'il était à peine plus de vingt-trois heures. Cela le soulagea ; il n'avait donc fait qu'une très courte sieste. Il s'était couché sur ce canapé idiot moins d'une demi-heure auparavant. Si sa femme décidait vraiment de venir, il était de toute façon trop tôt : il faudrait bien qu'elle attende et que son emmerdeuse de sœur soit endormie, et bien endormie.

C'était une situation ridicule. Ils étaient mariés depuis trois semaines seulement, ils rentraient après leur lune de miel et c'était la première fois qu'il se trouvait au lit seul, depuis leur mariage. Et tout ça à cause de l'insistance absurde de sa sœur Deborah, pour qu'ils passent la nuit chez elle alors qu'ils n'étaient venus chez elle qu'en passant : quatre heures d'auto de plus, et ils seraient rentrés chez eux, mais Deborah avait insisté encore et encore et fini par l'emporter. Il s'était dit qu'après tout une nuit de continence ne lui ferait pas de mal et il était effectivement fatigué ; il y avait du vrai dans ce que disait Deborah, qu'il valait mieux repartir le lendemain matin, frais et dispos.

L'appartement de Deborah ne comprenait, évidemment, qu'une seule chambre à coucher et il avait su d'avance, en acceptant son invitation, qu'il ne pourrait pas accepter l'offre qu'elle faisait de dormir, elle, sur le canapé en laissant la chambre à Betty et à lui. Il y a à l'hospitalité des limites que l'on ne peut pas dépasser, même chez sa sœur célibataire, si adorable et si tendrement aimée. Mais il était sûr, ou presque sûr, que Betty attendrait le moment où Deborah dormirait à poings fermés pour venir lui faire un petit câlin – elle serait sans doute trop timide pour lui offrir plus, de crainte de faire du bruit et d'éveiller Deborah. Mais elle viendrait sûrement lui souhaiter bonne nuit mieux qu'ils ne s'étaient permis de le faire sous les yeux de sa sœur.

Elle viendrait sûrement, ne serait-ce que pour lui donner un vrai baiser. Et si elle acceptait le risque d'aller plus loin, il ne demandait pas mieux. Il avait donc décidé de ne pas s'endormir tout de suite, et

de rester éveillé à l'attendre pendant une heure au moins.

Elle viendrait sûrement. Oui, la porte s'ouvrait doucement dans l'obscurité et se refermait, avec un bruit de loquet à peine perceptible ; il y eut le doux bruissement de la chemise de nuit ou de la robe de chambre ou d'il ne savait pas trop quoi de léger qui tombait, puis elle fut sous la couverture, à côté de lui, serrant son corps contre le sien, il n'y eut guère de conversation ; il lui dit « Chérie ! » et elle ne répondit que par un « Chut » légèrement murmuré. Mais à quoi bon s'en dire davantage ?

Ils ne se dirent rien, pendant les minutes si longues et si courtes qui s'écoulèrent jusqu'à ce que la porte s'ouvrit à nouveau, inondant cette fois la pièce d'une lumière éblouissante venant de la chambre à côté et découpant, dans l'embrasure de la porte, l'horreur blanche de la silhouette de sa femme toute droite et crispée et qui commençait à hurler.

CAUCHEMAR EN BLEU

Il s'éveilla à la matinée la plus bleue qu'il ait jamais connue. Par la fenêtre à côté du lit il apercevait un ciel incroyable. George se glissa vivement hors du lit, bien éveillé et décidé à ne pas perdre une minute de son premier jour de vacances. Mais il s'habilla lentement, en évitant tout bruit qui eût pu réveiller sa femme. Cette maison forestière qu'un ami leur avait prêtée pour leur semaine de vacances, ils y étaient arrivés tard la veille, et le voyage avait beaucoup fatigué Wilma ; George était bien décidé à la laisser dormir autant qu'elle le pourrait, il prit ses chaussures à la main et ne se chaussa qu'une fois descendu dans le living-room.

Le petit Tommy à la tignasse ébouriffée, leur fils âgé de cinq ans, sortit en bâillant et en s'étirant de la petite chambre où il avait passé la nuit.

— Tu veux ton petit déjeuner ? lui demanda George.

Tommy fit oui de la tête.

— Bien, dit George, va t'habiller et tu me rejoindras à la cuisine.

George alla à la cuisine mais, avant de se mettre à préparer le petit déjeuner il sortit jeter un coup d'œil dehors ; ils étaient arrivés à la nuit tombée et il ne connaissait la région que par ouï-dire. C'était de la forêt sauvage, plus belle encore qu'il ne l'imaginait. La maison la plus proche, lui avait-on précisé, était à plus de quinze cents mètres, sur l'autre rive d'un assez grand lac. Ce lac, il ne pouvait l'apercevoir, à cause des arbres, mais le sentier qui partait de la porte de la cuisine y menait. Le lac était à moins de quatre cents mètres, lui avait dit son ami ; un lac parfait pour nager, et où la pêche était bonne. Nager n'intéressait pas George ; il n'avait pas peur de l'eau, mais il ne l'aimait pas et n'avait jamais appris à nager. Mais sa femme était une nageuse remarquable, ainsi que Tommy, dont elle disait qu'il était un vrai rat d'eau.

Tommy vint le rejoindre sur le pas de la porte ; « s'habiller » avait consisté pour lui à enfiler un caleçon de bains, et ne lui avait donc guère pris de temps.

— Si on allait voir le lac avant de manger, papa ? proposa Tommy.

— D'accord, dit George qui n'avait pas faim non plus.

À leur retour, ils trouveraient peut-être Wilma réveillée.

Le lac était très beau, d'un bleu plus intense encore que le ciel, et

lisse comme un miroir. Tommy plongeait avec un petit cri de joie et George lui cria de ne pas s'aventurer au loin, de rester où il avait pied.

— Je sais nager, papa ! Je nage bien !

— Oui, mais maman n'est pas là. Reste près du bord.

— Mais cette eau est chaude, papa !

Au loin, George vit un poisson sauter hors de l'eau. Aussitôt le déjeuner expédié, il viendrait avec son attirail pour essayer de pêcher un bon petit repas.

On lui avait dit qu'un sentier longeant le lac menait à un endroit, distant de trois kilomètres environ, où on pouvait louer une barque de pêche ; il irait en louer une pour la semaine entière – il repéra l'endroit où il l'attacherait. Il regarda à droite, espérant apercevoir l'embarcadere du loueur de barques. Soudain un cri d'angoisse retentit :

— Papa ! Ma jambe ! Elle est...

À vingt mètres au moins du bord, la tête de Tommy sortait de l'eau ; puis elle s'enfonça et quand elle ressortit il n'y eut qu'un atroce bruit glougloutant, étouffant le cri que Tommy cherchait à pousser. Une crampe certainement, se dit George paralysé par l'angoisse : il avait dix fois vu Tommy nager dix fois plus loin.

Il faillit se jeter à l'eau, mais se raisonna, Tommy ne gagnerait rien à ce que son père se noie avec lui, alors que si Wilma arrivait vite, il resterait au moins une chance...

Il courut aussi vite qu'il put vers la maison. Arrivé à cent mètres, il se mit à hurler : « Wilma ! » et lorsqu'il fut arrivé à la porte de la cuisine, Wilma y était déjà en pyjama. Ensemble, ils repartirent en courant vers le lac ; Wilma le dépassa sans mal, car il était déjà à bout de souffle, et il était à cinquante mètres derrière elle quand elle se mit à l'eau pour nager de toutes ses forces vers l'endroit où la nuque du petit garçon était un instant montée à la surface.

Elle y fut en quelques brasses, empoigna le petit corps et se redressa pour faire demi-tour. Il vit alors, avec une horreur reflétée dans les yeux bleus de sa femme, qu'elle se tenait debout, tenant le cadavre de leur fils, dans un mètre d'eau.

CAUCHEMAR EN JAUNE

Il fut tiré du sommeil par la sonnerie du réveil, mais resta couché un bon moment après l'avoir fait taire, à repasser une dernière fois les plans qu'il avait établis pour une escroquerie dans la journée et un assassinat le soir.

Il n'avait négligé aucun détail, c'était une simple récapitulation finale. À vingt heures quarante-six il serait libre, dans tous les sens du mot il avait fixé le moment parce que c'était son quarantième anniversaire et que c'était l'heure exacte où il était né. Sa mère, passionnée d'astrologie, lui avait souvent rappelé la minute précise de sa naissance. Lui-même n'était pas superstitieux, mais cela flattait son sens de l'humour de commencer sa vie nouvelle à quarante ans, à une minute près.

De toutes façons, le temps travaillait contre lui. Homme de loi spécialisé dans les affaires immobilières, il voyait de très grosses sommes passer entre ses mains ; une partie de ces sommes y restait. Un an auparavant, il avait « emprunté » cinq mille dollars, pour les placer dans une affaire sûre, qui allait doubler ou tripler la mise, mais où il en perdit la totalité. Il « emprunta » un nouveau capital, pour diverses spéculations, et pour rattraper sa perte initiale. Il avait maintenant environ trente mille dollars de retard, le trou ne pouvait guère être dissimulé désormais plus de quelques mois et il n'y avait pas le moindre espoir de le combler en si peu de temps. Il avait donc résolu de réaliser le maximum en argent liquide sans éveiller les soupçons, en vendant diverses propriétés. Dans l'après-midi il disposerait de plus de cent mille dollars, plus qu'il ne lui en fallait jusqu'à la fin de ses jours.

Et jamais il ne serait pris. Son départ, sa destination, sa nouvelle identité, tout était prévu et figolé, il n'avait négligé aucun détail. Il y travaillait depuis des mois.

Sa décision de tuer sa femme, il l'avait prise un peu après coup. Le mobile était simple : il la détestait. Mais c'est seulement après avoir pris la résolution de ne jamais aller en prison, de se suicider s'il était pris, que l'idée lui était venue : puisque de toutes façons il mourrait s'il était pris, il n'avait rien à perdre en laissant derrière lui une femme morte au lieu d'une femme en vie.

Il avait eu beaucoup de mal à ne pas éclater de rire devant

l'opportunité du cadeau d'anniversaire qu'elle lui avait fait (la veille, avec vingt-quatre heures d'avance) : une belle valise neuve. Elle l'avait aussi amené à accepter de fêter son anniversaire en allant dîner en ville, à sept heures. Elle ne se doutait pas de ce qu'il avait préparé pour continuer la soirée de fête. Il la ramènerait à la maison avant vingt heures quarante-six et satisferait son goût pour les choses bien faites en se rendant veuf à la minute précise. Il y avait aussi un avantage pratique à la laisser morte : s'il l'abandonnait vivante et endormie, elle comprendrait ce qui s'était passé et alerterait la police en constatant, au matin, qu'il était parti. S'il la laissait morte, le cadavre ne serait pas trouvé avant deux et peut-être trois jours, ce qui lui assurerait une avance bien plus confortable.

À son bureau, tout se passa à merveille ; quand l'heure fut venue d'aller retrouver sa femme, tout était paré. Mais elle traîna devant les cocktails et traîna encore au restaurant ; il en vint à se demander avec inquiétude s'il arriverait à la ramener à la maison avant vingt heures quarante-six. C'était ridicule, il le savait bien, mais il avait fini par attacher une grande importance au fait qu'il voulait être libre à ce moment-là et non une minute avant ou une minute après. Il gardait l'œil sur sa montre.

Attendre d'être entrés dans la maison l'aurait mis en retard de trente secondes. Mais sur le porche, dans l'obscurité, il n'y avait aucun danger ; il ne risquait rien, pas plus qu'à l'intérieur de la maison. Il abattit la matraque de toutes ses forces, pendant qu'elle attendait qu'il sorte sa clé pour ouvrir la porte. Il la rattrapa avant qu'elle ne tombe et parvint à la maintenir debout, tout en ouvrant la porte de l'autre main et en la refermant de l'intérieur.

Il posa alors le doigt sur l'interrupteur et une lumière jaunâtre envahit la pièce. Avant qu'ils aient pu voir que sa femme était morte et qu'il maintenait le cadavre d'un bras, tous les invités à la soirée d'anniversaire hurlèrent d'une seule voix :

— Surprise !

CAUCHEMAR EN ROUGE

Il s'éveilla sans savoir ce qui l'avait éveillé quand une – deuxième secousse, venant une minute après la première, vint secouer légèrement son lit et faire tintinnabuler divers petits objets sur la commode. Il resta allongé, attendant une troisième secousse qui ne vint pas.

Il n'en comprit pas moins qu'il était désormais bien éveillé et qu'il lui serait sans doute impossible de se rendormir. Il regarda le cadran lumineux de sa montre-bracelet et constata qu'il était tout juste trois heures, le plein milieu de la nuit. Il sortit du lit et s'approcha, en pyjama, de la fenêtre. La fenêtre était ouverte et laissait entrer une brise fraîche ; les petites lumières scintillaient dans le ciel noir et il entendait tous les bruits de la nuit. Quelque part, des cloches. Pourquoi faire sonner des cloches à une heure pareille ? Les légères secousses de chez lui avaient-elles correspondu à des tremblements de terre préjudiciables ailleurs, dans le voisinage ? Ou un vrai tremblement de terre était-il imminent et les cloches constituaient-elles un avertissement, un avertissement appelant les habitants à quitter leurs maisons et à sortir en plein air pour survivre ?

Et soudain, mû non par la peur mais par un étrange besoin qu'il n'avait absolument pas envie d'analyser, il éprouva le besoin d'être là dehors et non ici dedans. Il fallait qu'il coure, il le fallait.

Et déjà il courait, franchissant le hall d'entrée, passant la porte d'entrée, courant sans bruit sur ses pieds nus le long de l'allée toute droite menant à la grille. Et il franchissait la grille qui se refermait toute seule derrière lui, et il courait dans le champ... Le champ ? Était-ce normal, qu'il y eût un champ là, juste devant sa grille ? Surtout un champ parsemé de poteaux, de poteaux massifs, semblables à des poteaux télégraphiques tronqués, pas plus hauts que lui ? Mais avant qu'il ait eu le temps de mettre de l'ordre dans ses idées, de prendre les choses à zéro et de se rappeler où était « là » et qui « il » était et ce qu'il était venu faire là, il y eut une nouvelle secousse. Plus forte, cette fois ; une secousse qui le fit vaciller en pleine course et heurter à toute volée un des mystérieux poteaux ; un coup qui lui fit mal à l'épaule et dévia sa course sans le ralentir mais en lui faisant perdre pied. Qu'était donc cet étrange et irrésistible besoin qui le faisait courir, et vers où ?

C'est alors que vint le vrai tremblement de terre ; la terre parut se soulever sous lui et s'ébrouer ; quand ce fut fini, il se retrouva étendu sur le dos, les yeux braqués sur le ciel monstrueux dans lequel apparut alors soudainement, en lettres de feu rouge hautes d'aller savoir combien de kilomètres, un mot. Le mot était TILT. Et pendant qu'il était fasciné par ce mot, toutes les autres lumières éblouissantes disparurent, les cloches cessèrent de sonner et ce fut la fin de tout.

MALHEUREUSEMENT

Ralph NC-5 poussa un soupir de soulagement quand il aperçut la Planète Quatre d'Arcturus sur l'écran de radar, à l'endroit précis où son ordinateur lui indiquait de la chercher. Arcturus IV était la seule planète habitée – et la seule habitable, d'ailleurs – de ce système planétaire, et le plus proche autre système planétaire était à un certain nombre d'années-lumière de là.

Il avait grand besoin de nourriture : son approvisionnement en combustible et en eau était largement suffisant, mais le Service de l'Intendance de Pluton avait commis une erreur en ce qui concernait le ravitaillement. Le Guide de l'Espace précisait heureusement que les indigènes d'Arcturus IV étaient serviables. Ils lui donneraient donc tout ce dont il pourrait avoir besoin.

Le Guide était formel, sur ce point. Ralph NC-5 relut très soigneusement les brefs paragraphes consacrés aux Arcturiens, après avoir branché le pilote automatique d'atterrissage.

« Les Arcturiens, lut-il, sont inhumains mais très serviables. Un pilote se posant chez eux n'a qu'à leur demander tout ce qu'il peut désirer et on le lui donne, gratis, avec joie et sans discussion.

« Il est à signaler qu'on ne peut communiquer avec eux que par écrit, étant donné qu'ils ne possèdent ni organe vocal ni organes auditifs. Ils lisent et écrivent cependant très couramment le français. »

Ralph NC-5 sentait sa salive monter, pendant qu'il cherchait le plat qui lui paraîtrait le plus savoureux, après deux jours de jeûne total précédé de cinq jours de strict rationnement ; c'est une semaine auparavant qu'il avait constaté l'erreur de Service de l'intendance, en rangeant le contenu de ses tiroirs.

L'image d'un plat succulent chassait l'image d'un autre, dans son cerveau d'affamé.

Il posa son astronef. Les Arcturiens, au nombre d'une douzaine, s'approchèrent. Inhumains, certes, ils l'étaient avec leur taille de 3,65 mètres, leurs six bras et leur peau d'un violet tirant sur le magenta. Ils s'approchèrent et celui qui paraissait être leur chef s'inclina cérémonieusement en tendant du papier et un crayon.

D'un seul coup, l'hésitation de Ralph NC-5 disparut, il sut exactement ce qu'il désirait, de toute urgence. Très rapidement il l'écrivit et rendit le papier au chef des Arcturiens. Celui-ci lut, passa le

papier à un autre et tous se repassèrent le papier après l'avoir lu.

Et soudain Ralph NC-5 se sentit empoigné ; on l'emporta, on le lia à un poteau, on entassa des fagots à ses pieds, on mit le feu au bûcher.

Ralph NC-5 poussa des hurlements qui tombèrent non dans des oreilles de sourds mais sur une absence d'oreilles. Il hurla de douleur, puis il cessa de hurler.

Le Guide de l'Espace n'avait pas menti, les Arcturiens parlent et lisent très couramment le français. Mais le Guide avait malheureusement omis de préciser qu'ils lisent sans raisonner et déchiffrent mieux les textes imprimés que les manuscrits. Sans cette omission, il est évident que Ralph NC-5 aurait soigneusement évité de faire ressembler à un g l'y des fayots bien chauds qu'il leur avait demandés.

(Note du traducteur : Fredric Brown prétend que les Arcturiens parlent non le français mais l'anglais ; cela le contraint à expliquer l'erreur fatale en affirmant que Ralph NC-5 avait demandé un sizzling steak, « un steak bien chaud » et que les Arcturiens, peu doués pour l'orthographe, avaient compris qu'il désirait un sizzling stake, « un bûcher bien chaud ».)

L'ANNIVERSAIRE DE GRAND-MÈRE

Les Halperin formaient une famille très unie. Wade Smith, un des deux seuls non-Halperin de l'assistance, les en envoyait, étant donné que lui-même n'avait pas du tout de famille, mais son envie se muait en une douce béatitude, sous l'effet du verre qu'il tenait.

Tout le monde était réuni pour fêter l'anniversaire de grand-mère Halperin, son quatre-vingtième anniversaire ; toutes les personnes présentes, à part Smith et un autre homme, étaient des Halperin et portaient le nom de Halperin. Granny avait trois fils et une fille ; les quatre étaient là et les trois fils étaient mariés et étaient venus avec leurs épouses. Cela faisait huit Halperin, avec grand-mère. Et il y avait quatre membres de la deuxième génération, les petits-enfants, dont l'un avec sa femme, ce qui faisait treize Halperin. Treize Halperin ; en y ajoutant lui-même et l'autre non-Halperin, un nommé Cross, cela faisait quinze adultes. Et il y avait eu, plus tôt dans la soirée, trois Halperin de plus, arrière-petits-enfants, que l'on avait déjà mis au lit, à des heures en rapport avec l'âge de chacun.

Il les aimait bien tous, se disait Smith avec une douce béatitude, bien que maintenant, les enfants couchés depuis quelque temps déjà, l'alcool coulât à flots et la soirée devînt un peu trop bruyante et débridée pour son goût. Tout le monde buvait ; grand-mère elle-même, assise dans un fauteuil qui eût pu passer pour un trône, avait un verre de xérès à la main, son troisième de la soirée.

C'était une adorable petite vieille dame, merveilleusement vive, se disait Smith. Mais indubitablement une matriarche, pourtant ; pour adorable qu'elle fût, se disait Smith, elle régentait sa famille avec une barre de fer dans un gant de velours : il était ivre juste à point pour emmêler les métaphores.

Lui, Smith, était là parce qu'il avait été invité par Bill Halperin, c'est-à-dire un des fils de grand-mère ; Smith était l'avocat de Bill, et aussi son ami. L'autre allogène, un certain Chan ou Jean Cross, semblait être l'ami de plusieurs Halperin de la deuxième génération.

Il voyait, à l'autre bout de la pièce, Cross discuter avec Hank Halperin ; il remarqua que leur conversation, dont il ne savait rien, leur avait fait soudain élever la voix. Smith fit un vœu pour que la chose ne tourne pas au vinaigre ; la soirée était bien trop agréable pour qu'on la gâche par une bagarre ou même par une engueulade.

Et puis le poing de Hank Halperin jaillit soudain et toucha Cross à la mâchoire ; Cross vacilla et tomba en arrière. Sa tête heurta le rebord en pierre de la cheminée avec un bruit sourd mais puissant, puis il ne bougea plus. Hank courut s'agenouiller auprès de Cross, qu'il secoua ; puis il devint tout pâle et se releva.

— Il est mort, dit-il d'une voix pâteuse. Mon Dieu, je ne voulais pas... mais il m'a dit...

Grand-mère ne souriait plus. Sa voix s'éleva, à la fois tranchante et dolente :

— Il t'a frappé le premier, Hank. Moi, je l'ai vu. Nous l'avons tous vu, n'est-ce pas...

Sur ces derniers mots, elle s'était tournée, sourcil froncé, vers Wade Smith, l'allogène survivant.

— Je... je n'ai pas vu comment cela a commencé, madame Halperin.

— Si, vous avez vu ! coupa-t-elle. Vous aviez les yeux fixés sur eux, monsieur Smith.

Sans baisser à Wade Smith le temps de répondre, Hank Halperin reprit là parole :

— Mais, grand-mère, je ne voudrais pas t'interrompre, mais même cela n'arrangerait rien. C'est un sale pétrin. Il ne faut pas oublier que j'ai été pendant sept ans boxeur professionnel. Et pour les tribunaux, les poings d'un boxeur ou d'un ex-boxeur sont assimilés à une arme. Ce serait un assassinat, même s'il m'avait frappé le premier. Vous le savez bien, monsieur Smith, vous êtes avocat. Et compte tenu des ennuis que j'ai déjà eus, les flics ne vont pas me rater.

— Je... je crains que vous n'ayez raison, dit Smith d'un air gêné. Mais ne vaudrait-il pas mieux téléphoner à un médecin, ou à la police, ou aux deux ?

— Il n'y a pas le feu, Smith, dit Bill Halperin (l'ami de Smith). Il faut d'abord nous mettre bien d'accord ; il était en légitime défense, n'est-ce pas ?

— Je... je pense... Je... je ne sais pas...

La voix sèche de grand-mère coupa la parole à Smith.

— Cessez d'ergoter, dit-elle. Même s'il était en légitime défense, Hank va avoir de sérieux ennuis. Et vous croyez que nous pouvons faire confiance à ce Smith pour ce qu'il dira une fois sorti d'ici et déposant devant un tribunal ?

— Mais, grand-mère, dit Bill Halperin, il faut bien que nous...

— Ne dis pas de bêtises, Bill ! Moi, j'ai vu ce qui s'est passé. Nous avons tous vu. Ils se sont battus, Cross et Smith, et ils se sont tués l'un l'autre. Cross a commencé par tuer Smith ; puis, à moitié assommé par les coups qu'il avait lui-même reçus, il est tombé et s'est fendu le crâne. Nous n'allons pas laisser Hank aller en prison, n'est-ce pas, mes

enfants ? Pas un Halperin, pas un des nôtres. Hank, tu vas marteler un peu ce cadavre, pour qu'il ait l'air de s'être durement battu. Et les autres, vous...

Les Halperin mâles, à l'exception de Hank, faisaient maintenant cercle autour de Smith. Les femmes, à l'exception de grand-mère, faisaient cercle derrière les hommes. Et le cercle se resserrait.

La dernière chose que Smith vit clairement fut grand-mère, dans son fauteuil semblable à un trône, les yeux exorbités, enflammés et résolus. Et la dernière chose qu'il entendit, dans ce soudain silence trop dense pour qu'il puisse y faire pénétrer sa voix, fut le doux gloussement de grand-mère Halperin. C'est alors que le premier coup l'atteignit.

VOLEUR DE CHATS

Le Chef de Police de Midland City possédait deux teckels, dont l'un s'appelait Petite Note et l'autre Long Souvenir. Mais cela n'a aucun rapport avec les chats ou les voleurs de chats, et la présente histoire concerne les rapports que ledit Chef de Police avait à rédiger sur une série apparemment inexplicable de cambriolages. Un cambrioleur constituait une vague de cambriolages à lui tout seul.

Ce cambrioleur était entré, avec bris de clôture, dans dix-neuf maisons ou appartements, en l'espace de quelques semaines. Chaque cambriolage paraissait monté avec soin, car il était impossible de voir une simple coïncidence dans le fait que dans les dix-neuf maisons ou appartements il y avait un chat.

Et il ne volait que le chat.

Il y avait parfois des sommes d'argent qui traînaient, bien apparentes ; parfois des bijoux. Le voleur n'y touchait pas. À leur retour les propriétaires trouvaient une fenêtre ou une porte forcée et constataient l'absence de leur chat. Rien d'autre ne manquait ou n'avait même été dérangé.

C'est pour cette raison que les journaux et l'opinion publique en vinrent à le surnommer le Voleur de Chats.

À son vingtième cambriolage, c'est-à-dire au premier raté, l'homme fut pourtant pris. Avec l'aide des journaux, la police avait manigancé un piège en faisant publier et savoir que les propriétaires d'un chat siamois primé venaient de rentrer d'une exposition féline dans une ville voisine, ce chat ayant emporté non seulement le prix du meilleur chat de sa race, mais aussi le prix qui a le plus de prix, le prix du plus beau chat de l'exposition.

Dès que ce récit, illustré d'une merveilleuse photo de l'animal, eût été publié dans la presse, la police cerna la maison et en fit partir, de façon bien visible, les propriétaires.

Deux heures à peine plus tard le cambrioleur arriva, força la porte et entra dans la maison. Il fut pris en flagrant délit alors qu'il sortait, le champion siamois sous le bras.

Au poste de police, on interrogea l'homme. Le Chef de Police était tenaillé par la curiosité, ainsi que les journalistes qui assistaient à l'interrogatoire.

À leur grande surprise, le cambrioleur put fournir une explication

parfaitement logique et compréhensible à la nature inhabituelle de ses vols si strictement spécialisés. Il ne bénéficia pas d'un non-lieu, bien sûr, et passa par la suite en jugement. Mais il fut condamné à une peine excessivement légère, puisque le juge lui-même dut admettre que, malgré l'illégalité du moyen employé pour se procurer les chats, l'homme avait pour chercher à se les procurer des mobiles louables.

C'était un savant amateur. Pour les recherches scientifiques dans son domaine, les chats étaient indispensables. Il emmenait tous les chats chez lui, et leur assurait de la façon la plus douce le repos éternel. Ensuite il les incinérail dans un petit four crématoire, spécialement construit à cet effet.

Il déposait ensuite les cendres dans des bocaux et se livrait à d'innombrables expériences, pulvérisant ces cendres du gros moulu à la poudre impalpable, faisant subir des traitements divers à chaque lot, puis versant dessus de l'eau bouillante. Il cherchait la formule du Nesminet.{1}

LA MAISON

Sur le porche, il hésita ; il jeta un dernier et long regard sur la route qui s'étendait derrière lui, sur les arbres verdoyants qui longeaient la route, sur les champs dorés, sur la colline lointaine, et sur le soleil éclatant. Puis il ouvrit la porte et entra. Et la porte se referma derrière lui.

Le déclic le fit retourner et il ne vit qu'un mur lisse. Il n'y avait ni bouton de porte, ni trou de serrure, et le pourtour de la porte, si tant est qu'elle eût un pourtour, se fondait si habilement dans les moulures de la boiserie qu'il était impossible de distinguer quoi que ce fût.

Devant lui s'étendait le hall d'entrée avec ses toiles d'araignée. Le parquet était recouvert d'une épaisse couche de poussière, et dans cette poussière serpentaient deux traces si minces qu'elles ne pouvaient être que celles du passage de deux tout petits serpents ou de deux grosses chenilles. C'étaient des traces très légères, et il ne les remarqua même pas avant d'être arrivé en face de la première porte à droite, sur laquelle on lisait l'inscription *Semper Fidelis* calligraphiée en cursive ancienne.

Cette porte franchie, il se trouva dans une petite pièce rouge, guère plus grande qu'un grand placard. Dans cette pièce il n'y avait qu'une chaise unique, posée sur le côté, un pied cassé et ne tenant que par une fibre du bois. Sur le mur le plus proche il n'y avait qu'un seul tableau, un portrait encadré de Benjamin Franklin. Le portrait était accroché de guingois et le verre qui le protégeait était fendu. Il n'y avait pas de poussière par terre et la pièce paraissait avoir été nettoyée tout récemment. Au centre de la pièce, par terre, était posé un cimeterre étincelant. Il y avait des taches rouges sur la poignée, et sur le tranchant de la lame une couche épaisse de suint vert. Ces objets mis à part, la pièce était vide.

Après être resté un bon moment debout dans cette pièce, il en sortit et traversa le hall d'entrée et pénétra dans la pièce en vis-à-vis. C'était une grande pièce, de la taille d'un petit auditorium, mais ses murs noirs, lisses et nus, la faisaient paraître plus petite qu'elle n'était. Il y avait là des rangées et des rangées de fauteuils de théâtre recouverts de peluche pourpre, mais il n'y avait ni scène ni estrade et le premier rang de fauteuils était à quelques centimètres du mur lisse auquel il faisait face. Il n'y avait rien d'autre dans la pièce, mais sur le

fauteuil le plus proche était posée une pile bien rangée de programmes. Il prit un de ces programmes et vit que rien n'était imprimé dessus, à part deux textes publicitaires au dos de la couverture, l'un pour les brosses à dents Prophylactic, l'autre pour un lotissement avantageux dans le quartier Sub Rosa. Sur une des premières pages, il constata que quelqu'un avait écrit, au crayon, le mot ou le nom *Garfinkle*.

Il enfouit le programme dans sa poche et revint dans le hall, dont il longea le mur, cherchant l'escalier.

Il passa devant une porte close, derrière laquelle il entendit quelqu'un, de toute évidence un amateur, qui cherchait à retrouver un air sur un instrument ayant une sonorité de guitare hawaïenne. Il frappa à la porte, mais n'obtint pour toute réponse qu'un bruit de pas hâtifs et s'éloignant, suivi de silence. Quand il ouvrit la porte pour jeter un coup d'œil, il ne vit qu'un cadavre en décomposition, pendu au lustre, et la bouffée d'odeurs qui l'assaillit était tellement abominable qu'il referma la porte en toute hâte et reprit sa marche en direction de l'escalier.

C'était un escalier à vis, très étroit. Il n'y avait pas de rampe, et il se serrait contre le mur pour monter. Il remarqua que les sept premières marches du bas avaient été bien nettoyées ; dans la couche de poussière intacte à partir de la huitième marche, il retrouva les deux traces serpentantes. À la troisième marche avant le haut de l'escalier, les deux traces convergeaient, puis disparaissaient.

Il passa la première porte à sa droite et se trouva dans une chambre à coucher vaste et princièrement meublée. Sans hésiter il alla vers le lit à baldaquin dont il tira le rideau. Le lit était impeccablement fait, un bout de papier était épinglé à l'oreiller immaculé et sans pli. Sur le bout de papier, une main avait hâtivement écrit, d'une écriture féminine, *Denver, 1909*. À l'envers du bout de papier, à l'encre, d'une écriture autre, ferme et nette, était posée une équation d'algèbre.

Il sortit sans bruit de la pièce et s'arrêta pile, aussitôt la porte franchie, écoutant un son qui semblait provenir de derrière une porte noire, de l'autre côté du hall.

C'était une voix d'homme, très basse, psalmodiant en une langue étrange et inconnue. La voix montait et baissait sur un rythme monotone qui évoquait un hymne bouddhiste ; mais un mot revenait sans cesse : *Ragnarok*. Ce mot ne lui parut pas inconnu, et la voix ressemblait à la sienne propre, mais assourdie par tant de choses...

Tête basse, il resta immobile jusqu'au moment où la voix se noya dans un silence bleu parcouru de frémissements et où le crépuscule se faufila dans le hall avec l'insinuante souplesse d'un cambrioleur expert.

Comme s'il s'était soudain éveillé, il reprit sa marche dans le hall maintenant silencieux, et parvint à la troisième et dernière porte ; il vit qu'on avait inscrit son nom sur le panneau supérieur de celle-ci, en minuscules lettres d'or. Peut-être avait-on mêlé du radium à l'or, car les lettres apparaissaient lumineuses dans la pénombre du hall.

Il resta un bon moment la main posée sur le bouton de porte, puis se décida enfin à entrer ; il ferma la porte derrière lui. Il entendit le déclic du pêne et sut que la porte ne s'ouvrirait plus jamais. Mais il n'éprouvait aucune crainte.

L'obscurité était quelque chose de tangible et de noir, qui d'un bond s'éloigna de lui quand il frotta une allumette. Il vit alors que la pièce reproduisait exactement la chambre à coucher à l'est de la maison de son père, près de Wilmington, la chambre dans laquelle il était né. Il savait, maintenant, en quel endroit exactement il trouverait des bougies. Il y en avait deux dans le tiroir, plus un petit bout d'une troisième, et il savait que, s'il en allumait une seule à la fois, ces bougies lui assureraient près de dix heures de lumière. Il alluma la première bougie et l'enfonça dans l'applique en bronze fixée au mur ; de là, la bougie se mit à lancer des ombres dansantes qui partaient de tous les sièges, du lit et du petit berceau posé à côté du lit.

Sur la table, à côté de la corbeille à ouvrage de sa mère, se trouvait le numéro de mars 1887 du *Harper's Bazaar* ; il prit l'illustré et en parcourut distraitemment les pages.

Puis il laissa tomber l'illustré et songea avec tendresse à sa femme, morte depuis de longues années ; un léger sourire frémit sur ses lèvres, accompagnant le souvenir d'une douzaine de petits faits qui avaient marqué les années, les jours et les nuits de leur vie commune. Il songea aussi à énormément d'autres choses.

Ce ne fut qu'à la neuvième heure, quand il ne resta plus qu'un centimètre de bougie et que l'obscurité commença à se rassembler dans les coins éloignés de la pièce, en gagnant lentement du terrain, qu'il se mit à hurler, en tapant du poing sur la porte et en la griffant jusqu'à ce que ses mains ne soient plus qu'une chair sanguinolente.

DEUXIÈME CHANCE

Jay et moi étions dans les tribunes du New Comiskey Field de Chicago, pour le rejeu du match de Championnat Mondial du 9 octobre 1959, et la partie était sur le point de commencer.

Dans le match d'origine, il y a exactement cinq cents ans, les Los Angeles Dodgers avaient gagné par neuf à trois, ce qui avait réglé le championnat en six parties en leur donnant le titre. Les choses pouvaient évidemment se passer autrement, cette fois, encore que les conditions au départ fussent aussi identiques que possible à celles du match d'origine.

Les Chicago White Sox étaient sur le terrain et les joueurs débutant le match lançaient la balle en faisant le tour de l'infield avant de la jeter à Wynn, le premier pitcher, histoire de se mettre en train. Kluszewski était à la première base, Fox à la seconde, Goodman à la troisième et Aparicio au short. Gilliam allait être premier à batter pour les Dodgers, avec Neal au deck. Podres allait être leur premier pitcher.

Ce n'étaient pas là les joueurs qui à l'origine portaient ces noms, bien sûr. C'étaient des androïdes, des hommes artificiels qui diffèrent des robots en cela qu'ils ne sont pas faits de métal mais de plastiques souples mus par des muscles produits en laboratoire, et reproduisant très exactement des êtres humains. Nous avions devant nous des répliques aussi exactes que possible des base-ballers originaux d'il y a un demi-millénaire. Comme pour toutes les reproductions d'athlètes des jeux et compétitions de jadis, on avait soigneusement étudié tous les documents, photos, films, etc., d'époque ; chaque androïde non seulement ressemblait au joueur qu'il représentait, mais il jouait comme lui et était réglé pour être exactement aussi adroit – mais pas plus – que son prototype. Aucun d'entre eux n'avait joué de la saison, puisque le baseball est désormais limité aux matches de Championnat du Monde, qui se déroulent une fois l'an pour l'anniversaire semi-millénaire des matches d'origine. Mais s'ils avaient joué pendant la saison entière, leurs moyennes de batting et de fielding auraient été identiques à celles des joueurs qu'ils reproduisaient ; il en était de même pour les moyennes de runs gagnés des pitchers.

Théoriquement le score devait être le même que celui des matches individuels, mais il y avait bien sûr des percées en cours de jeu et

aussi le fait que les entraîneurs des équipes en présence – eux aussi des androïdes – pouvaient décider de donner des instructions autres et intervertir les joueurs comme bon leur semblait. D'une façon générale c'est l'équipe qui a gagné il y a cinq cents ans qui gagne encore, mais le score pour l'équipe n'est pas toujours le même ; quant aux scores individuels il leur arrive d'être très différents des scores d'origine.

Le match que nous regardions garda le score d'origine zéro à zéro, pendant deux innings, comme le match d'origine ; mais au cours du troisième inning de grandes différences apparurent : les Dodgers y avaient glorieusement marqué six runs. Cette fois Wynn laissa trois hommes arriver à la base avec un seul out, mais il parvint à raccommoder la porcelaine et à empêcher les Dodgers de marquer.

Aux tribunes comme aux places non couvertes des hurlements s'élevèrent. Jay, qui est un supporter des White Sox, me tint un pari ; il n'avait pas osé parier, fût-ce à égalité, avant la fin de ce demi-inning.

Au sixième inning... mais les péripéties du match sont connues, il est inutile de s'y attarder.

Les White Sox furent vainqueurs, avec une marge d'un run, et restèrent qualifiés. Les équipes avaient trois victoires chacune et les Sox auraient leur chance le lendemain de tout bouleverser et de gagner le championnat.

Jay (son vrai nom est G suivi de douze chiffres) et moi nous levâmes pour partir, comme le reste des spectateurs. L'acier brillant scintilla tout autour du stade.

— Je me demande l'effet que ça ferait de voir un match vraiment joué par des humains, comme jadis, dit Jay.

— Moi, dis-je, je me demande l'effet que ça ferait de simplement voir un véritable humain. Je n'ai pas tout à fait deux cents ans d'âge et il n'en reste plus un seul vivant depuis quatre bons siècles. Tu viens avec moi au salon de graissage ? Si je ne me fais pas graisser aujourd'hui, je risque de me rouiller. Et pour le match de demain, tu tiens le pari ? Les White Fox ont leur deuxième chance à jouer, cette deuxième chance que n'ont pas les humains. On fait ce qu'on peut, en somme, pour maintenir vivantes leurs traditions.

LES GRANDES DÉCOUVERTES PERDUES

I L'Invisibilité

Trois grandes découvertes avaient été faites, et tragiquement perdues, au cours du vingtième siècle. La première de celles-ci était le secret de l'invisibilité.

Le secret de l'invisibilité avait été découvert en 1909 par Archibald Praeter, émissaire de la Cour d'Edouard VII auprès de la Cour du Sultan Abd el Krim, potentat d'un petit État vaguement allié à l'Empire Ottoman.

Praeter, biologiste amateur mais plein d'enthousiasme, expérimentait en injectant à des souris les sérums les plus variés, dans le but de trouver celui qui provoquerait des mutations. Quand il eut fait une injection à sa 3019^e souris, la souris disparut. Elle était toujours là, il la sentait dans sa main, mais il n'en voyait plus ni poil ni griffe. Il la déposa précautionneusement dans une cage et, deux heures plus tard, la souris réapparut aux vues, en parfaite santé.

Il reprit ses expériences avec des dosages accrus et constata qu'il pouvait rendre une souris invisible pour une durée atteignant vingt-quatre heures. Une dose plus forte la rendait malade ou la frappait de torpeur. Il constata également qu'une souris tuée en état d'invisibilité redevenait visible à l'instant précis de sa mort.

Se rendant parfaitement compte de l'importance de sa découverte, Praeter télégraphia sa démission à Londres, congédia ses domestiques et s'enferma dans ses appartements pour commencer à expérimenter sur lui-même. Commenant par une petite injection qui ne le rendit invisible que quelques minutes, il augmenta très progressivement la dose jusqu'au moment où il constata que sa tolérance était équivalente à celle des souris ; toute injection qui le rendait invisible pendant plus de vingt-quatre heures le rendait, lui aussi, malade. Il constata aussi que, si aucune partie de son corps n'était visible – pas même ses dents, à condition qu'il restât bouche close – la nudité était indispensable :

aucune pièce de vêtement ne pouvait être rendue invisible.

Praeter était un homme honnête, jouissant d'une honnête aisance ; il n'envisagea donc aucune activité délictueuse. Il décida de rentrer en Angleterre et d'offrir sa découverte au gouvernement de Sa Majesté, pour divers usages d'espionnage ou de guerre.

Mais il ne voulut pas se refuser d'abord un petit plaisir. Il était depuis toujours intrigué par le harem bien gardé du Sultan auprès duquel il était accrédité. Pourquoi ne pas y jeter un coup d'œil, de l'intérieur ?

De plus, quelque chose – une petite pensée obsédante qu'il ne parvenait pas à préciser avec rigueur – le tracassait, à propos de sa découverte. Il y avait certaines circonstances dans lesquelles... Il ne parvenait pas à aller plus loin, par le pur raisonnement. Une expérience s'imposait.

Il se mit nu et se rendit invisible pour la durée maximum. Passer devant les eunuques armés et entrer dans le harem s'avéra la moindre des choses. Il passa une après-midi très instructive à observer la cinquantaine de beautés se livrant à leurs occupations journalières, consistant en soins destinés à conserver leur beauté, à se baigner et à se frictionner le corps de crèmes adoucissantes et de parfums.

L'une d'entre elles, une Circassienne, le charmait plus que toutes les autres. Et l'idée lui vint, comme elle serait venue à tout homme, que s'il passait la nuit là – sans risque aucun, son invisibilité étant assurée jusqu'au lendemain à midi – il pourrait repérer la pièce dans laquelle elle dormait et, une fois les lumières éteintes, la rejoindre dans sa couche ; elle se dirait que le Sultan l'honorait de sa visite.

Il ne perdit plus sa beauté des yeux et nota soigneusement la pièce dans laquelle elle entra le soir. Un eunuque armé prit sa faction à l'extérieur des lourdes draperies masquant l'embrasure sans porte ; devant chaque embrasure donnant sur une chambre de concubine un eunuque armé se posta. Praeter attendit jusqu'au moment où il estima que sa belle devait dormir ; il profita alors d'un moment d'inattention de l'eunuque pour se faufiler derrière la draperie. Dans la vaste salle sur laquelle donnaient toutes les portes, les lumières étaient en veilleuse ; dans la chambre, l'obscurité était totale. Précautionneusement, en tâtant le mur, il parvint à trouver le lit. Tout doucement, il tendit la main et effleura la femme endormie. Elle poussa un hurlement. (Un détail lui avait échappé : jamais le Sultan ne se rendait de nuit dans son harem, il faisait venir à lui la femme – et parfois les femmes – qu'il désirait honorer.)

Presque instantanément, l'eunuque qu'il avait laissé hors de la chambre était dedans et le tenait par le bras. La dernière pensée de Praeter fut qu'il avait enfin découvert l'unique point faible de l'invisibilité : elle était totalement sans effet dans la nuit noire. Et la

dernière chose qu'il entendit fut le sifflement du cimenterre.

II L'Invulnérabilité

La seconde grande découverte perdue fut le secret de l'invulnérabilité. Cette découverte fut faite en 1952 par un officier radariste de l'United States Navy, le lieutenant Paul Hickendorf. L'appareil était électronique en son principe et consistait en une petite boîte facilement transportable dans une poche ; il suffisait de tourner un bouton et la personne transportant l'appareil se trouvait aussitôt entourée d'un champ de force qui, selon les calculs de l'excellent mathématicien qu'était Hickendorf, était pratiquement infini.

Ce champ était aussi, bien entendu, impénétrable pour la chaleur quel qu'en fût le degré, et pour les diverses radiations.

Le lieutenant Hickendorf en conclut qu'un homme – ou une femme, ou un enfant, ou un chien – enclos dans ce champ de force pourrait résister à l'explosion d'une bombe à hydrogène, même dans le voisinage immédiat de l'explosion, et s'en tirer sans une égratignure.

Aucune bombe à hydrogène n'avait encore explosé, à l'époque. Mais au moment même où il parachevait sa découverte, le lieutenant se trouva être embarqué sur un navire, de la catégorie croiseur, navigant dans le Pacifique et faisant route vers un atoll connu sous le nom d'Eniwetok ; et la rumeur avait filtré que le croiseur s'y dirigeait dans le but d'assister à la première explosion d'une bombe à hydrogène.

Le lieutenant Hickendorf décida de se perdre en route – autrement dit de se cacher dans l'île désignée pour l'explosion, de s'y trouver au moment de l'explosion, et d'apparaître sain et sauf après l'explosion, afin d'administrer ainsi la preuve irréfutable de la valeur de sa découverte, celle d'une défense contre l'arme la plus puissante de tous les temps.

L'entreprise s'avéra difficile, mais il parvint à se perdre et à se cacher dans l'île, pour se trouver à quelques mètres seulement de la bombe H au moment où elle explosa.

Ses calculs avaient été parfaitement exacts et il n'eut pas la moindre égratignure, pas la moindre contusion, pas la plus légère brûlure.

Mais le lieutenant Hickendorf avait négligé une possibilité, une seule, et c'est justement cette possibilité qui devint réalité. Il se trouva projeté en l'air, à une vitesse dépassant de loin la première vitesse

cosmique. Atteignant la deuxième vitesse cosmique, il ne se trouva même pas placé sur une orbite, il continua tout droit et, neuf jours plus tard, il se posait sur le soleil, toujours sans une égratignure mais malheureusement mort depuis longtemps, étant donné que le champ de force entraînait une quantité d'air respirable suffisante pour à peine quelques heures. Et c'est ainsi que sa découverte fut perdue pour l'humanité, tout au moins jusqu'à la fin du vingtième siècle.

III L'Immortalité

La troisième grande découverte faite et perdue au cours du vingtième siècle fut le secret de l'immortalité. Elle fut faite par un obscur chimiste de Moscou, qui s'appelait Ivan Ivanovitch Smetakovsky, en 1978. Smetakovsky n'a laissé aucune trace des travaux qui l'avaient mené à sa découverte, ni aucune indication des raisons qui l'avaient incité à penser qu'elle serait efficace avant de l'avoir expérimentée. Il avait à cela une raison simple : sa découverte le terrorisait, et cela pour deux raisons.

Il craignait de la livrer aux humains, car il savait qu'une fois aux mains même de son seul gouvernement, le secret finirait un jour par filtrer à travers le Rideau de Fer et provoquer le chaos. L'U.R.S.S. était capable de dominer n'importe quoi, mais dans les pays plus barbares et moins disciplinés, la conséquence inéluctable d'une drogue d'immortalité serait un accroissement de populations menant à coup sûr à une agression contre les pays éclairés du Communisme.

Et il craignait d'absorber lui-même sa drogue, car il n'était pas sûr de désirer vraiment l'immortalité. Les choses étant ce qu'elles étaient, même en U.R.S.S. – sans même songer à ce qu'elles étaient ailleurs – cela valait-il la peine de vivre éternellement, ou même indéfiniment ?

Il adopta une solution de compromis, en ne livrant son secret à personne et en n'en usant pas pour lui-même, en attendant d'avoir raisonnablement mûri sa décision.

Et, en attendant, il gardait constamment sur lui l'unique dose qu'il eût préparée. Une dose représentait une quantité infime, enfermée dans une minuscule capsule insoluble et qu'il pouvait garder en bouche, il la fixa sur la face externe de son dentier ; fermement maintenue entre le dentier et la joue, la capsule ne risquait pas d'être avalée par inadvertance.

Mais à tout moment il lui suffirait de se fourrer un doigt dans la bouche, de détacher et d'écraser la capsule, pour devenir immortel.

C'est une décision qu'il finit par prendre, le jour où, ayant contracté une pneumonie lobaire, il fut transporté dans un hôpital de Moscou, dans lequel il surprit une conversation entre un médecin et une infirmière qui, à tort, le croyaient endormi et parlaient de sa mort certaine dans les x heures à venir.

La crainte de la mort fut plus forte que la crainte de l'immortalité,

quoi que pût entraîner l'immortalité. À peine le médecin et l'infirmière sortis de la pièce, il écrasa sa capsule et en absorba le contenu.

Il avait espéré que, la mort étant à ce point imminente, sa drogue agirait à temps pour lui sauver la vie. La drogue eut le temps d'agir. Mais entre-temps il avait glissé dans le semi-coma et le délire.

Trois ans plus tard, en 1981, il était toujours semi-comateux et délirant, et les médecins russes avaient enfin fini par donner un diagnostic sur son cas, qui cessa dès lors de les intéresser.

Il ne faisait plus de doute pour eux que Smetakovsky avait absorbé quelque drogue d'immortalité, une drogue qu'il leur était impossible d'isoler ou d'analyser. Et cette drogue l'empêchait de mourir, tout comme selon toute vraisemblance elle l'empêcherait de mourir indéfiniment, voire éternellement.

Malheureusement cette drogue avait rendu tout aussi immortels les pneumocoques se trouvant dans son organisme, ces bactéries (*diplococci pneumoniae*) qui avaient provoqué sa pneumonie et entretiendraient celle-ci à tout jamais. Dans ces conditions les médecins, réalistes qui ne voyaient aucune raison de se charger du fardeau d'une hospitalisation à perpétuité, se contentèrent d'enterrer Smetakovsky.

LETTRE MORTE

Laverty entra par la fenêtre à la française et s'avança sans bruit sur le tapis. Quand il fut tout contre le dos de l'homme à cheveux gris qui écrivait penché sur son bureau, il dit : « Bonjour, Monsieur le Député ».

M. le Député Quinn tourna la tête, puis se leva en flageolant quand il aperçut le revolver que Laverty braquait sur lui.

— Laverty ! dit-il... ne faites pas l'imbécile !

Laverty eut un méchant sourire :

— Je vous l'avais bien dit, que je le ferais un jour. J'ai attendu de longues années. Maintenant, je ne risque plus rien.

— Ne compte pas sur l'impunité, Laverty ! J'ai laissé une lettre, une lettre qui sera remise si jamais je suis assassiné.

Cette fois Laverty éclata de rire :

— Vous mentez, Quinn. Vous n'avez pas pu écrire une telle lettre sans vous mettre vous-même dans le bain en dévoilant mes mobiles. Vous ne pouvez pas espérer me faire juger et condamner, puisque la vérité se ferait jour, au procès, et vous seriez à jamais perdu de réputation dans la mémoire des hommes.

Et Laverty appuya sur la détente, six fois.

Puis il sortit, monta dans sa voiture, prit une route qui menait à un pont du haut duquel il se débarrassa de l'arme du crime, puis rentra chez lui et se coucha.

Il dormit paisiblement jusqu'au moment où la sonnette de la porte le réveilla. Il passa une robe de chambre et alla ouvrir.

Son cœur cessa de battre et ne battit plus.

*

L'homme qui avait sonné à la porte de Laverty sursauta de surprise et éprouva une forte émotion ; mais il se comporta de façon parfaite, sans commettre d'impair. Il enjamba le cadavre de Laverty, entra dans l'appartement, décrocha le téléphone et appela police-secours. Puis il attendit.

Police-secours ayant constaté le décès de Laverty, le lieutenant de police interrogeait maintenant le visiteur :

— Votre nom ?

— Babcock. Henry Babcock. J'avais une lettre à remettre à M. Laverty. Voici la lettre.

Le lieutenant de police prit la lettre, hésita un instant, puis déchira l'enveloppe et déplia la feuille qui était dedans :

— Mais... dit-il... Mais c'est une feuille blanche.

— Je ne savais pas ce qu'il y avait dans l'enveloppe, lieutenant. Mon patron, Monsieur le député Quinn, m'avait remis cette lettre il y a très longtemps. J'avais pour consigne de la remettre à M. Laverty, sans délai, s'il arrivait n'importe quoi à Monsieur le député. Alors, dès que j'ai entendu la radio qui...

— Oui, oui, je sais. On l'a trouvé assassiné, tard dans la soirée. Quelles étaient vos fonctions, auprès de M. Quinn ?

— C'était très secret, mais je ne pense pas que le secret ait encore sa raison d'être. Je le remplaçais pour les discours de peu d'importance, et dans les réunions auxquelles il ne tenait pas à assister. Je suis son double.

HYMNE DE SORTIE DU CLERGÉ

Le Roi mon suzerain est un homme découragé. Nous le comprenons et ne lui reprochons rien, car la guerre a été longue et dure et nous restons tragiquement peu nombreux ; mais nous déplorons qu'il en soit ainsi. Nous compatissons à sa douleur d'avoir perdu sa Reine, que nous aussi nous aimions, tous. Mais étant donné que la Reine des Noirs a disparu en même temps, cette perte n'entraînera pas la perte de la guerre. Et pourtant notre Roi, lui qui devrait être le paragon de la force, ne sourit que faiblement et les mots par lesquels il tente de nous donner courage sonnent faux, car nous percevons dans le ton de sa voix la crainte d'une défaite. Et pourtant nous l'aimons, et nous mourons pour lui, l'un après l'autre.

L'un après l'autre, nous mourons pour le défendre, sur ce dur et sanglant champ de bataille, où les cavaliers nous éclaboussaient de boue... tant qu'ils étaient en vie. Ils sont morts maintenant, aussi bien les nôtres que ceux des Noirs. Y aura-t-il jamais une fin, une victoire ?

Nous ne pouvons que garder la foi, éviter de jamais devenir incrédules et hérétiques comme mon pauvre ami l'évêque Thibaut. « Nous combattons et nous mourons, mais nous ne savons pas pourquoi », m'a-t-il murmuré jadis, au début de la guerre, alors que nous étions au coude à coude pour la défense de notre Roi, pendant que la bataille faisait rage à une extrémité du champ de bataille.

Mais cette remarque n'était que le signe avant-coureur de son hérésie. Il avait cessé de croire en Dieu et en était venu à ne plus croire qu'à des dieux, à des dieux pour qui nous ne sommes que des pions et pour qui nous ne comptons pas en tant qu'individus. Plus grave encore, il croyait que nous ne sommes même pas maîtres de notre progression, que nous ne sommes que des mannequins livrant une guerre vaine. Plus grave encore – et combien absurde ! – il croyait que les Blancs ne représentent pas forcément le bien et les Noirs le mal, qu'à l'échelle cosmique il importe peu qui gagnera la guerre !

Ce n'est bien sûr qu'à moi seul, et d'une voix chuchotée, qu'il disait ces choses. Il connaissait son devoir d'évêque. Il combattit courageusement. Et il mourut courageusement, le jour même, transpercé par la lance d'un Cavalier Noir. J'ai prié pour lui : *Mon Dieu, faites que son âme repose en paix et soyez-lui miséricordieux ; ses paroles ne correspondaient pas à sa pensée.*

Sans la foi nous ne sommes rien. Comment Thibaut a-t-il pu se tromper ainsi ? Il faut que les Blancs gagnent. La victoire est la seule chose qui puisse nous sauver. Sans la victoire, nos camarades qui sont morts, ceux qui sur ce douloureux champ de bataille ont donné leurs vies pour que nous puissions vivre, seraient morts en vain. *Et tu, Thibaldus...*

Vous aviez tort, Thibaut, gravement tort. Dieu est, un Dieu si grand qu'il vous pardonnera votre hérésie, parce qu'il n'y avait pas une parcelle de mal en vous, Thibaut, à part votre doute... Non, le doute est une erreur, il n'est pas le mal.

Sans la foi nous ne sommes r...

Mais il se passe quelque chose ! Notre Tour, qui au Commencement était du côté de la Reine, glisse vers le Roi Noir du mal, notre ennemi, qui subit l'assaut... qui ne peut plus échapper. Nous avons gagné ! Nous avons gagné !

Et une voix venant du ciel dit calmement : « Échec et mat ».

Nous avons gagné ! La guerre, les souffrances, rien n'a été en vain. Vous aviez tort, Thibaut, vous...

Mais que se passe-t-il ? La Terre elle-même bascule ; un des côtés du champ de bataille se soulève et nous glissons, Blancs et Noirs mêlés, dans...

...dans une *boîte* monstrueuse dont je vois déjà qu'elle est une tombe commune où déjà gisent les morts.

CE N'EST PAS JUSTE, NOUS AVONS GAGNÉ ! MON DIEU, THIBAUT AVAIT-IL RAISON ? CE N'EST PAS JUSTE, NOUS AVONS GAGNÉ !

Le Roi, mon suzerain, glisse lui aussi le long des cases...

CE N'EST PAS JUSTE, CE N'EST PAS BIEN, CE N'EST PAS...

(Une étrangeté de leur langue fait que bien des nuances échappent aux Français, pour qui l'évêque des échecs est un « fou ». N. du Tr.)

MAROTTE

— J'ai entendu murmurer que vous...

Sangstrom s'interrompt, et regarda tout autour de lui, pour bien s'assurer que lui-même et le pharmacien étaient absolument seuls dans la minuscule officine à l'ancienne (sans « drug-store »). Le pharmacien était une sorte de petit gnome difforme auquel il était impossible de donner un âge : il avait plus de cinquante ans, et moins de cent. Absolument seuls, ils l'étaient ; mais Sangstrom n'en baissa pas moins la voix jusqu'au chuchotement :

— ... que vous possédez un poison rigoureusement indécélable.

Le pharmacien opina du chef. Il sortit de derrière son comptoir et alla fermer la porte donnant sur la rue, puis se dirigea vers la porte de l'arrière-boutique, derrière son comptoir.

— J'étais justement sur le point de faire une pause-café, dit-il. Venez donc en prendre une tasse avec moi.

Sangstrom passa derrière le comptoir, le suivit à travers la petite porte et pénétra dans l'arrière-boutique dont les quatre murs du plancher au plafond, étaient couverts de rayonnages sur lesquels s'alignaient des flacons. Le pharmacien brancha une cafetière électrique, décrocha deux tasses et les posa sur une table de part et d'autre de laquelle étaient disposées deux chaises. D'un geste il indiqua une des chaises à Sangstrom, tout en s'asseyant lui-même sur l'autre.

— Bien, dit-il. Et maintenant racontez-moi tout. Qui désirez-vous tuer, et pourquoi ?

— Le problème n'est pas là, dit Sangstrom. Je vous demande un produit que je vous paierai, et...

Le pharmacien l'interrompt d'un geste de la main :

— Si, justement, tout le problème est là. Il faut que je sois bien persuadé que vous méritez ce que je pourrais vous donner. Sinon...

— Si vous voulez dit Sangstrom. Qui, c'est ma femme ; quant au pourquoi...

Et il dévida la longue histoire. Il n'avait pas encore fini de parler quand la cafetière électrique s'arrêta, ayant fini de passer le café. Tout en emplissant les tasses, le pharmacien écouta la suite et la fin du récit.

— C'est exact, dit alors le pharmacien : il m'arrive de délivrer un

poison indétectable. Mais je le fais gratis. Je ne fais rien payer lorsqu'à mon avis le bénéficiaire le mérite. J'ai aidé bon nombre d'assassins.

— Parfait ! dit Sangstrom. Alors si vous voulez bien m'en donner...

Le pharmacien le regarda avec un doux sourire :

— C'est déjà fait. Quand le café a été prêt mon opinion était déjà faite. Vous le méritez et, comme je vous l'ai dit, c'est gratuit. Mais l'antidote ne l'est pas.

Sangstrom blêmit. Mais c'était un homme prévoyant, qui avait envisagé non pas cela, mais la possibilité de quelque double jeu ou chantage, il tira un pistolet de sa poche. Le petit pharmacien eut un petit rire amusé :

— Vous n'oserez jamais faire ça. Seriez-vous capable de trouver l'antidote sans moi, parmi ces milliers de flacons alignés sur les étagères ? Où sauriez-vous trouver un poison plus rapide et plus virulent ? Bien sûr si vous pensez que je bluffe, que vous n'avez aucun poison dans l'organisme, vous n'avez qu'à tirer. Vous saurez si j'ai menti d'ici trois heures, quand le poison aura commencé à faire son effet.

— Combien, pour l'antidote ?

— Je suis très raisonnable. Mille dollars ; il faut bien que tout le monde vive, n'est-ce pas... Et l'homme dont la marotte est d'empêcher des assassinats a le droit d'en vivre, n'est-ce pas...

En grognant, Sangstrom rangea son pistolet, en le laissant pourtant à portée de main, et tira son portefeuille de sa poche. Une fois l'antidote en sa possession, il n'était pas exclu que le pistolet puisse lui servir. Il aligna dix billets de cent dollars sur la table.

Le pharmacien ne fit pas un geste vers l'argent.

— Une chose encore, dit-il, pour la sécurité de votre femme et la mienne : vous allez faire votre confession, c'est-à-dire indiquer par écrit votre intention – votre ex-intention, j'espère – de donner la mort à votre épouse. Cela fait, vous attendrez que je sorte, et envoie cela à un mien ami de la Brigade Criminelle, qui la gardera comme pièce à conviction pour le cas où vous assassineriez quand même votre épouse... ou moi.

« Une fois la lettre confiée à la poste, je pourrai revenir ici sans péril et vous donner l'antidote. Je vais aller vous chercher du papier et un stylo.

« Un petit détail, au fait, que j'oubliais. Ce n'est pas une obligation, bien sûr, mais j'aimerais que vous parliez autour de vous de mon poison indétectable. On ne sait jamais, monsieur Sangstrom : la vie que vous pouvez ainsi sauver, si vous avez des ennemis, il se pourrait que ce soit la vôtre. »

L'ANNEAU DE HANS CARVEL

(Repris à Rabelais, et quelque peu modernisé.)

En ce temps-là vivait en France un bijoutier prospère mais plus tout jeune, du nom de Hans Carvel. Homme studieux et savant, il était de plus fort aimable. Grand amateur de femmes, il avait su mener une vie nullement monacale sans pour autant se marier, et cela jusqu'à l'âge de... disons qu'il avoisinait la soixantaine, sans préciser de quel côté il l'avoisinait.

Et c'est l'âge auquel il tomba amoureux de la fille d'un bailli, fille jeune et belle, ardente et vive, un vrai morceau de roi.

Et il l'épousa.

Au bout de peu de semaines de ce mariage par ailleurs heureux, Hans Carvel se mit à craindre que sa jeune épouse, qu'il aimait toujours chaleureusement, ne fût quand même un rien trop ardente, un rien trop vive. Et ce qu'il pouvait lui offrir – en dehors de l'argent, denrée dont il disposait en suffisante abondance – risquait d'être insuffisant pour qu'elle en ait son content. Ai-je dit « risquait » ? Insuffisant, ce l'était.

Tout naturellement il se mit à craindre ce dont il ne tarda pas à être pratiquement certain : sa femme s'assurait des suppléments de vie amoureuse auprès de quelques jeunes gens, peut-être nombreux.

Il en eut l'esprit rongé ; il en arriva même à un degré d'inquiétude tel qu'il faisait des rêves affreux presque toutes les nuits.

Et dans un de ces rêves, une nuit, il se trouva conversant avec le Diable, auquel il expliquait son souci et offrait le prix traditionnel pour quelque chose, pour n'importe quoi même, pourvu que cela lui assurât la fidélité de son épouse.

Et dans son rêve il vit le Diable acquiescer et lui dire :

— Je vais t'offrir un anneau magique. Tu le trouveras dès ton réveil. Tant que tu porteras cet anneau, il sera totalement impossible à ta femme de t'être infidèle sans que tu le saches et y consentes.

Cela dit, le Diable disparut et Hans Carvel s'éveilla.

Il constata alors qu'il avait au doigt un anneau, assurément, et que ce que le Diable lui avait promis était véridique.

Mais sa jeune femme aussi se réveillait et remuait et lui disait :

— Hans, mon chéri, pas le doigt. Ce n'est pas ça qui va là.

FLOTTE DE VENGEANCE

Ils arrivèrent du fond noir de l'espace, lancés depuis des distances inconcevables. Ils convergèrent sur Vénus – et la détruisirent. Jusqu'au dernier, les deux millions et demi d'êtres humains de cette planète, c'est-à-dire tous les Terriens colonisateurs, moururent en l'espace de quelques minutes, et toute la flore et la faune de Vénus disparurent en même temps.

La puissance de leurs armes était telle que l'atmosphère même de la planète soudain condamnée fut brûlée et dissipée. Vénus n'était ni préparée à cela, ni défendue ; l'assaut avait été si soudain et tellement inattendu, les résultats de l'assaut à ce point dévastateurs que pas un coup de feu n'avait été tiré contre les assaillants.

Ceux-ci se tournèrent alors vers la planète suivante, la Terre.

Mais là, les choses se passèrent autrement. La Terre était prête – non pas apprêtée dans le cours des quelques minutes écoulées depuis l'intrusion des assaillants dans le système solaire, certes, mais prête parce que la Terre était alors (en 2820) en guerre contre sa colonie de Mars, dont la population venait d'atteindre un chiffre équivalant à la moitié de la population terrestre, et qui luttait pour son indépendance. Au moment de l'attaque contre Vénus, les flottes des Terriens et des Martiens manœuvraient en combattant dans le voisinage de la Lune.

Mais la bataille cessa plus soudainement qu'aucune bataille de l'Histoire. Une flotte combinée d'astronefs terriens et martiens, qui soudain n'étaient plus ennemis, fonça pour intercepter les envahisseurs quelque part entre la Terre et Vénus. Nous avions une écrasante supériorité en nombre, et les astronefs envahisseurs furent éradiqués de l'espace, totalement annihilés.

Dans les vingt-quatre heures la paix entre Terre et Mars fut signée dans la capitale de la Terre, Albuquerque ; une paix solide et durable, basée sur la reconnaissance de l'indépendance de Mars et sur une alliance perpétuelle entre les deux planètes, désormais les deux seules habitables du système solaire, contre toute agression étrangère. Et déjà on établissait les plans d'une Flotte de Vengeance, chargée de trouver la base de départ des étrangers et de la détruire avant qu'elle puisse envoyer une nouvelle flotte contre nous.

Les instruments de contrôle de la Terre et des astronefs patrouillant à quelques milliers de kilomètres de sa surface avaient

certaines détecté l'arrivée des étrangers – mais trop tard pour qu'on pût sauver Vénus. On avait pu ainsi déterminer de quelle direction étaient venus les étrangers ; on n'avait pas pu établir de quelle distance ils étaient venus, mais cette distance était – la chose ne pouvait être mise en doute – proprement incroyable.

C'était une distance qui eût été « incommensurable » sans la récente mise au point de la Poussée C-plus, laquelle permettait à un astronef d'atteindre une vitesse plusieurs fois multiple de la vitesse de la lumière. On n'avait pas encore mis en pratique cette invention, car la guerre entre Terre et Mars absorbait toutes les ressources des deux planètes et surtout parce que la Poussée C-plus ne présentait aucun avantage à l'intérieur du système solaire, trop restreint pour qu'y soient développées des vitesses ultra-lumineuses.

L'invention trouvait enfin sa raison d'être ; la Terre et Mars unirent leurs efforts et techniques pour la construction d'une flotte, équipée de la Poussée C-plus, qui serait lancée contre la planète d'origine des assaillants, avec mission de la détruire. Cela demanda dix ans de travail, et on calcula que l'expédition elle-même prendrait dix ans de plus.

La Flotte de la Vengeance, comportant peu d'astronefs mais possédant une incroyable puissance de destruction, quitta Marsport en 2830.

Et on n'en entendit plus parler.

C'est seulement un siècle plus tard que fut connu son sort, et encore uniquement par le raisonnement déductif de Jon Spencer 4, le grand historien-mathématicien.

— Nous savons maintenant, écrivit Spencer, ce que nous soupçonnions depuis quelque temps déjà : un objet dépassant la vitesse de la lumière se déplace à reculons dans le temps. Dans ces conditions la Flotte de Vengeance aurait atteint sa destination avant d'être partie, en reportant son temps au temps terrestre.

« Nous ne connaissons pas jusqu'à maintenant les dimensions de l'Univers dans lequel nous vivons. Mais l'expérience de la Flotte de Vengeance nous permet de les déduire. Dans l'une au moins de ses directions, l'Univers mesure C^c milles de tour – et de diamètre aussi, les deux termes étant en l'occurrence équivalents. En dix ans, avançant dans l'espace et reculant dans le temps, la Flotte aurait traversé exactement cette distance, soit $186\ 334^{186\ 834}$ milles. La Flotte, fonçant en ligne droite, a contourné l'Univers, parvenant en fait à ce qui était son point de départ dix ans avant d'en être partie. Elle a détruit la première planète qu'elle a aperçue ; cela fait, elle a foncé vers la suivante. C'est alors que son Amiral a dû se rendre compte de la réalité des choses ; il a dû également reconnaître la Flotte fonçant à sa rencontre et donner l'ordre du cessez-le-feu à l'instant où, la Flotte

des Terriens et Martiens arrivait à sa hauteur.

« Il est proprement surprenant –, et apparemment paradoxal – de constater que la Flotte de Vengeance était dirigée par l'amiral Barlo, qui avait également été l'amiral commandant la flotte des Terriens pendant le conflit entre Terre et Mars, à l'époque où les flottes terrienne et martienne s'unirent contre ce qu'elles pensaient être des assaillants étrangers, et qu'un grand nombre d'hommes des deux flottes de ce jour-là devinrent par la suite membres des équipages de la Flotte de Vengeance.

« Il est intéressant de se demander ce qui serait au juste arrivé si l'amiral Barlo, à la fin de son voyage, avait reconnu Vénus à temps pour éviter de la détruire. Mais c'est, là spéculation vaine : il n'aurait pas pu faire cela, car il l'avait déjà détruite ; s'il ne l'avait pas déjà détruite il ne se serait pas trouvé à son poste d'amiral de la flotte chargée de venger cette destruction.

On ne peut pas modifier le passé.

LA CORDE ENCHANTÉE

M. et Mme George Darnell – son prénom à elle était Elsie, mais la chose importe peu – faisaient le tour de la terre, pour leur lune de miel. Pour leur deuxième lune de miel, à l'occasion du vingtième anniversaire de leur mariage. George avait la trentaine et Elsie vingt ans environ, à l'époque de leur première lune de miel. Vous pouvez vérifier ce que j'avance sur votre règle à calculs : au moment de leur deuxième lune de miel George avait la cinquantaine et Elsie la quarantaine.

Sa redoutable quarantaine (ce qualificatif s'applique aussi bien aux femmes qu'aux hommes) était affreusement déçue par ce qui lui était arrivé – ou, pour être plus précis, par ce qui ne lui était pas arrivé – pendant les trois semaines déjà écoulées de leur deuxième lune de miel. Pour être totalement sincère, rien, absolument rien, ne lui était arrivé.

Et puis ils arrivèrent à Calcutta.

Ils y arrivèrent en début d'après-midi ; après un peu de toilette à l'hôtel, ils décidèrent de faire un petit tour en ville et d'y voir le maximum de choses dans le cours des vingt-quatre heures qu'ils comptaient y passer.

Et ainsi ils arrivèrent au bazar. Ils y virent un fakir indien exécutant le tour de la corde. Pas la version spectaculaire et compliquée du tour, où on voit un petit garçon grimper à la corde et... vous connaissez aussi bien que moi ce qu'est le grand jeu du tour de la corde.

C'est une version simplifiée qu'il leur fut donné de voir. Le fakir, assis devant un petit bout de corde lové à ses pieds, jouait sur ton flageolet un petit air tout simple qu'il reprenait sans cesse ; et à mesure qu'il jouait, la corde s'élevait toute droite.

Et cela donna à Elsie une merveilleuse idée, dont elle ne dit pourtant rien à George. Elle rentra avec lui à l'hôtel et, le dîner expédié, attendit qu'il allât se coucher comme tous les soirs, à neuf heures.

Elle sortit alors de là chambre, puis de l'hôtel. Elle trouva un chauffeur de taxi et un interprète et, accompagnée des deux, retourna au bazar, où elle retrouva le fakir.

Par le truchement de l'interprète elle parvint à acquérir le

flageolet du fakir et le secret du petit air sans cesse repris qui lui permettait de faire dresser la corde.

Elle rentra alors à l'hôtel, puis remonta dans la chambre conjugale. George dormait à poings fermés, comme à son habitude. Se mettant auprès du lit, Elsie se mit à jouer le petit air sur le flageolet.

À peine fini, elle reprenait et reprenait encore le petit air.

Et au fur et à mesure qu'elle jouait, le drap s'élevait, au-dessus de son mari endormi.

Quand le drap eût atteint une hauteur suffisante, Elsie posa son flageolet et avec un cri de joie rejeta le drap.

Et elle vit, dressée toute droite, la ceinture du pyjama de George.

ERREUR FATALE

M. Walter Baxter était depuis de longues années grand lecteur de romans policiers ; quand il décida d'assassiner son oncle il savait donc qu'il ne devrait pas commettre le moindre impair.

Il savait aussi que pour éviter toute possibilité d'erreur ou d'impair, le mot d'ordre devait être « simplicité ». Une rigoureuse simplicité. Pas d'alibi préparé à l'avance et qui risque toujours de ne pas tenir. Pas de *modus operandi* compliqué. Pas de fausses pistes manigancées.

Si, quand même, une fausse piste, mais petite. Toute simple. Il faudrait qu'il cambriole la maison de son oncle, et qu'il emporte tout l'argent liquide qu'il y trouverait, de façon que le meurtre apparaisse comme une conséquence du cambriolage. Sans cela, unique héritier de son oncle, il se désignerait trop comme suspect numéro un.

Il prit tout son temps pour faire l'emplette d'une pince-monseigneur dans des conditions rendant impossible l'identification de l'acquéreur. La pince-monseigneur lui servirait à la fois d'outil et d'arme.

Il mit soigneusement au point les moindres détails, car il savait que la moindre erreur lui serait funeste et il était certain de n'en commettre aucune. Avec grand soin il fixa la nuit et l'heure de l'opération.

La pince-monseigneur ouvrit une fenêtre sans difficultés et sans bruit. Il entra dans le salon. La porte donnant sur la chambre à coucher était grande ouverte, mais comme aucun bruit n'en venait, il décida d'en finir d'abord avec la partie cambriolage de l'opération.

Il savait où son oncle gardait son argent liquide, mais il tenait à donner l'impression que le cambrioleur l'avait longuement cherché. Le beau clair de lune lui permettait de bien voir à l'intérieur de la maison ; il travailla sans bruit...

*

Deux heures plus tard, rentré chez lui il se déshabilla vite et se mit au lit. La police n'avait aucune possibilité d'être alertée avant le lendemain, mais il était prêt à recevoir les policiers si par hasard ils se présentaient avant. L'argent et la pince-monseigneur, il s'en était débarrassé. Certes, cela lui avait fait mal au cœur de détruire quelques centaines de dollars en billets de banque, mais c'était une mesure de

sécurité indispensable – et quelques centaines de dollars étaient peu de chose, à côté des cinquante mille dollars au moins qu'allait représenter l'héritage.

On frappa à la porte. Déjà ? Il se força au calme, alla ouvrir. Le sheriff et son adjoint entrèrent en le bousculant :

— Walter Baxter ? Voici le mandat d'amener. Habillez-vous et suivez-nous.

— Vous m'arrêtez ? Mais pourquoi ?

— Vol avec effraction. Votre oncle vous a vu et reconnu ; il est resté sans faire de bruit à la porte de sa chambre à coucher ; dès que vous êtes parti il est venu au poste et a fait sa déposition sous serment.

La mâchoire de Walter Baxter s'affaissa. Il avait, malgré tout, commis une erreur.

Il avait, certes, conçu le crime parfait ; mais le cambriolage l'avait tellement obnubilé, qu'il en avait oublié de tuer.

LES VIES COURTES ET HEUREUSES D'EUSTACHE WEAVER

I

Quand Eustache Weaver eut inventé sa machine à Temps, il fut un homme heureux. Il sut qu'il tenait le monde à sa merci sans merci, à condition de maintenir secrète sa découverte. Il pouvait devenir l'homme le plus riche du monde, riche au-delà des rêves les plus cupides. Il lui suffirait de faire de rapides excursions dans l'avenir, afin de s'y documenter sur les hausses en Bourse et sur les chevaux gagnants dans divers hippodromes, puis de revenir dans le présent et d'acheter les actions à hausse certaine et de parier sur les chevaux victorieux.

Il lui faudrait évidemment commencer par les courses de chevaux, car le jeu en Bourse exigeait des capitaux importants alors qu'avec deux dollars on peut rapidement en gagner des milliers, sur les hippodromes. Parce qu'il n'était pas question de jouer ailleurs que sur l'hippodrome même : aucun book n'avait les reins assez solides pour les gains qu'envisageait Eustache Weaver – qui de toutes façons ne connaissait pas de books. Malheureusement les seuls hippodromes ouverts à l'époque de l'invention se trouvaient en Californie du Sud et en Floride, c'est-à-dire à une distance correspondant à une centaine de dollars de billet d'avion. Et Weaver ne disposait même pas d'une partie de cette somme ; économiser sur son salaire de manutentionnaire de supermarché exigerait des semaines... et attendre aussi longtemps eût été épouvantable.

C'est alors qu'il se souvint soudain du coffre-fort du supermarché qui l'employait, dans l'équipe d'après-midi : il prenait son service à 13 heures pour repartir à la fermeture du magasin, à 21 heures. Il y avait en permanence un bon millier de dollars dans ce coffre, lequel était muni d'une serrure à horloge. Que pouvait-on imaginer de mieux qu'une machine à temps pour triompher d'une serrure à horloge ?

Ce jour-là, en allant prendre son service il emporta sa machine, qu'il avait réussi à construire très compacte au point qu'elle tenait dans un étui d'appareil de photo qu'il possédait déjà. Il n'y avait donc aucune difficulté. Quand il déposa son pardessus et son chapeau dans son placard, il y déposa aussi sa machine à temps.

Il effectua son travail comme à l'accoutumée, jusqu'à quelques minutes de la fermeture ; à ce moment-là il alla se cacher derrière une pile de cartons dans l'entrepôt, persuadé que dans la ruée vers la sortie personne ne remarquerait son absence. Effectivement, personne ne la remarqua. Il préféra néanmoins attendre une pleine heure dans sa cachette, pour être bien sûr qu'il ne restait personne dans les lieux. L'heure passée, il sortit à découvert, alla prendre sa machine dans son placard et l'emmena auprès du coffre. La serrure à horloge du coffre était réglée pour s'ouvrir automatiquement onze heures plus tard ; Weaver régla sa machine à temps pour la même durée.

Il s'accrocha ferme à la poignée du coffre, car deux petites expériences lui avaient appris que tout ce qu'il portait sur lui, ainsi que tout ce à quoi il s'accrochait, voyageait dans le temps avec lui. Puis il pressa le bouton.

Il ne sentit aucune transition et entendit soudain la serrure du coffre s'ouvrir avec un déclic... mais au même moment il entendit derrière lui des oh ! de stupéfaction et des commentaires émus. Il fit demi-tour, se rendant soudain compte de l'erreur qu'il venait de commettre : il était neuf heures du matin le lendemain et les employés du supermarché – ceux de l'équipe du matin – étaient déjà arrivés, venaient de constater l'absence du coffre-fort et étaient en train de commenter l'événement en faisant cercle autour de l'endroit où le coffre et Eustache Weaver étaient soudain apparus.

Fort heureusement, il avait encore la main sur sa machine à temps. Rapidement, il ramena l'aiguille du cadran sur le zéro, réglé sur le moment où il avait terminé la construction de sa machine, puis il appuya sur le bouton.

Et il se trouva évidemment ramené au point où il n'avait encore rien tenté et...

II

Quand Eustache Weaver eut inventé sa machine à temps, il sut qu'il tenait le monde à sa merci sans merci, à condition de maintenir secrète sa découverte. Pour devenir riche, il lui suffirait de faire de rapides excursions dans l'avenir pour savoir quels chevaux gagneraient et quelles actions monteraient en Bourse, puis de revenir parier sur les chevaux ou acheter les actions.

Les chevaux précédaient les actions en Bourse parce qu'ils exigeaient des mises moindres – mais il ne disposait même pas de deux dollars nécessaires pour le premier pari, pour ne rien dire du prix de la place d'avion vers le plus proche hippodrome.

Il songea au coffre-fort du supermarché où il était employé comme manutentionnaire. Il y avait au moins un millier de dollars dans le coffre, lequel était muni d'une serrure à horloge. Une serrure à horloge serait de la tarte pour une machine à temps.

En allant prendre son service, ce jour-là, il emporta sa machine à temps dans un étui d'appareil de photo et la laissa dans son placard. À 21 heures, à la fermeture du magasin, il se laissa enfermer dans l'entrepôt et attendit une heure pour être sûr qu'il ne restait personne dans les lieux. Il alla alors chercher sa machine à temps dans son placard et se posta auprès du coffre.

Il régla sa machine à onze heures de là, puis se ravisa. Ainsi réglée, sa machine l'emmènerait au lendemain matin neuf heures. Le coffre s'ouvrirait, mais ce serait l'heure d'ouverture du magasin et il y aurait des gens autour. Il modifia le réglage, mettant l'aiguille à vingt-quatre heures, s'accrocha à la poignée du coffre et pressa le bouton de sa machine à temps.

Il eut d'abord l'impression que rien ne s'était passé. Puis il constata que la poignée du coffre tournait sous sa main et il sut ainsi qu'il avait sauté dans la soirée du lendemain. Et bien entendu la serrure à horloge du coffre s'était débloquée en cours de route. Il ouvrit donc le coffre, prit tous les billets de banque qui s'y trouvaient et les fourra dans toutes ses poches.

Il alla alors vers la porte de service mais, au moment où il allait la déverrouiller de l'intérieur il eut une idée aussi éblouissante que fulgurante : si au lieu de sortir par la porte, il sortait en utilisant sa machine à temps, non seulement il épaissirait le mystère en laissant le

magasin fermé comme si de rien n'était, mystérieusement, mais par surcroît il se ramènerait en arrière à la fois dans le temps et dans l'espace vers le moment où il avait terminé la construction de sa machine, un jour et demi avant le cambriolage.

Au jour où le cambriolage aurait lieu, il aurait le plus solide des alibis : il serait dans un hôtel en Floride ou en Californie du Sud, dans l'un ou l'autre cas à plus de mille milles du lieu du cambriolage. Il n'avait pas envisagé d'utiliser sa machine à temps pour fabriquer des alibis, mais il venait de comprendre qu'elle pouvait les fabriquer de façon parfaite.

Il ramena l'aiguille du cadran sur le zéro et pressa le bouton.

III

Quand Eustache Weaver eût inventé sa machine à temps, il sut qu'il tenait le monde à sa merci sans merci, à condition de maintenir secrète son invention. Jouant aux courses et en Bourse, il pouvait devenir fabuleusement riche en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Le seul ennui était qu'il n'avait pas un sou vaillant.

Il se souvint soudain du magasin où il était employé et du coffre de ce magasin, muni d'une serrure à horloge. Une serrure à horloge ne devait poser aucun problème à un homme disposant d'une machine à temps.

Il s'assit au bord de son lit pour réfléchir. Il mit sa main dans sa poche pour prendre une cigarette, mais en même temps que son paquet de cigarettes il en tira une poignée de billets de banque de dix dollars. Il regarda dans ses autres poches, et trouva des billets de banque dans toutes. Il empila l'argent sur son lit et, ayant compté les gros billets et estimé à vue de nez les petites coupures, constata qu'il disposait d'environ quatorze cents dollars.

Il prit soudain conscience des choses et éclata de rire. Il *avait déjà* fait une incursion dans l'avenir et vidé le coffre du supermarché, en utilisant sa machine à temps pour revenir au moment où il en avait terminé la construction. Et, étant donné que le cambriolage n'avait pas encore eu lieu, dans le déroulement normal du temps, la seule chose à faire pour lui était de filer au plus vite à mille milles de l'endroit du cambriolage lorsque celui-ci aurait lieu.

Deux heures plus tard il était installé dans un avion à destination de Los Angeles – et de l'hippodrome de Santa Anita – et il réfléchissait intensément. Une chose qu'il n'avait pas prévue était que, lorsqu'il faisait une incursion dans l'avenir et revenait dans le présent, il ne gardait aucun souvenir de ce qui n'était pis encore arrivé.

Mais l'argent était revenu avec lui. Reviendraient, donc de même avec lui toutes les notes qu'il aurait prises, tous les résultats des courses et pages financières des journaux ? Les choses se présentaient bien.

À Los Angeles il prit un taxi auquel il donna l'adresse d'un bon hôtel. C'était déjà la fin de l'après-midi et il songea un instant à sauter dans le lendemain pour ne pas perdre de temps ; mais il se rendit compte qu'il était fatigué et avait besoin de sommeil. Il alla se coucher

et dormit presque jusqu'à midi le lendemain.

Son taxi se trouva pris dans un encombrement sur l'autoroute, ce qui l'empêcha d'arriver à Santa Anita avant la fin de la première course ; mais il eut le temps de lire le numéro du gagnant sur le tableau d'affichage et de le noter. Il assista aux cinq courses suivantes, sans parier mais en notant le gagnant de chacune. Il décida de négliger la dernière épreuve. Puis il quitta les tribunes, les contourna et se dirigea, sous les tribunes, en un endroit discret où personne ne pouvait le voir. Il mit l'aiguille du cadran de sa machine à temps sur deux heures auparavant et pressa le bouton.

Mais rien ne se produisit. Il essaya encore, sans davantage de résultats. C'est alors qu'une voix se fit entendre derrière lui :

— Ça ne marchera pas. Elle est dans un champ désactivant.

Il se retourna d'un bond et vit, derrière lui, deux jeunes gens minces et élégants, l'un blond et l'autre brun, ayant tous les deux une main enfoncée dans une poche, comme s'ils y avaient tenu un pistolet.

— Nous sommes la Police du Temps, dit le blond, et nous venons du vingt-cinquième siècle. Nous sommes ici pour vous infliger le châtimement d'usage pour utilisation illégale d'une machine à temps.

— M-m-mais, bégaya Weaver, c-c-comment pouvais-je savoir que jouer aux courses était... De toutes façons (et sa voix s'affermissait) je n'ai pas encore parié.

— Cela est vrai, dit le jeune homme blond. Et quand nous tombons sur n'importe quel inventeur d'une machine à temps utilisant son invention pour faire des bénéfices en jouant sous une forme ou sous une autre, la première fois nous nous contentons de lui donner un avertissement. Mais nous avons fait notre enquête dans l'avenir-passé et nous avons ainsi découvert que le premier usage que vous avez fait de votre machine a été de voler de l'argent dans un magasin. Et cela, c'est un délit dans tous les siècles.

Ayant ainsi parlé, le jeune homme blond sortit de sa poche quelque chose qui ressemblait vaguement à un pistolet. Eustache Weaver se recula d'un pas :

— V-v-vous ne voulez pas dire que...

— Si, c'est ce que je veux dire, dit le jeune homme blond en pressant la gâchette.

Et là, sa machine désactivée, ce fut vraiment la fin, pour Eustache Weaver.

EXPÉDITION

« La première expédition importante vers Mars, dit le professeur d'Histoire, est celle qui suivit les explorations préliminaires par des astronefs à un seul occupant ; elle avait pour mission d'établir une colonie permanente et posa un grand nombre de problèmes. Un des problèmes les plus difficiles consistait à déterminer le nombre d'hommes et le nombre de femmes que devait comporter l'équipage fixé à trente personnes.

« Il y avait trois façons de résoudre le problème.

« La première solution consistait à faire monter dans l'astronef quinze hommes et quinze femmes, en admettant qu'une bonne partie d'entre eux trouverait selon toute vraisemblance un compagnon à son goût, ce qui ferait prendre un bon et rapide départ à la colonie.

« La deuxième solution consistait à composât un équipage de vingt-cinq hommes et cinq femmes, choisis parmi les postulants acceptant de signer une renonciation à la monoandrie ; on pouvait en effet admettre que cinq femmes peuvent sans difficultés assurer ; les satisfactions sexuelles nécessaires à vingt-cinq hommes et que vingt-cinq hommes peuvent assurer un bonheur encore plus grand à cinq femmes.

« La troisième solution consistait à n'expédier que des hommes, trente hommes, en partant du principe que dans ces conditions les hommes pourraient mieux se concentrer sur leur travail. En faveur de cette troisième solution il y avait l'argument supplémentaire qu'un second astronef suivrait moins d'un an plus tard et qu'il serait facile d'y envoyer une majorité de femmes ; un an de célibat n'était pas à tenir pour une épreuve trop dure pour les hommes du premier astronef. Et cela d'autant moins qu'ils en avaient l'habitude, les deux Instituts de Cadets de l'Espace, l'un masculin, l'autre féminin, pratiquant en effet une rigoureuse ségrégation des sexes.

« Le Directeur des Voyages Cosmiques trancha par un simple expédient. Il... Je vous écoute, Mlle Ambrose...

(Une étudiante venait de lever la main.)

— M. le professeur... il s'agit bien de l'expédition dirigée par le Capitaine Maxon ? Celui qu'on avait surnommé le Tout Puissant ? Pourriez-vous nous dire ce qui lui avait valu son surnom ?

— J'allais vous en parler, Mlle Ambrose. Dans les classes

élémentaires, on vous a fait l'historique de l'expédition, mais on ne vous en a pas donné tous les détails ; maintenant vous êtes d'âge à tout savoir.

« Le Directeur des Voyages Cosmiques trancha en coupant le nœud gordien : il déclara que le personnel de l'expédition serait désigné par tirage au sort, sans considération de sexe, parmi les postulants des classes terminales des deux Instituts de Cadets de l'Espace. Il est certain qu'il était, au fond de lui-même, partisan de la solution vingt-cinq hommes et cinq femmes, étant donné qu'il y avait environ cinq cents postulants mâles contre une centaine de postulantes. La loi des moyennes devait normalement désigner cinq hommes pour une femme.

« La loi des moyennes a, comme chacun sait, ses caprices. Et il se trouva que le tirage au sort désigna vingt-neuf femmes et un seul homme.

« Ce fut un concert de protestations venant de partout sauf du groupe d'élus ; mais le Directeur tint ferme, le tirage au sort ayant été très régulier il n'entendait pas revenir sur l'affaire. La seule concession qu'il accepta de faire à l'orgueil mâle fut de désigner Maxon, l'unique homme de l'expédition, comme chef de celle-ci. L'astronef partit et son voyage fut sans histoires.

« Quand la deuxième expédition se posa sur Mars, elle constata que le nombre des colons avait doublé. Doublé très exactement, chacune des femmes de l'expédition ayant accouché d'un enfant, à l'exception d'une seule, qui avait eu des jumeaux. Cela faisait exactement trente nouveau-nés.

« Oui, Mlle Ambroise, je vois que vous levez encore la main pour parler, mais je vous en prie, laissez-moi finir. Non, il n'y a rien de remarquable dans ce que je vous ai jusqu'ici exposé. Il ne manque certes pas de gens pour dire que tout cela supposait un grave relâchement de la moralité, mais le fait demeure que féconder vingt-neuf femmes n'est pas un exploit pour un homme prenant son temps pour cela.

« Ce qui valut son surnom au Capitaine Maxon fut que la préparation de la deuxième expédition avait pris une sérieuse avance sur le programme et que le deuxième lot de colons débarqua sur Mars non pas un an après les défricheurs, mais neuf mois et deux jours après.

« Cela répond-il à votre question, Mlle Ambrose ?

BARBE LUISANTE

Elle vivait dans la peur, une peur panique, depuis le jour où son père l'avait donnée en mariage à cet étrange homme à la taille imposante et à la barbe luisante.

Il y avait quelque chose de... sinistre chez cet homme, dont la force était herculéenne, les yeux de vautour et le regard pénétrant. Et puis il y avait ces rumeurs... bien sûr, ce n'étaient que des rumeurs... au sujet d'autres épouses qu'il aurait eues et dont personne n'aurait été capable de dire ce qu'il en était advenu. Et il y avait cette étrange histoire du placard dont il lui avait dit qu'elle ne devrait à aucun prix tenter de voir ce qu'il contenait.

Et elle avait, jusqu'à aujourd'hui, obéi. Surtout depuis que, ayant essayé d'ouvrir la porte du placard, elle avait constaté que celle-ci était fermée à clé.

Mais aujourd'hui elle était devant le placard, la clé en main ; une clé du moins dont elle était sûre que c'était la clé. Cette clé, elle l'avait trouvée moins d'une heure auparavant dans le bureau de son mari, qui avait dû la laisser tomber d'une de ses poches. Et cette clé avait apparemment le format requis pour la serrure du placard interdit.

Elle essaya d'ouvrir... et c'était bien la bonne clé : la porte s'ouvrit. Dans le placard, elle vit non ce qu'elle avait (uniquement dans son subconscient, bien sûr) craint d'y trouver, mais quelque chose de bien plus déroutant. Sur les planches s'y accumulaient des coffrets, apparemment d'un matériel électronique follement complexe.

— Eh bien ! ma chère, savez-vous ce que c'est ? demanda derrière elle une voix sardonique.

D'un bond, elle se retourna :

— Je... je, euh, crois que c'est... on, euh, dirait que c'est...

— Exactement, ma chère. C'est un appareillage de radio, mais d'une puissance exceptionnelle, capable de recevoir et d'émettre sur des distances interplanétaires. Avec cet appareillage, je peux communiquer avec la planète Vénus. Pour tout vous dire, ma chère, je suis Vénusien.

— Mais je ne compr...

— Vous n'avez pas à comprendre, mais je peux vous dire ceci, désormais : je suis un espion vénusien, constituant une avant-garde en quelque sorte pour un prochain débarquement des nôtres sur la

planète Terre. Que croyiez-vous donc ? Que ma barbe est bleue et que vous trouveriez un plein placard d'ex-épouses assassinées ? Je sais que vous ne discernez pas les couleurs, mais votre père vous a sûrement dit que ma barbe était rouge ?

— Oui, bien sûr, mais...

— Mais votre père se trompait. Il la voyait rouge étant donné que je ne sors jamais de cette maison sans teindre mon système pileux en roux, avec une teinture facile à laver. Chez moi, par contre, je préfère garder à mon système pileux sa teinte naturelle, qui est le vert. Et c'est la raison pour laquelle j'ai choisi une femme super-daltonienne, ne discernant aucune couleur, afin qu'elle ne s'aperçoive de rien.

« Et c'est déjà ainsi que j'avais choisi toutes mes femmes précédentes, pour leur super-daltonisme. Hélas (il poussa un profond soupir) malgré la couleur de ma barbe, tôt ou tard chacune d'entre elles est devenue trop curieuse, comme vous venez de le devenir. Mais je ne les garde pas dans un placard. Elles sont toutes enterrées dans la cave.

Son bras à la force herculéenne emprisonna la jeune femme :

— Venez, chère, dit l'homme à la barbe luisante, je vais vous montrer leurs sépultures.

JICETS

— Walter ! Un Jicet, c'est quoi ? demanda Mme Ralston à son mari le Dr Ralston assis en face d'elle devant la table du petit déjeuner.

— Euh... je crois que c'est ainsi qu'on appelait les Jeunes Commerçants. Je ne sais vraiment pas s'il en reste de par le monde. Pourquoi cette question ?

— Martha disait que Henry a marmonné quelque chose à propos de Jicets, de cinquante millions de Jicets. Et qu'il lui a répondu grossièrement quand elle lui a demandé de quoi il parlait.

« Martha », c'était Mme Graham et « Henry » désignait le Dr Graham, époux de Mme Graham. Les Graham étaient les voisins des Ralston, et Mme Graham était une amie intime de Mme Ralston.

— Cinquante millions... dit le Dr Ralston d'un ton rêveur... C'est le nombre des parthénos.

Il ne pouvait guère l'ignorer : il avait été, avec le Dr Graham, chargé de *l'Opération Parthéno*, organisation des naissances parthénogénétiques. L'affaire remontait à vingt ans déjà, à l'année 1980 ; Ralston et Graham avaient été les premiers à réussir l'expérience d'une parthénogenèse humaine, fécondation d'un ovule de femme sans intervention d'aucun élément mâle. Le fruit de cette expérience, baptisé John, avait maintenant vingt ans d'âge et vivait à côté, chez le Dr et Mme Graham, qui l'avaient adopté après la mort de sa mère, dans un accident, quelques années auparavant.

Aucun autre « parthéno » n'avait plus de dix ans d'âge. C'est seulement lorsque John eut atteint l'âge de dix ans, en parfaite santé et sans manifester la moindre anomalie, que les autorités levèrent l'interdit pesant jusque là sur l'opération et autorisèrent toute femme désirant un enfant (et se refusant à renoncer soit au célibat soit à l'union avec un mari stérile) à enfanter par parthénogenèse. Étant donné la pénurie d'hommes – l'épouvantable épidémie de testostérite de 1970 avait provoqué la mort du tiers presque de la population mâle de la Terre – plus de cinquante millions de femmes avaient demandé à bénéficier de la loi autorisant la parthénogenèse et avaient donné le jour à des enfants ainsi conçus. Fort heureusement pour l'équilibre des sexes, dans la totalité des cas on avait assisté à la naissance d'un garçon.

— Martha pense qu'Henry se fait des soucis à propos de John, reprit Mme Ralston. Mais elle ne voit pas quel souci John peut bien lui donner, c'est un garçon a-d-o-r-a-b-l-e.

Et c'est à ce moment précis que le Dr Graham entra dans la pièce, sans s'être annoncé et sans frapper. Il était blême et ses yeux étaient exorbités :

— J'avais raison ! clama-t-il.

— Raison à propos de quoi ?

— À propos de John. Je n'en avais rien dit à personne, mais devinez ce qu'il a fait le soir où nous avions des invités et où nous nous sommes trouvés à court de boissons.

— Il change de l'eau en vin ? suggéra le Dr Ralston.

— En gin, étant donné que nous buvions des martinis. Et à l'instant précis, ce matin, il vient de sortir pour aller faire du ski nautique. Mais il n'a pas emporté de skis, il prétend que la foi lui suffira.

— Mon Dieu ! dit le Dr Ralston en s'enfouissant le visage entre les mains.

C'était déjà arrivé, dans l'Histoire de l'Humanité, qu'un garçon naisse d'une vierge. Il y en avait cinquante millions désormais, nés tous d'une vierge, et qui grandissaient. Encore dix ans et il y aurait cinquante millions de Jicets adultes...

— Mon Dieu ! sanglota le Dr Ralston.

CONTACT

Dhar Ry était seul dans la pièce, méditant. Il capta une onde de pensée équivalent à un léger coup frappé à son huis et lança une onde de volonté qui ouvrit la porte.

— Entrez, ami, dit-il.

Il pouvait, bien sûr, projeter cet accueil par télépathie, mais quand il n'y avait que deux personnes dans une pièce, la politesse exigeait une formulation audiblement articulée.

— Vous veillez tard ce soir, mon maître, dit Ejon Khee en entrant.

— Oui, Khee. Le fusée des Terriens doit se poser d'ici une heure, et je voudrais la voir. Oui, je sais, elle se posera à quinze cents kilomètres d'ici, si leurs calculs sont exacts. Autrement dit en-dessous de notre ligne d'horizon. Mais même si elle se posait deux fois plus loin, l'éclat de l'explosion nucléaire nous sera visible, et voilà de longues années que j'attends cette première prise de contact. Il n'y aura, certes, aucun Terrien dans cette fusée, mais ce sera néanmoins la première prise de contact, pour eux ; et nos équipes de télépathie savent, à force de déchiffrer depuis des siècles la pensée des Terriens, ce que représentera pour eux cette première fusée terrienne à se poser sur Mars.

Khee s'installa confortablement dans un des fauteuils :

— Bien sûr, dit-il. Mais je n'ai pas suivi de bien près les derniers comptes rendus. Pourquoi ont-ils muni leur fusée d'une tête nucléaire ? Je sais qu'ils croient notre planète inhabitée, mais de là à envoyer un projectile de guerre...

— Ils ont prévu d'observer l'explosion dans leurs télescopes lunaires pour obtenir une... une analyse spectrale, si j'ai bien retenu leur formule, qui leur apprendra en une fois plus qu'ils n'en savent déjà (ou croient savoir, les pauvres) sur l'atmosphère de notre planète et la composition de sa surface. C'est, ... c'est ce que les artilleurs chez eux appellent un coup de réglage. Leurs premiers cosmonautes débarqueront d'ici quelques oppositions astronomiques. Et à ce moment-là...

Mars était dans l'attente de la venue des Terriens.

Ce qui restait de Mars, s'entend : cette petite ville d'environ neuf cents âmes. La civilisation de Mars était plus vieille que celle de la Terre, mais, c'était une civilisation en voie d'extinction. Il n'en restait

qu'une ville et ses neuf cents âmes. Et ces Martiens attendaient la première prise de contact des Terriens, pour deux raisons dont l'une était égoïste et l'autre pas du tout.

La civilisation martienne s'était développée dans une direction toute différente de celle prise par la civilisation terrestre : elle n'avait atteint que des notions très élémentaires en physique et en technologie. Mais les sciences sociales avaient atteint des sommets tels qu'il n'y avait pas eu le moindre crime sur Mars depuis cinquante mille ans – quant à une guerre, l'idée même en faisait sourire. Et les Martiens étaient passés maîtres ès-sciences parapsychologiques dont les Terriens découvraient à peine les rudiments.

Mars pouvait apprendre énormément de choses à la Terre : l'art d'éviter les délits, crimes et guerres n'était que le premier pas vers la connaissance de la télépathie, de la télékinésie, de l'empathie, etc.

Quant aux Terriens, les Martiens comptaient sur eux pour leur enseigner des choses dont l'importance était plus urgente pour Mars : l'art et la manière de sauver, par la science et la technologie, une race en voie d'extinction sur une planète mourante. Il était trop tard en effet pour les Martiens, bien que leur intelligence y fût perméable, de créer leurs propres sciences et techniques. Les deux planètes avaient énormément à gagner sans rien perdre.

Et le soir du premier contact pris par les Terriens était venu. Un coup de réglage. Le lancement suivant serait celui d'une fusée emportant des Terriens – ou au moins un Terrien – dès la prochaine conjonction astronomique favorable, deux années terrestres (soit environ quatre années martiennes) après la réussite du premier contact. Les Martiens n'ignoraient rien de tout cela, car leurs équipes de télépathie saisissaient l'essentiel des pensées des Terriens, suffisamment pour être au fait de leurs projets. Malheureusement, aux distances astronomiques la liaison n'était possible que dans une direction et Mars ne pouvait pas demander à la Terre de hâter la mise en route de ses projets. Pas plus que les Martiens ne pouvaient faire percevoir par télépathie aux savants terriens les précisions sur le sol et l'atmosphère martiens qui eussent rendu superflue la fusée de première prise de contact.

Ce soir Ry, le guide (dans la mesure où ce terme martien peut être traduit), et Khee, son adjoint administratif et ami intime, attendaient donc la minute M en méditant. Ils burent à l'avenir une coupe d'une boisson à base de menthe, laquelle produisait sur les Martiens l'effet que l'alcool produit sur les Terriens, puis montèrent sur le toit de la maison. Ils regardaient vers le nord, en direction du point de chute prévu. Les étoiles étaient belles dans l'atmosphère raréfiée...

*

Dans l'Observatoire No 1 de la lune terrestre, Rog Everett, l'œil

collé au viseur de son télescope, poussa soudain un cri de joie :

— Ça vient de péter, mon vieux ! Le temps de faire développer nos films, et nous saurons tout sur cette bonne vieille Mars !

Il se redressa ; il n'y avait plus rien à observer. Lui et son assistant Willie Sanger se serrèrent solennellement la main : c'était un grand jour historique.

— J'espère que l'explosion n'a tué personne, dit Willie. Pas de Martiens, je veux dire. Ça a pété juste dans le centre de Syrtis Major ?

— Non, bien sûr, mais c'était quand même du beau boulot de précision. On saura mieux quand les films seront développés, on pourra chiffrer ça mieux, mais à vue de nez on a dû toucher à environ quinze cents kilomètres plus au sud. Pour un tir à près de quatre-vingt millions de kilomètres, ça s'appelle faire mouche. Pourquoi ? Tu crois qu'il y a des Martiens ?

Willie réfléchit un instant :

— Non, dit-il enfin.

Et Willie avait raison.

MORT SUR LA MONTAGNE

Il vivait dans une cahute à flanc de montagne. Souvent il grimpeait jusqu'au sommet pour regarder la vallée à ses pieds. Ses sandales rouges faisaient comme des taches de sang sur la neige du sommet.

Dans la vallée, les gens vivaient et mouraient. Il les observait.

Il voyait les nuages passer doucement au-dessus du sommet. Les nuages prenaient des formes étranges : par moments c'étaient des navires, ou des châteaux, ou des chevaux. Le plus souvent, c'étaient des choses étranges que personne n'avait jamais vues, à part lui, et même lui ne les avait jamais vues qu'en rêve. Et néanmoins dans les formes étranges des nuages portés par les vents, il les reconnaissait.

Tout seul, debout sur le pas de la porte de sa cahute, il ne manquait jamais de regarder le soleil surgir de la rosée de la terre. Dans la vallée, on lui avait dit que le soleil ne se levait pas, et que la terre, ronde comme une orange, tournait de telle façon que tous les matins le soleil brûlant paraissait bondir dans le ciel.

Il avait demandé pourquoi la terre tournait, et pourquoi le soleil brûlait, et pourquoi eux-mêmes ne tombaient pas de la terre quand la terre avait la tête en bas. On lui avait répondu que c'était comme ça aujourd'hui parce qu'il en avait été ainsi hier et le jour avant, et parce que les choses ne changent jamais. On n'avait pas su lui dire pourquoi les choses ne changent jamais.

Le soir, il regardait les étoiles et les lumières de la vallée. Quand sonnait le couvre-feu, les lumières de la vallée disparaissaient, mais les étoiles ne disparaissaient pas. Elles étaient trop loin pour entendre le couvre-feu.

Il y avait une étoile bien brillante. Toutes les trois nuits, elle descendait bien bas, juste au-dessus du sommet enneigé de la montagne, et il grimpeait au sommet pour lui faire la conversation. L'étoile ne lui répondait jamais.

Il s'était fait un calendrier réglé sur l'étoile et sur les trois jours de sa marche. Trois jours, ça faisait une semaine. Pour les gens de la vallée, c'étaient sept jours qui faisaient une semaine. Les gens de la vallée n'avaient jamais rêvé du pays de Saarba où l'eau coule en remontant la pente, où les feuilles des arbres brûlent avec une flamme bleu clair et ne sont pas consumées par le feu, et où une semaine est faite de trois jours.

Une fois l'an, il descendait dans la vallée. Il parlait aux gens, et parfois rêvait un peu pour eux. Ces gens l'appelaient « le prophète », mais les petits enfants lui lançaient des bouts de bois. Il n'aimait pas les enfants, car sur leurs visages il savait lire toute la méchanceté dont seraient faites leurs vies.

Un an s'était écoulé depuis la dernière fois où il était descendu dans la vallée, et il quitta sa hutte et descendit les pentes de la montagne. Il alla au marché et parla aux gens, mais personne ne lui répondit ni ne le regarda. Il cria, mais personne ne répondit.

Il tendit la main pour prendre une marchande par l'épaule et attirer leur attention, mais sa main passa à travers l'épaule de la femme, et la femme continua sa marche. C'est ainsi qu'il sut qu'il était mort dans le cours de l'année écoulée.

Il remonta sur sa montagne. Le long du sentier, il vit une chose par terre, à l'endroit où il était un jour tombé avant de se relever et de poursuivre sa course. Il fit un détour en arrivant à sa cahute et il vit les gens de la vallée qui emportaient la chose devant laquelle il venait de passer. Ces gens creusèrent une tombe dans la terre et y enterrèrent la chose.

Les jours passèrent.

Debout sur le pas de la porte de sa cahute, il regardait les nuages passer par-dessus la montagne. Les nuages prenaient des formes étranges. Parfois c'étaient des oiseaux, ou des épées, ou des éléphants. Le plus souvent, c'étaient des choses étranges jamais vues par personne à part lui. Il les avait vues en rêvant du pays de Saarba, où le pain est fait de poussière d'étoiles, où il faut mille kilos pour faire un gramme, et où les pendules marchent à rebours dès la nuit tombée.

Deux femmes montèrent sur la montagne et passèrent à travers le vieux, pour entrer dans la cahute. Elles regardèrent autour d'elles.

— Y a quasiment rien ici, dit la plus vieille. Où qu'elles peuvent être, ses sandales, j'en sais rien.

— T'as qu'à te rentrer, dit la plus jeune. Voilà qu'il se fait tard. Quand le soleil sera revenu, je les verrai, pour sûr.

— Et t'auras point peur ?

— Le berger veille sur ses brebis, dit la plus jeune.

La plus vieille descendit, lourdement, le long du sentier serpentant jusqu'à la vallée. La nuit tomba, la plus jeune alluma une bougie. Elle avait l'air de craindre l'obscurité.

Lui, il l'observait, mais elle ne le voyait pas. Il remarqua qu'elle avait les cheveux noirs comme la nuit, et de grands yeux brillants, mais ses chevilles étaient épaisses.

Elle retira ses vêtements et s'allongea sur le lit. Dans son sommeil, elle ne cessait de s'agiter, et la couverture tomba par terre. La bougie brûlait toujours, sur la table.

La lumière de la bougie tomba sur un petit crucifix noir posé dans le creux tout blanc entre les seins ; le crucifix montait et descendait.

Lui, il entendit sonner les cloches du couvre-feu et sut que le moment était venu de monter au sommet de la montagne, car c'était le troisième jour.

Sur la montagne, il y avait la tempête. Le vent hurlait en contournant la cahute, mais la femme ne se réveilla pas.

Il s'avança dans la tempête. Le vent était féroce comme jamais encore. La main de la peur lui serrait le cœur. Et pourtant l'étoile était là, l'attendant.

Le froid se fit plus intense, la nuit plus noire. Un édredon de neige vint en flottant recouvrir la montagne et l'endroit où il tomba.

Au matin, la femme trouva les sandales rouges dans la neige qui fondait et les redescendit dans la vallée.

— Un drôle de rêve que j'ai fait, dit la plus vieille des deux femmes : un homme se tordait de douleur sur une croix.

La plus jeune se signa :

— Le Christ ?

— Non, dit la plus vieille. Il hurlait je ne sais quoi sur Saarba et l'oubli.

— Je connais pas, dit la plus jeune. Ça existe pas, ces endroits-là.

— C'est ce qu'il criait. Je m'en souviens, maintenant.

— Bah ! dit la plus jeune, les rêves, c'est que des rêves. Ce qui est est, et ce qui est pas est pas.

— Hé oui, dit la plus vieille en haussant les épaules. Les nuages prennent des formes étranges. Le plus souvent, ce sont des choses qu'on n'a jamais vues, sauf au pays de Saarba.

Les nuages sont impersonnels. Ils passent tout aussi bien au-dessus d'un sommet où il n'y a personne.

COMME OURS EN CAGE

Si vous avez déjà vu un bientôt-père tourner en rond dans la salle d'attente d'une maternité, allumant une cigarette après l'autre – en général par le mauvais bout si elle comporte un filtre – vous savez combien il peut avoir l'air inquiet.

Mais si vous appelez cela de l'inquiétude, vous devriez regarder Jonathan Quinby, qui est en train de tourner en rond dans la salle d'attente d'une maternité. Non seulement Quinby allume ses cigarettes à filtre par le mauvais bout, mais il les fume ainsi sans se rendre compte du goût que cela peut avoir.

Car lui, il a vraiment une raison d'être inquiet.

Tout avait commencé à leur dernière visite à un zoo, un soir. « Dernière visite » est la formule qui convient, dans les deux sens qu'elle évoque : jamais plus Quinby n'approchera d'un zoo, et sa femme non plus. Elle était tombée...

Il y a un détail à expliquer, pour que vous puissiez comprendre ce qui s'était passé, ce soir-là. Dans sa jeunesse Quinby avait été un passionné de magie – de vraie magie, pas d'illusionnisme. Malheureusement les charmes et incantations étaient rebelles à sa voix, même ceux qui se montraient efficaces pour d'autres.

Une seule incantation lui réussissait, celle qui lui permettait de changer un humain en l'animal de son choix et (en redisant la même incantation à l'envers) de le ramener à son état initial d'humain. Un homme méchant ou rancunier aurait tiré profit de ce don, mais Quinby n'était ni méchant ni rancunier et, après quelques expériences sur des sujets qui s'étaient portés volontaires par curiosité, n'y avait jamais eu recours.

Il y a dix ans, à l'âge de trente ans par conséquent, Quinby était tombé amoureux et s'était marié. C'est alors qu'il avait pour la dernière fois fait usage de son don, et cela uniquement pour satisfaire la curiosité de sa femme. Il lui avait parlé de la chose, elle ne l'avait pas cru et l'avait mis au défi de s'exécuter ; il l'avait donc changée pour peu de temps en chat siamois. Elle lui avait alors fait jurer de ne plus jamais laisser libre cours à son talent surnaturel, et il avait tenu parole.

Avec une exception, le soir de leur visite au zoo. Ils se promenaient, tout seuls et sans personne en vue, le long de l'allée

menant aux profondes fosses où vivaient les ours. Ils voulaient voir les ours, mais tous les ours étaient déjà rentrés dans la grotte qui leur servait d'abri pour la nuit. Et c'est alors que, se penchant un peu trop par-dessus le garde-fou, sa femme avait perdu l'équilibre et était tombée dans la fosse. Par miracle, sans se faire le moindre mal.

Elle se releva en le regardant et en mettant un doigt sur ses lèvres, tout en indiquant de l'autre main l'entrée de la grotte. Il comprit : elle voulait qu'il aille chercher des secours sans faire de bruit, de crainte d'éveiller l'ours endormi. Il fit signe qu'il comprenait et s'éloigna, quand un petit cri de sa femme le fit à nouveau se pencher sur la fosse – et comprendre qu'il était trop tard pour aller chercher du secours.

Un jeune grizzly mâle sortait de la grotte. Il grondait, il avait l'air féroce, il s'appêtait à tuer.

Il n'y avait qu'une solution pour sauver la vie de la malheureuse jeune femme et Jonathan. Quinby fit le nécessaire. Un grizzly mâle ne tue pas une femelle grizzly.

Mais il a d'autres idées. Quinby était là, se tordant les mains d'angoisse, témoin malgré lui de ce qui arrivait à sa femme dans la fosse aux ours. Mais après un petit moment, le grizzly mâle rentra dans sa grotte et – prêt à la métamorphoser à nouveau au cas où le mâle réapparaîtrait – Quinby prononça l'incantation à l'envers et rendit à sa femme son apparence normale. Il lui dit de grimper un peu, pendant que lui-même descendrait un peu, et qu'il pourrait ainsi la remonter. Et quelques minutes plus tard, elle était hors de la fosse. Blêmes et tout tremblants, ils étaient rentrés chez eux en taxi. Une fois rentrés, ils s'étaient promis de ne plus jamais faire la moindre allusion à l'aventure – il avait fait la seule chose possible, sauf à la laisser tuer par l'ours sous ses yeux.

Et ils n'y firent plus jamais allusion, pendant quelques semaines. Et alors...

Le fait est qu'ils étaient mariés depuis dix ans, qu'ils avaient toujours souhaité avoir des enfants, mais n'en avaient jamais eu. Et maintenant, trois semaines après l'abominable aventure dans la fosse, elle attendait... *un enfant* ?

Avez-vous déjà vu un bientôt père tourner en rond dans la salle d'attente d'une maternité, comme un ours en cage ?

PAS ENCORE LA FIN

Le reflet verdâtre de la lumière dans le cube de métal était déprimant. La peau, d'un blanc de cadavre, de la créature assise aux commandes en paraissait verdoyante.

Un œil unique, à facettes, au centre avant de la tête, surveillait sans ciller les sept cadrans. Pas un instant depuis leur départ de Xandor, cet œil n'avait quitté les cadrans ; la race à laquelle appartenait Kar-388Y ignorait le sommeil. Elle ignorait aussi toute pitié : il suffisait de voir les traits acérés et durs sous l'œil à facettes pour s'en persuader.

Sur les cadrans 4 et 7 les aiguilles s'immobilisèrent, ce qui indiquait que le cube s'était immobilisé dans l'espace, par rapport à son objectif immédiat. Kar se pencha en avant et de son bras droit supérieur poussa la manette du stabilisateur. Cela fait, il se leva et s'étira.

Puis il se tourna vers son compagnon de cube, un être fait tout comme lui :

— Nous voilà arrivés à la première escale, étoile Z-5689. Cette étoile a neuf planètes, dont seule la troisième est habitable. Espérons que nous y trouverons des créatures qu'on pourra utiliser comme esclaves sur Xandor.

Lal-16B, qui était resté immobile pendant le voyage, se leva et s'étira à son tour :

— On peut toujours l'espérer, dit-il. Nous rentrerions alors sur Xandor où nous serions honorés pendant que la flotte viendrait chercher les esclaves. Mais ne nous leurrions pas. Réussir au premier essai, ce serait un miracle. Nous serons bien plus vraisemblablement obligés d'explorer des milliers de planètes...

— Eh bien, nous en explorerons des milliers, dit Kar en haussant les épaules. Les Lounacs sont en voie d'extinction, et si nous ne trouvons pas une race d'esclaves pour les remplacer, nos mines ne seront plus exploitables.

Il se rassit devant les commandes et poussa la manette, mettant en circuit le scope d'approche :

— Nous sommes au-dessus de la moitié nocturne de la troisième planète, dit-il après avoir examiné le scope. Il y a des nuages qui bouchent la vue. Je vais passer aux commandes manuelles.

Il appuya sur un certain nombre de boutons.

— Regarde, Lal, dit-il soudain : regarde le scope ! Des lumières régulièrement espacées ! Une ville ! Cette planète est bien habitée !

Lal avait pris place devant le deuxième tableau de commandes, celui correspondant à l'armement du cube. À son tour il regardait des cadrans :

— Nous n'avons rien à craindre, annonça-t-il. Il n'y a même pas de vestige de champ de forces autour de la ville. Les connaissances scientifiques de ces êtres sont rudimentaires. Nous pourrions raser la ville d'une seule salve, si nous sommes attaqués.

— Parfait, dit Kar. Mais je te rappelle que nous n'avons pas pour mission de détruire... pas encore. Il nous faut des spécimens. Si les spécimens sont satisfaisants, la flotte viendra chercher le nombre de milliers d'esclaves nécessaires ; ce n'est qu'après cela que nous pourrions détruire. Et nous ne détruirons pas la ville, mais la planète entière, de crainte que la civilisation y fasse des progrès tels qu'un jour ses habitants puissent lancer des raids de représailles.

— Bon, bon, dit Lal en ajustant un potentiomètre. Je vais brancher le mégrachamp et nous leur serons invisibles, sauf s'ils ont des yeux capables de voir loin dans l'ultra-violet – ce dont je doute fort, étant donné le spectre de leur soleil.

Le cube descendit, pendant que la lumière y passait du vert au violet, puis au-delà. Puis il s'immobilisa, doucement. Kar fit manœuvrer le mécanisme d'ouverture.

Il sortit, suivi de Lal.

— Regarde ! dit Kar, deux bipèdes. Deux bras, deux yeux... ils sont assez semblables aux Lounacs, bien que plus petits. Voilà les deux spécimens qu'il nous faut.

Il leva son bras gauche inférieur, dont la main à trois doigts tenait un mince bâton torsadé de fils de cuivre. Il pointa son bâton vers l'un, puis vers l'autre bipède. Il n'émana rien de visible du bâton, mais les deux bipèdes furent instantanément figés comme des statues.

— Ils ne sont pas bien grands, commenta Lal. Je vais en porter un, porte l'autre. On les étudiera plus à loisir dans le cube, une fois remontés dans l'espace.

— Tu as raison. Deux suffiront bien, et on dirait que l'un est un mâle et l'autre une femelle.

Une minute plus tard, le cube montait vers l'espace et, dès qu'ils se trouvèrent en dehors de l'atmosphère, Kar brancha le stabilisateur et rejoignit Lal, qui avait déjà commencé à étudier les deux spécimens.

— Ce sont des vivipares, dit Lal. Cinq doigts, avec des mains convenant à des travaux assez fins. Bien sûr, les mains comptent moins que l'intelligence...

Kar sortit d'un tiroir deux paires de casques et tendit une des

paires à Lal, qui mit un des casques sur sa tête et l'autre sur la tête d'un des spécimens. Kar en fit autant avec l'autre spécimen.

Au bout de quelques minutes, Kar et Lal échangèrent des regards déçus :

— Sept points en-dessous du minimum, dit Kar. Il ne serait pas question de leur apprendre les tâches les plus rudimentaires de nos mines. Ils seraient incapables de comprendre les ordres les plus simples. On va tout juste les ramener pour le musée...

— Je détruis la planète ?

— Ça n'en vaut pas la peine. D'ici un petit million d'années, si notre race dure jusque-là, ces êtres seront suffisamment évolués pour être utilisables comme esclaves chez nous. Nous n'avons plus qu'à foncer vers la plus proche étoile possédant des planètes.

*

Le secrétaire de rédaction du *Milwaukee Star* était dans la salle de composition, où on bouclait la page locale. Jenkins, le metteur en pages, jaugeait l'espace vide dans la forme :

— J'ai un trou au bas de la huitième colonne, dit-il, une dizaine de lignes avec le titre. Il y a deux béquets là, qui font la longueur. Lequel tu veux que je prenne ?

Le secrétaire de rédaction jeta un coup d'œil sur les galées ; il avait l'habitude de lire à l'envers sur le plomb :

— Le comice agricole et l'histoire du zoo ? Prends le comice agricole, à tous les coups. Ça intéresse qui, je te demande, de savoir que le directeur du zoo signale la disparition de deux singes dans l'île aux Singes ?

HISTOIRE DE PÊCHEUR

Robert Palmer fit la connaissance de sa sirène un beau jour à minuit, en bord de mer quelque part entre Miami et Cape Cod. Il était invité chez des amis, mais n'avait pas eu sommeil quand tout le monde était rentré se coucher ; il avait préféré se promener un peu le long de la plage si belle sous le clair de lune. Il passa derrière un gros rocher, et elle était là, assise sur une souche de bois mort, en train de peigner ses longs cheveux noirs tout soyeux.

Robert savait évidemment que les sirènes, cela n'existe pas, mais qu'elles existent ou non, elle était là. Il s'approcha et, quand il n'en fut qu'à quelques pas, il s'éclaircit la gorge.

Surprise, elle sursauta, rejetant en arrière ses cheveux et découvrant ainsi son visage et ses seins ; Robert put ainsi constater qu'elle était plus belle qu'il n'avait jamais imaginé qu'une créature pût être belle.

Elle le dévisagea, ses yeux bleu-marine écarquillés par l'effroi ; puis elle s'enhardit et parla :

— Tu es un homme ? demanda-t-elle.

Robert n'avait aucun doute à ce sujet et il jura qu'il en était bien un. L'expression d'effroi disparut des yeux de la sirène, qui sourit :

— J'avais entendu parler des hommes, mais je n'en avais jamais vu, dit-elle en lui faisant signe de s'asseoir à côté d'elle sur la souche de bois mort.

Robert n'hésita pas et s'assit. Ils parlèrent, longuement, très longuement ; et quand elle déclara qu'il fallait absolument qu'elle rentre dans la mer, il l'embrassa et lui fit promettre de revenir le lendemain à minuit.

Et il rentra à la maison de ses amis, éperdu de bonheur. Il venait de rencontrer l'amour.

Trois nuits de suite il retrouva sa sirène, et la troisième nuit il lui avoua son amour ; il voulait l'épouser... mais il y avait un problème...

— Moi aussi, je t'aime, Robert. Et le problème auquel tu penses peut trouver sa solution. Je vais appeler un Grand Triton.

— Un Grand Triton ?

— Oui. Un Grand Triton a des pouvoirs magiques et il peut changer les choses de façon à nous permettre de nous marier ; cela fait, il nous mariera. Tu nages bien ? Il faudra aller à sa rencontre, en

mer : un Grand Triton ne s'approche jamais du rivage.

Il certifia qu'il était nageur de première force et elle promit de prendre contact avec un Grand Triton dès le lendemain.

Il rentra à la maison de ses amis dans un état d'extase. Il ne savait pas si le Grand Triton changerait sa bien-aimée en humaine ou ferait de lui un triton, mais peu lui importait. Il était tellement amoureux que, pourvu qu'ils soient tous deux pareils et qu'ils puissent se marier, le reste importait peu.

Le lendemain soir, le soir de leurs noces, elle était là à l'attendre.

— Assieds-toi, dit-elle, le Grand Triton soufflera dans sa conque en approchant du rivage.

Et ils attendirent, enlacés, jusqu'au moment où retentit l'appel de la conque, loin au large. Robert se déshabilla bien vite et porta sa sirène jusqu'à l'eau, dans laquelle ils nagèrent côte à côte jusqu'à l'endroit où attendait le Grand Triton. Robert se mit à barboter sur place.

— Désirez-vous êtes unis par le mariage ? demanda le Grand Triton.

D'une seule voix ils répondirent « oui », avec ferveur.

— Je vous proclame donc meri et merfemme, dit le Grand Triton.

D'un seul coup Robert sentit qu'il ne barbotait plus sur place ; un léger mouvement d'une queue puissante et sinueuse le maintenait désormais sans effort à la surface. Le Grand Triton s'éloigna.

Robert s'approcha de son épouse, la prit dans ses bras et lui donna un baiser.

Mais quelque chose n'allait pas. Le baiser était agréable, mais n'avait rien de bouleversant ; il ne ressentait plus cette décharge électrique dans le creux des reins comme quand il l'embrassait sur la plage. Il se rendit soudain compte qu'il n'avait plus de creux des reins... Mais alors comment...

— Mais alors comment ?... lui demanda-t-il. Je veux dire, ma chérie, comment allons-nous...

— Perpétuer l'espèce ? C'est tout simple, mon chéri, et sans aucun rapport avec les usages si sales des créatures terriennes. Les sirènes, tu le sais bien, sont mammifères, mais ovipares. Je ponds un œuf, en son temps ; quand l'œuf sera éclos, j'allaiterai notre enfant. Ton rôle...

— Mon rôle...

— C'est comme pour tous les poissons, mon chéri. Tu n'auras qu'à nager au-dessus de l'œuf, pour le féconder. Tu verras, c'est tout simple.

Robert gémit et décida qu'il ne lui restait qu'à se noyer. Il lâcha sa jeune épouse et se mit à nager vers le fond de la mer.

Mais il avait évidemment des branchies et ne se noya pas.

TROIS PETITS HIBOUX

Trois petits hiboux vivaient avec leur mère dans un arbre creux, au milieu de la forêt.

— Mes enfants, leur disait leur mère, il ne faut *jamais, jamais* sortir en plein jour. C'est la nuit que les petits hiboux sortent. Jamais quand le soleil brille.

— Oui, maman ! répondaient en chœur les trois petits hiboux.

Mais en son for intérieur chaque petit hibou se disait : « J'aimerais essayer une petite fois, pour savoir pourquoi il ne faut pas. »

Tant que leur mère resta là pour les surveiller, les petits hiboux se montrèrent obéissants. Mais un jour elle dut s'absenter.

Le premier petit hibou regarda alors le deuxième petit hibou et lui dit : « Essayons ». Et le troisième petit hibou regarda les deux premiers et dit : « Qu'est-ce qu'on attend ? »

Et les voilà qui sortent de l'arbre creux, qui se lancent dans cette lumière du soleil où les yeux des hiboux, conçus pour la nuit, ne voient que petitement.

Le premier petit hibou s'envola d'un coup d'aile vers l'arbre voisin ; il s'y accroupit et cilla longuement dans la lumière éclatante.

Et juste à ce moment un fusil fit *bang* ! sous l'arbre et un projectile arracha une plume à la queue du hibou. *Houououou*, dit le premier petit hibou en repartant vers son domicile sans laisser au chasseur le temps de tirer un deuxième coup.

Le deuxième petit hibou s'envola et se posa sur le sol. Il cilla deux fois et regarda tout autour de lui ; et juste comme il tournait la tête, il aperçut un gros renard rouge qui sortait de derrière un buisson. *Grrrrr*, dit le renard en se précipitant sur le deuxième petit hibou. *Houououou*, dit le deuxième petit hibou en s'envolant, juste à temps, pour rejoindre son domicile dans l'arbre creux.

Le troisième petit hibou s'envola aussi haut qu'il put. Quand il sentit la fatigue dans ses ailes, il se laissa descendre en vol plané en direction de l'arbre creux où se trouvait son domicile, et se posa sur la plus haute de ses branches, pour se reposer.

Il regarda à ses pieds et aperçut un gros chat sauvage accroupi sur une branche de l'arbre. Le chat sauvage n'avait pas vu le troisième petit hibou perché au-dessus de lui : il était occupé à surveiller le trou noir qui donnait accès à la sécurité du domicile pour le troisième petit

hibou.

Houououou, dit le troisième petit hibou. Plus exactement il se le dit, intérieurement, afin que le chat sauvage ne puisse l'entendre. Puis il chercha quelque moyen de rentrer sans risque.

C'est alors qu'il aperçut un buisson épineux, vers lequel il s'envola. D'un coup de bec, il lui arracha une épine qu'il maintint serrée bien fort dans son bec. Et sans bruit il revint piquer, en plein vol, l'épine dans une partie tendre du chat sauvage.

Miiiaou, dit le chat sauvage en essayant de se lever, de se retourner et de sauter, le tout à la fois, ce qui le fit tomber de sa branche. Il heurta de la tête la branche en dessous puis, continuant sa chute, atterrit sur la tête du chasseur. Le chasseur laissa tomber son fusil et tomba lui-même, le fusil fit *bang* ! en tombant et tua le renard qui s'était caché derrière un buisson.

Houououou, dit le troisième petit hibou. Il avait bien mal au bec, pour avoir serré trop fort l'épine afin de l'enfoncer aussi loin que possible sous la peau du chat sauvage, mais il ne le regrettait pas.

Tout fier de lui, il rentra dans l'arbre creux et raconta à ses deux petits frères qu'il avait tué un chat sauvage, un chasseur et un renard.

— Tu as dû rêver, dit le premier petit hibou.

— Tu as certainement rêvé, dit le deuxième petit hibou.

— Attendez, je vais vous montrer, dit le troisième petit hibou.

Le chat sauvage et le chasseur n'étaient qu'assommés. Au bout d'un petit moment, le chat sauvage reprit ses esprits et se défila sans bruit. Puis ce fut le tour du chasseur de revenir à lui ; il trouva le renard que son fusil avait tué, prit le renard et l'emporta chez lui.

Dès la nuit tombée, les trois petits hiboux sortirent de leur arbre creux. Le troisième petit hibou regarda partout et partout, mais il ne put trouver ni le chat sauvage, ni le chasseur, ni le renard :

— *Hououou*, dit-il, vous aviez raison, j'ai dû rêver.

Et ils tombèrent tous d'accord sur le fait qu'il est dangereux de sortir quand le soleil brille et ils admirèrent que leur mère avait raison. Le premier petit hibou était de cet avis parce qu'un chasseur lui avait tiré dessus, et le second petit hibou était de cet avis parce qu'un renard avait failli l'attraper.

Mais le troisième petit hibou était le plus convaincu de tous, car le rêve qu'il avait fait lui avait laissé le bec tellement endolori qu'il ne put rien manger de la journée et qu'il eut très faim.

MORALITÉ : *Ne sortez que le soir. Ne vous matinée pas contre vos parents.*

FAUX-FUYANTS

Il y avait longtemps maintenant qu'il errait péniblement à travers les forêts de la faim, à travers les plaines de la faim aussi, par-dessus des buissons poussant sur le sable ; et il errait le long des berges luxuriantes des cours d'eau qui descendaient vers la grande étendue d'eau. Et la faim ne le quittait jamais.

Il avait l'impression d'avoir faim depuis toujours.

Parfois, il y avait bien quelque chose à manger, mais c'était toujours quelque chose de petit. Une de ces petites choses aux pieds cornés, ou une de ces petites choses à trois doigts. Rien que de petites choses. Une seule de ces petites choses suffisait juste à aiguiser son monstrueux appétit de saurien.

Et elles couraient si vite, ces petites choses... Il les apercevait, sa bouche immense se mettait à saliver et il s'élançait en ébranlant le sol sous son poids, mais elles se faufilaient parmi les arbres. Dans sa hâte à les atteindre, il brisait les arbres plus petits qui pouvaient le gêner, mais les petites choses étaient toujours parties avant que lui fût arrivé.

Elles étaient parties sur leurs pattes minuscules, tellement plus rapides que ses pattes puissantes. D'un seul pas il couvrait plus de terrain qu'elles en cinquante, mais leurs petites pattes agiles faisaient cent pas pendant que lui en faisait un. Même en rase campagne, où elles ne pouvaient se perdre parmi les arbres, il ne parvenait pas à les attraper.

Cent ans à souffrir la faim.

Lui, Tyrannosaurus Rex, le roi des sauriens, la machine à tuer la plus puissante et la plus méchante que la nature ait jamais engendrée, il était capable de tuer n'importe quoi s'opposant à lui. Mais rien ni personne ne s'opposait à lui. On le fuyait.

Les petites choses... Elles fuyaient. Certaines d'entre elles s'envolaient. D'autres grimpaient aux arbres et se balançaient de branche en branche, aussi vite que lui courait sur terre, jusqu'à quelque arbre suffisamment haut pour les mettre hors de sa portée, qui était de huit mètres, et suffisamment gros pour qu'il ne puisse le déraciner. Arrivées là, les petites choses se balançaient à trois mètres au-dessus de ses mâchoires claquant sur le vide, et elles le narguaient quand il se mettait à rugir sa rage d'affamé.

La faim, toujours la faim.

Cent ans à rester sur sa faim. Dernier de son espèce, sans une créature survivante capable de l'affronter et de le combattre, puis de lui emplir l'estomac une fois tuée.

Sa peau gris d'ardoise pendait lamentablement, molle et plissée, à l'intérieur de laquelle ses chairs rétrécissaient et souffraient de la faim atroce.

Il avait la mémoire courte, mais il se souvenait vaguement qu'il n'en avait pas toujours été ainsi. Il avait été jeune, jadis, et il s'était battu féroceement contre des choses qui rendaient les coups. Déjà dans sa jeunesse, ces choses étaient rares et difficiles à trouver, mais cela arrivait. Et il les tuait.

Il y avait eu cette grande chose à la peau comme blindée, avec des arêtes tranchantes le long du dos, qui essayait de rouler sur vous pour vous couper en deux. Il y avait eu celle aux trois énormes cornes pointées vers l'avant et à l'épaisse collerette osseuse. Certaines de ces grandes choses se déplaçaient sur quatre pattes ; ou plus exactement s'étaient déplacées sur quatre pattes jusqu'à leur rencontre avec lui, après laquelle elles avaient cessé de se déplacer.

Il y avait eu aussi des créatures assez semblables à lui. Il y en avait eu de bien plus grandes que lui, mais il les avait tuées sans difficulté. Les plus grandes de toutes avaient eu de petites têtes et de petites bouches leur permettant uniquement de manger les feuilles des ambres et de petites plantes.

Oui, il y avait des géants sur la terre, en ce temps-là. Il y en avait quelques-uns. Des repas confortables. Des choses qu'on pouvait tuer et manger à s'en emplir la panse pour somnoler ensuite plusieurs jours durant. Et sur lesquelles on trouvait encore à manger si les exaspérants volatiles aux ailes en cuir et aux becs pourvus de dents n'avaient pas nettoyé les os du festin gargantuesque pendant qu'on dormait en digérant.

Et même si les ailes de cuir avaient tout liquidé, cela n'avait guère d'importance. Il suffisait de repartir et de recommencer à tuer, pour manger si on avait faim, pour la pure joie de se battre et de tuer si on était repu. Tout ce qui se présentait. Il avait tout tué : les choses à cornes, celles à armure, les monstrueuses. Tout ce qui marchait ou rampait. Ses flancs étaient couturés des cicatrices des batailles de jadis.

Il y avait des géants, alors. Maintenant, il y avait les *petites* choses, des choses qui couraient, qui s'envolaient, qui grimpaient aux arbres. Et qui refusaient de combattre.

Qui couraient si vite qu'elles pouvaient, certaines d'entre elles, courir en cercles autour de lui. Et toujours, presque toujours, hors de portée de ses dents recourbées, pointues, longues de quinze centimètres, qui pouvaient – mais en avaient rarement l'occasion –

transpercer de part en part une de ces petites choses velues, en arrosant de sang tiède le cuir écailleux de son cou.

Oui, il parvenait à s'emparer d'une de ces petites choses, de temps à autre. Mais pas assez souvent, et elles n'étaient pas assez nombreuses pour satisfaire cette faim monstrueuse que représentait *Tyrannosaurus Rex*, roi des reptiles tyranniques. Roi sans royaume, désormais.

Elle le brûlait, cette faim terrible. Elle le poussait en avant, comme toujours.

Aujourd'hui encore elle le poussait en avant, de son pas lourd, à travers la forêt où il négligeait les sentiers et se frayait un chemin à travers les buissons denses et les jeunes pousses d'arbres qu'il balayait comme autant de brins d'herbe.

Et toujours devant lui le frémissement des pas rapides des petites choses, le martèlement rapide des sabots, le ploc-ploc plus doux des pieds non cornés... Et tout cela courait, courait.

Elle grouillait de vie, la forêt de l'Éocène. Mais d'une vie insaisissable qui, dans sa petitesse et sa rapidité, avait trouvé le moyen de se mettre à l'abri du tyran.

C'était une vie qui refusait de faire face et de livrer combat en poussant des rugissements à faire trembler le sol et en faisant couler des flots de sang des mâchoires des monstres livrant des combats monstrueux ; c'était une vie qui se foutait de vous, qui refusait de se battre et de se faire tuer.

Même dans les marais fumants il y avait des choses visqueuses qui se glissaient dans l'eau boueuse et qui, elles aussi, étaient rapides. Elles nageaient comme d'insaisissables éclairs, se faufilaient à l'intérieur de souches creusées par la pourriture et n'étaient plus là quand on avait fini de déchiqueter les souches.

La nuit tombait et il se sentait pris d'une faiblesse qui rendait atrocement douloureux le moindre pas. Cela faisait cent ans qu'il avait faim, mais ce n'était pas le plus atroce. Ce n'était pas une faiblesse qui le faisait s'arrêter ; c'était quelque chose qui le poussait au contraire à avancer, qui le faisait continuer alors même que chaque pas exigeait un effort.

Tout en haut d'un gros arbre quelque chose qui était accroché à une haute branche criait : *Yahh ! Yahh ! Yahh !* sur un ton de monotone moquerie ; une branche cassée tomba et rebondit sur son cuir épais sans lui faire le moindre mal. Lèze-majesté, sans plus. Un instant il se sentit plus fort, devant l'espoir que quelque chose allait accepter le combat.

Il se retourna et d'un coup de dents écrabouilla la branche qui l'avait frappé. Puis il se redressa aussi haut qu'il le pouvait et hurla un défi à la petite chose sur le gros arbre, si haute au-dessus de lui. Mais

elle refusait de descendre, elle continuait à lancer ses *Yahh ! Yahh ! Yahh !* tout en restant lâchement à l'abri.

Il se lança de toutes ses forces contre le tronc de l'arbre ; mais celui-ci, épais d'un mètre cinquante, n'en fut même pas secoué. Deux fois il fit le tour de l'arbre, hurlant sa frustration, puis il repartit à l'aveuglette dans la nuit qui s'épaississait.

Devant lui, dans un arbrisseau, il y avait une petite chose grise, une boule de fourrure. Il s'élança, mais la petite chose n'y était plus quand ses mâchoires se refermèrent sur le bois et il ne vit qu'une traînée grise glissant à une vitesse folle le long du sol et disparaissant dans l'ombre avant qu'il ait pu faire un pas de plus.

Il faisait de plus en plus sombre et, encore qu'il parvînt à apercevoir des ombres dans les sous-bois, il voyait mieux dans la plaine sur laquelle jouait le clair de lune. Et toujours il se sentait poussé à avancer. Il y avait quelque chose sur sa gauche, quelque chose de petit et de vivant, assis sur son arrière-train dans une clairière. Il tourna pour courir vers cette chose, qui ne bougea pas et attendit qu'il soit tout contre pour se jeter, rapide comme l'éclair, dans un terrier.

Son pas se ralentit encore, après cela ; ses muscles ne répondaient que mollement.

À l'aube il parvint au cours d'eau.

Approcher de l'eau exigea un gros effort, mais il s'en approcha et abaissa son énorme tête pour boire, boire goulûment. La douleur qui rongait son estomac fit un clocher, puis redescendit. Il but encore.

Lentement, lourdement, il se posa sur le ventre dans la boue. Il n'était pas tombé, mais ses jambes avaient peu à peu cédé et il restait immobile, le soleil levant dans les yeux, incapable de remuer. La brûlure de son estomac avait maintenant gagné son corps entier, mais assourdie, faiblesse douloureuse plus que crise mortelle.

Le soleil se leva, puis se recoucha.

Il ne voyait plus qu'à travers un brouillard et il y avait des choses ailées qui volaient en cercles au-dessus de lui. Des choses qui balayaient le ciel de leurs cercles lents et sans courage. Elles étaient comestibles, mais elles refusaient de descendre pour livrer combat.

Et puis, la nuit bien tombée, d'autres choses approchèrent. Il y eut un cercle d'yeux à cinquante centimètres au-dessus du sol, et on entendit de-ci de-là quelques jappements joyeux et de temps à autre un rugissement. De petites choses, du comestible qui refusait de se battre et de se laisser manger. Un genre de vie qui s'en tire par des faux-fuyants.

Un cercle d'yeux. Des ailes sur le fond de ciel éclairé par la lune.

Du comestible tout autour de lui, mais du comestible fuyant sur ses pattes rapides dès qu'il voyait ou entendait quelque chose, et qui

avait des yeux et des oreilles subtils auxquels rien n'échappait. Ces petites choses rapides qui fuyaient et refusaient de se battre.

Il était couché sur le ventre, la tête presque au ras de l'eau. À l'aube, quand le soleil levant apparut à nouveau devant ses yeux, il parvint à traîner son corps de quelques centimètres en avant, pour boire encore, il but goulûment, et un frisson parcourut son corps, qui s'immobilisa ensuite, la tête sous l'eau.

Et les choses ailées au-dessus de lui se mirent à descendre, en vol plané.

L'ASSASSINAT EN DIX LEÇONS FACILES

Il n'y a rien de romanesque dans un assassinat. C'est un sale boulot, qui ne vous plairait pas.

Oui, prenez un assassinat et disséquez-le. Vous constaterez que c'est à peu près aussi agréable que de disséquer une grenouille morte depuis quelques semaines. L'odeur est à peu de chose près la même, et il vous tardera tout autant dans les deux cas de vous précipiter vers un incinérateur, avec votre sujet.

Vous pouvez cesser de lire à partir d'ici. Si vous continuez, n'oubliez pas que je vous aurai prévenu.

Vous n'auriez guère éprouvé de sympathie pour Morley Evans, peu de gens en éprouvaient pour lui. Peut-être avez-vous lu des articles le concernant, soit dit en passant, dans votre journal. Mais il n'y apparaissait pas sous ce nom : il était connu sous le nom de Duke Evans. Dans la deuxième partie de sa vie, s'entend ; avant d'être « le Duc », dans son enfance, il était connu sous le surnom de Stinky, « le Putois-puant ».

Ça a l'air d'une bonne blague, ce surnom de Stinky, et le fait est qu'il est généralement donné en manière de plaisanterie. Généralement, mais pas toujours. Les gosses ont parfois le chic pour donner un surnom qui colle. Morley Evans ne sentait pas mauvais corporellement : quand il était petit garçon, ses parents l'obligeaient à se laver à intervalles raisonnables et à l'âge adulte il était coquet et soigné de sa personne – encore que dans le genre grasseux. J'ai bien sûr l'air mal disposé à son égard ; il n'était pas à proprement parler grasseux. Mais il utilisait quand même énormément de brillantine.

Mais ne mettons pas la charrue devant les bœufs et revenons-en à Stinky Evans et à sa première leçon. Il avait quatorze ans à l'époque et faisait partie d'une bande qui faisait une razzia sur les magasins à prix uniques tous les samedi après-midi, pour en sortir les poches pleines. La plupart de ces garçons étaient très adroits et se faisaient rarement pincer.

Le chef de la bande, c'était Harry Callan. Il était un peu plus âgé que les autres, et il avait des relations.

Il était homme à se charger d'une cargaison de lames de rasoir, d'aiguilles de phono, etc., d'une valeur de vingt dollars et d'en tirer cinq dollars en espèces. Ce talent, joint à l'usage qu'il savait faire de

ses poings et à l'avantage tiré de sa taille, faisait de lui le chef incontesté de la bande.

On peut estimer que la première leçon d'assassinat de Stinky Evans lui fut donnée l'après-midi où Harry Callan lui flanqua une solide dérouillée. Sans raison précise, uniquement parce que de temps à autre Harry flanquait une dérouillée à un de ses satellites, pour leur enlever toute idée de désobéissance.

Cela se produisit dans l'impasse derrière le Gem Bowling, établissement dans lequel certains garçons de la bande étaient occasionnellement employés à relever les quilles. Et cela commença par des paroles – c'était surtout Harry Callan qui parlait – et continua par les coups que Harry porta à Stinky Evans qui en prit pour son grade.

C'était de l'inédit pour lui, car Stinky ne s'était jamais battu jusque-là que contre des gosses plus petits que lui. Et la bagarre ne dura pas longtemps ; dès qu'elle fut terminée, il se trouva allongé sur le sol, moitié sanglotant moitié injuriant, avec du sang qui lui coulait du nez. Il n'avait pas vraiment de mal, il aurait pu facilement se relever pour recommencer à se battre.

Mais malgré sa colère aveugle et la haine qui l'étouffait, il gardait la tête froide. Il se savait dominé.

Il restait donc couché, et sa main se posa sur un galet. Et c'est alors que le petit diable entra dans son esprit et qu'il prit le galet dans son poing. *Tue !* lui disait quelque chose. *Tue le salaud !*

Cela ne donna aucun résultat. Harry Callan fit sauter le galet de sa main d'un coup de pied, et d'un autre coup de pied lui cassa trois dents avant de disparaître par la porte de service du Gem Bowling.

Cela n'aurait de toutes façons pu donner aucun résultat. Il n'aurait pas lancé le galet, ou tout au moins pas à la tête de Harry Callan. Il aurait faibli, parce qu'il n'était pas encore mûr pour un assassinat.

Au bout de quelque temps il se releva et rentra chez ses parents.

Si les mariages sont conçus (comme on l'affirme) au Paradis, les assassinats ne peuvent être combinés qu'en Enfer.

Il est évident que personne ne croit plus guère à l'Enfer... en un Enfer concret, s'entend, où galopent de petits diables rouges armés de fourches, vous connaissez.

Mais il faut pourtant bien que l'Enfer existe, puisque c'est là que sont combinés les assassinats. Pour expliquer la mise sur pied d'un assassinat, c'est le minimum de croyance qu'il faut avoir. Et puisqu'on ne peut se passer d'un Enfer, autant prendre le modèle traditionnel. Puisque nous posons le postulat de l'existence d'un Enfer, faisons bien les choses, petits diables rouges et le reste.

Et faisant bien les choses, imaginons un petit diable rouge riant d'aise en regardant Stinky Evans rentrer chez ses parents après la

déroutée derrière le Gem Bowling.

Imaginons aussi le petit diable rouge rendant compte au grand patron en personne :

— Du bon matériau, Patron. Le plus répugnant petit sagouin qu'on puisse rêver. Il fera le poids, Patron.

— Tu lui as donné sa première leçon ?

— Oui, Patron. À l'instant. Encore quelques leçons de temps à autre et il réussira.

— D'accord, je te le confie. Reste auprès de lui.

— Vous pouvez compter sur moi, Patron. Je ne le quitterai pas.

Cela, c'était Stinky à l'âge de quatorze ans. À quinze ans, il se fit pincer en train de voler une roue de secours. Cela lui valut une nuit au violon, avant qu'on constate au matin qu'il était mineur et qu'on le repasse aux tribunaux pour adolescents. Au violon, il avait lié conversation avec un vieux cheval de retour et la conversation avait roulé sur les surins.

Ce violon était une pièce sombre où la seule tache claire était la projection sur le sol des barreaux de la porte : un trapèze jaunâtre strié de noir. Une blatte s'engagea dans la traversée de la tache lumineuse et un pied énorme chaussé d'un brodequin fabriqué à la prison émergea d'un bat-flanc et écrasa l'insecte.

— Quand tu piques un gazier, oublie jamais de faire levier avec ton surin, expliqua le cheval de retour : ça fait entrer de l'air et le client est ratatiné en moins de deux. Ça y laisse pas le temps de pousser sa gueulante et de te fourrer dans le pétrin. C'est pour ça qu'une lame large, y a pas mieux : quand tu la tortilles, elle fait mieux entrer l'air que les petits stylets fins des Ritals, qui sont du bidon vu qu'il faut toucher le cœur ou alors faire une demi-douzaine de boutonnières...

Et sur ce ton, la leçon se poursuivit longuement. Stinky songeait à Harry Callan.

Au bout du couloir un ivrogne en pleine crise de delirium tremens gueulait comme un perdu sous prétexte qu'il était attaqué par des tarentules. Stinky Evans en frissonna.

Il obtint la liberté sous surveillance, pour le vol de la roue de secours.

Mais avant la fin de la période probatoire il se retrouva mêlé à une vilaine histoire et en prit pour six mois en maison de correction. Six mois qui lui furent précieux, car il eut l'occasion d'apprendre beaucoup. Sans nous perdre dans les détails oiseux, on peut compter ces six mois comme équivalant aux leçons trois à cinq inclus – et on reste encore en dessous de la vérité.

Quand il sortit de la maison de correction, il avait quinze ans, mais il paraissait plus âgé. Il se sentait plus vieux aussi. Il avait pris la

décision de ne pas rentrer chez ses parents : y rentrer l'aurait obligé à accepter un emploi régulier et à se pointer au service de surveillance des délinquants juvéniles. Il aurait été sous une surveillance incessante. Des clopinettes, oui !

Il rentra chez ses parents juste pour embarquer quelques fringues et se faire la main sur les éconocroques des vieux, planquées dans la vieille théière hors d'usage. Vingt-cinq dollars qu'il y avait.

Il brûla le dur, dont il descendit en gare de Springfield, ville où il trouva une chambre pas chère. Le temps de faire connaissance avec le patelin et il ne lui restait plus un flèche ; il alla alors se présenter dans une Académie de Billard où il avait vu une affichette demandant un grouillot.

Cela s'appelait l'Acme Pool Parlor et le patron s'appelait Nick Chester. Vous avez peut-être entendu parler de Nick Chester ? Vous le connaissez sûrement, si vous avez vécu à Springfield.

Un petit noiraud tout boucané, mais qui travaillait en douceur. Il ne portait que des complets à deux cents dollars et ne fumait que des cigares à cinquante cents. Il vivait dans un manoir doré sur tranches, en dehors de la ville, et roulait dans une bagnole avec une carrosserie pas de série. Le grand jeu, quoi. Et il se payait tout ça avec une salle de billard minable qui n'affurait pas plus de trente dollars par semaine.

Nick rejeta son chouette doulos à vingt dollars sur la nuque et regarda Stinky Evans de son regard qui laissait pas passer grand-chose :

— T'as quel âge, le même ?

— Vingt berges.

— Tu sors de taule ? Tu sais, je m'en fous, pourvu que t'aies pas les poulagas au train.

Stinky secoua la tête pour indiquer qu'il n'avait pas les poulagas au train.

— Et tu t'appelles comment ?

Stinky avait bien mijoté sa réponse :

— Le Duc, dit-il. Duke Evans.

— D'ac, Duke. Tu t'occuperas des boules pour les billards. Quand je te connaîtrai mieux, c'est pas exclu que je te refile un truc qui affure mieux. Tu me plais.

Duke alla s'occuper des boules des billards. Il regardait Nick Chester en se disant qu'il savait maintenant ce qu'il voulait devenir dans la vie. C'était ça, la vraie vie : un costard de deux cents dollars avec un œillet blanc à la boutonnière et un cigare cher entre les dents et le regard inexpressif d'un gars à qui on ne la fait pas et qui a un joli matelas dans le crapeautard.

La puissance. C'était pour être puissant qu'il était fait. Pour avoir

la puissance, il était prêt à travailler, à voler et même à commettre...

On pavoisa peut-être, en Enfer. On y pavoisa, bien sûr, si l'Enfer existe. Tout allait comme sur des roulettes. Il était évident que le petit diable rouge faisait bien son boulot.

— Il fait des progrès remarquables, Patron, annonça le petit diable rouge. Il vient tout juste d'apprendre la leçon numéro six, en quelque sorte. Encore un an et...

— Un an, ça me paraît court. Laisse-le mûrir. Attends d'être sûr de lui.

— Il passera l'examen, Patron. Il le passera avec mention. Mais vous voulez dire qu'il faut attendre encore deux ou trois ans ?

— Laisse-le mûrir. Cinq ou six ans.

Le petit diable rouge en eut le souffle coupé :

— Tant que ça ? Oh ! *mon Dieu* !

Après ce blasphème, il fallut lui laver la bouche au soufre.

La septième leçon, Duke l'apprit à dix-huit ans. Duke Evans commençait à avoir une allure à s'appeler Duke Evans. Son complet ne coûtait que trente dollars, mais le pli du pantalon avait un tranchant de rasoir.

Il ne s'occupait plus des boules des billards, il faisait des encaissements. De petits encaissements, mais nombreux. C'était le grand truc de Nick, la raison de sa force : une petite tranche, mais dans des milliers de gâteaux. Une petite tranche à la fois, Duke apprenait où se trouvaient les gâteaux en question.

Il entra chez le fleuriste de Grove Street, traversa la boutique d'un pas énergique et trouva le petit fleuriste tout seul dans l'arrière-boutique, en train de préparer une couronne mortuaire. Duke lui fit un beau sourire commercial :

— Salut, Larkin ! Je viens chercher les quarante dollars.

Le petit homme ne répondit pas au sourire :

— Je... je n'ai pas les moyens ; j'ai parlé de votre association à M. Wescott. Je lui ai parlé par téléphone, ce matin. Je perds de l'argent depuis que j'ai commencé à vous faire ces versements...

Le sourire commercial disparut du visage de Duke :

— J'ai l'ordre d'encaisser. Compris ?

— Mais je ne les ai même pas, ces quarante dollars. Je n'ai pas encore réglé mon loyer. Je ne peux pas...

Larkin s'était reculé d'un pas et il avait l'air terrorisé. Ce qui était une erreur : personne encore n'avait manifesté de peur devant Duke Evans. Et le fleuriste était très fluët, lui aussi. Il avait une peur bleue.

Ce n'était pas dans les attributions de Duke : il aurait très bien pu se retirer et rendre compte sans plus. Un des gros bras aurait été chargé de la suite. Mais c'était si facile...

D'un méchant revers de la main sur la joue gauche de Larkin il fit

tomber les lunettes du fleuriste. Puis il abattit la paume sur l'autre joue, avançant à mesure que le fleuriste reculait.

Encore deux coups au visage, puis un jab dans le creux de l'estomac, et Larkin se plia en deux et vomit. Duke se recula :

— C'était un échantillon. Tu ne peux toujours pas trouver les quarante dollars ?

Duke encaissa les quarante dollars. Sur le chemin du retour, il s'offrit un cigare. Le cigare, il n'en aimait pas beaucoup le goût, mais désormais il ne fumerait plus de cigarettes. À sa boutonnière il avait un bouton de rose blanche qu'il avait pris dans un vase, en sortant de chez Larkin.

Tant qu'il y était, il se fit cirer les chaussures, encore qu'elles n'en eussent pas besoin. Il se sentait bien dans sa peau.

Nick Chester commença par bien regarder le bouton de rose et son sourcil se haussa d'un demi-millimètre, trop peu pour que Duke le remarque.

Et puis Duke devint copain avec Tony Barria, pour autant que quiconque puisse être copain avec Tony. Tony était petit, comme Larkin ; mais Tony n'était pas le genre de petit homme qu'on envoie dinguer. Tony, c'était une torpille.

Il était glacial et sur le qui-vive et ses gestes paraissaient saccadés malgré leur douceur huilée, tellement ils étaient rapides. Personne ne pouvait se sentir à l'aise en compagnie de Tony : on avait toujours l'impression que, si on lui tapait sur l'épaule, il risquait de faire explosion : une vraie torpille. Mais à l'occasion de quelque poker pas trop catholique, on pouvait détendre Tony et le faire parler gentiment, en lui faisant boire du Chianti, qui est le nom coûteux de n'importe quel vin rouge d'Italie. Et comme Duke tenait à apprendre diverses choses que Tony pouvait lui enseigner, il avait toujours du Chianti dans sa chambre. Il s'instruisit auprès de Tony en diverses matières essentielles pour un jeune homme ambitieux. Un exemple ?

— Écoute, mon vieux, si c'est pour t'en servir vraiment, il n'y a que l'automatique calibre 45. Faut pas mégoter avec des calibres pour dames. Un 45, y a que ça ; si tu touches l'épaule, la jambe ou un endroit comme ça avec un petit calibre, c'est comme si tu avais rien fait. T'es obligé de toucher la tête ou le cœur. Dans la tripe, bien sûr, un petit calibre ça peut tuer, mais le mec calanche pas illico, il est capable de vivre assez pour causer, tu comprends... Mais un 45, ça peut toucher n'importe où, le client descend. Bien sûr, si ton calibre tu le portes sur toi simplement pour pas te sentir seul, un calibre 32 ça suffit bien ; c'est léger et ça déforme pas le vêtement.

Ce sont là des vérités élémentaires, je sais, mais Duke pigeait bien et au passage enregistrait des notions plus subtiles, par exemple le truc pour sortir blanc du test à la paraffine. Ce truc, si vous ne le

connaissez pas, vous feriez mieux de ne pas vous lancer. Je ne donne pas de leçons, je signale simplement les choses comme elles sont.

Tony ne croyait qu'aux pistolets. Les surins, à son avis, ça faisait efféminé ; les poings, c'est bon pour les gorilles ; la mitraillette, c'est pour les gougnafiers qui savent pas tirer droit coup par coup :

— Un gars qui me braque avec une sulfateuse, à tous les coups que je me le prends avec un 45. Un pet qu'il me suffirait de balancer – et j'ai le temps d'en balancer trois pendant qu'il met son bidule en batterie...

Duke Evans fit de grands progrès sous la férule de Tony : la seule chose qu'il ne parvint pas à apprendre fut l'art de ne pas avoir la pétoche devant Tony. Mais il était persuadé que, le moment venu, Tony serait de son côté. Tony n'aimait pas Nick et Duke saurait entretenir la situation.

Duke attendit deux ans encore. Il faisait des progrès dans sa spécialité, gagnait en stature et voyait s'accroître l'estime dans laquelle il se tenait lui-même et dans laquelle le tenaient les autres membres de la bande. Il s'acheta deux automatiques, tous deux de façon qu'il ne soit pas possible d'établir que c'était lui l'acquéreur. Il s'acheta aussi une carabine, mais très ouvertement et en en parlant beaucoup. Il allait de temps à autre à la chasse, uniquement dans le but de trouver des endroits discrets dans les bois, afin de s'y entraîner à tirer au pistolet. Personne ne savait qu'il possédait des pistolets et qu'il s'entraînait à tirer avec.

Pendant quelque temps, il fut placé à la tête de l'équipe des gros-bras. Les gros-bras, il ne faisait que leur dire à qui rendre visite et quel traitement assurer à ce quelqu'un. Et ça lui réchauffait le cœur.

Une fois seulement il planta un ananas qui mit en miettes une boutique de cigares et cigarettes tenue par un nommé Perelman qui s'était, malgré les conseils qu'on lui prodiguait, refusé à donner l'hospitalité à un book du circuit. C'est en raison de ce refus qu'on avait décidé de planter l'ananas chez Perelman, mais la raison pour laquelle Duke Evans avait tenu à faire le boulot personnellement était que Perelman avait dit : « Débîne-toi, demi-sel » à Duke Evans.

Duke Evans n'était plus un demi-sel.

Il entendit l'explosion de loin et se dit : « Demi-sel, moi ? » Son seul regret était que Peerlman ne se fût pas trouvé dans sa boutique au moment de l'explosion de la grenade. Il s'imaginait le spectacle comme s'il y avait assisté. Et comme il s'offrait sa gamberge dans une ruelle obscure où il n'avait pas à contrôler l'expression de son visage, l'expression de son visage n'était pas aimable.

Pas aimable du tout. Mais Duke Evans n'était pas un garçon aimable. Je vous avais prévenus.

Le temps passant, le temps vint où il fut prêt. Prêt pour le gros

coup et la grande vie.

Il avait tout préparé, et il n'allait pas faire un coup vulgaire, avec un pistolet. Ça, c'était bon pour les gouapes comme Tony. Un certain nombre de raisons faisaient qu'il valait mieux que Nick ait l'air d'avoir été tué par un chauffard.

Il vola donc une auto et la planqua dans un garage jusqu'à tard dans la nuit, jusqu'à l'heure où Nick serait rentré chez lui. C'est alors qu'il téléphona à Nick. Il avait tout bien préparé. Il était essentiel qu'il voie Nick de toute urgence, il était arrivé un truc. Et étant donné que Nick ne laissait jamais aucun de ses gars monter chez lui, est-ce que Nick voulait bien...

Les détails importent peu ; le fait est que Nick se lèverait, s'habillerait et sortirait pour aller à deux cents mètres de chez lui, distance trop courte pour qu'il prenne sa voiture dans le garage. Et Nick serait obligé de traverser un certain croisement.

Duke arrêta la voiture volée, lumières éteintes et moteur tournant au ralenti, à l'endroit idéal. Il embrayerait quand Nick aurait franchi le tiers de la distance et il ne le raterait pas, que Nick fonce en avant ou essaie de faire demi-tour.

Il y avait une lumière au croisement, mais il faisait nuit là où la voiture attendait. Il faisait plus nuit que ne l'avait prévu Duke. Nick n'allait plus tarder à arriver. Duke concentrait toute son attention à le guetter.

Il n'entendit donc pas les deux hommes qui arrivaient à pied ; il ne les entendit que lorsqu'ils furent arrivés à la hauteur de sa voiture et en ouvrirent une portière, chacun de son côté. L'un était Tony Barria, l'autre était le Suédois.

Tony monta à côté de Duke et lui enfonça le calibre 45 dans les côtes. Duke se souvint de ce qu'un 45 fait au client. Duke commença à transpirer.

— Écoute, Tony, dit-il... Je...

— Ta gueule. En route, vers le nord de la ville.

— Tony, je te donnerai...

Le Suédois, assis sur le siège arrière, leva son pistolet tenu par le canon et en abattit la crosse sur le crâne de Duke.

Mais c'est seulement quand l'aube se leva (sur Springfield, pas en Enfer) que le petit diable rouge arriva en courant dans le bureau du patron, un sourire de triomphe aux lèvres et sa queue à bout en flèche frétilante :

— Je viens de lui faire passer son examen final, Patron ! cria-t-il. Il sait absolument tout sur l'assassinat maintenant. Il s'était fait mettre K.O. mais il a repris connaissance avant que la voiture soit arrivée au port ; il a tout vu et tout compris pendant que Tony et le Suédois lui emprisonnaient les pieds dans une grosse auge de béton. Si vous

l'aviez entendu supplier... Ils ont dû finir par le bâillonner. Mais il a tout vu et tout pigé ; il connaît son sujet sur le bout des doigts. Il...

— Très bien, très bien. Et tu l'as amené, bien sûr...

— Oui, dit le petit diable rouge. Bien sûr, je l'ai amené.

SOMBRE INTERLUDE

(En collaboration avec Mack Reynolds)

Le shériff Ben Rand avait l'œil grave :

— Mais oui, mon petit, dit-il. Tu ne te sens pas dans ton assiette, mais c'est normal. Mais si ce que tu racontes est vrai, faut pas t'en faire. Faut pas t'en faire. Tout ça va s'arranger, petit.

— C'était il y a trois heures, Shériff... dit Allenby. Excusez-moi d'avoir mis si longtemps à venir en ville, et excusez-moi de vous avoir réveillé. Mais ma sœur a été comme hystérique pendant un bon moment. Il a fallu que j'essaie de la calmer. Et puis la vieille bagnole ne voulait pas démarrer.

— Pour ce qui est de m'avoir réveillé, faut pas t'en faire, petit. Quand on est sheriff, il faut l'être vingt-quatre heures par jour. Et de toutes façons, il est pas tard ; je me suis couché un peu tôt ce soir, c'est tout. Enfin, on va commencer par le commencement. Tu dis que tu t'appelles Lou Allenby ? C'est un beau nom bien de chez nous, ça, un vrai nom de Sudiste. Tu serais pas parent de Rance Allenby, qui tenait le bazar de Cooperville ? Rance, c'était un copain d'école à moi... Enfin, donc, ce gars, tu dis qu'il venait de l'avenir ?

*

Le Présidor du Service des Recherches Historiques resta sceptique jusqu'au bout :

— Moi, dit-il, je reste persuadé que ce n'est pas réalisable. Votre projet implique des paradoxes qui présentent une insurmontable...

Le Dr Matthe, le célèbre physicien, coupa la parole au Présidor :

— Vous savez quand même bien ce qu'est la Dichotomie, dit-il.

Le Présidor l'ignorait et, cela étant, ne répondit rien pour faire comprendre qu'il désirait une explication.

— La Dichotomie a été mise sur pied par Zénon. Zénon était un philosophe grec qui vivait environ cinq siècles avant ce prophète de l'antiquité dont la date de naissance servait d'origine au calendrier des primitifs. La Dichotomie pose qu'il est impossible de franchir une distance donnée. Le raisonnement dichotomique est le suivant : il faut commencer par franchir la moitié de la distance ; puis la moitié de celle qui reste ; plus la moitié du reste du reste, et ainsi de suite. Il en ressort qu'il reste toujours à franchir la moitié de la dernière fraction de distance, et que dans ces conditions le mouvement est impossible.

— Cela n'a aucun rapport, objecta le Présidor : pour commencer,

votre Grec supposait que tout ensemble composé d'un nombre infini de parcelles doit lui-même être infini, alors que nous, nous savons qu'un nombre infini d'éléments donnent un total parfaitement fini. De plus...

Matthe eut un doux sourire et leva la main :

— Je me suis sûrement mal exprimé, dit-il. Je ne conteste pas que de nos jours nous sachions démontrer le paradoxe de Zénon. Mais je vous certifie que pendant de longs siècles les meilleurs esprits que pouvait produire la race humaine ne parvenait pas à lui donner d'explication logique.

— Je vois mal où vous voulez en venir, Docteur, dit le Présidor. Excusez-moi, mais quel rapport établissez-vous entre cette Dichotomie de Zénon et votre projet d'expédition dans le passé ?

— C'était une simple analogie. Zénon avait construit le paradoxe démontrant l'impossibilité de franchir une distance donnée et les hommes des temps jadis ne parvenaient pas à trouver la faille de son raisonnement. Mais cela les empêchait-il de franchir des distances données ? Non, bien sûr. Or, aujourd'hui, mes adjoints et moi-même avons mis au point un procédé pour expédier notre jeune ami que voici, Jan Obreen, dans le passé lointain. Le paradoxe que l'on nous oppose saute aux yeux : et s'il tuait un de ses propres ancêtres, ou modifiait un point quelconque du déroulement de l'Histoire ? Je ne me prétends pas capable d'expliquer comment un voyage dans le temps surmonte ce paradoxe apparent ; tout ce que je sais est que les voyages dans le temps sont du domaine du possible. Je ne doute pas que, quelque jour, des esprits supérieurs au mien parviendront à trouver la faille du raisonnement conduisant à ce paradoxe, mais en attendant nous franchirons des distances données dans le temps, paradoxe ou pas paradoxe.

Jan Obreen avait écouté dans un silence respectueux, les discussions de ses supérieurs distingués. Il se décida enfin, s'éclaircit la gorge, et déclara :

— Je crois que l'heure est venue pour l'expérience.

Le Présidor haussa les épaules pour montrer qu'il maintenait ses objections, mais ne répondit rien. Il jeta un regard chargé de doutes sur l'équipement rangé dans un coin du labo.

Le Dr Matthe se hâta de donner les dernières instructions à son disciple :

— Nous en avons discuté cent et mille fois, Jan, mais récapitulons brièvement : vous devriez apparaître vers le milieu de ce qu'on appelait alors « le XXe siècle », mais nous ne pouvons déterminer l'année exacte. La langue que vous entendrez parler sera l'améranglais que vous avez étudiée à fond : sur ce point, vous n'aurez aucune difficulté, en principe. Vous apparaîtrez dans les États-Unis

d'Amérique, une des nations des temps jadis, correspondant à une division politique dont le but n'a pas été établi de façon certaine. Un des buts de votre expédition sera justement de déterminer pourquoi la race humaine de l'époque se dispersait en une multitude de nations au lieu d'avoir un gouvernement unique.

« Il faudra vous adapter aux conditions de Vie que vous rencontrerez, mon cher Jan. Nos renseignements historiques sont tellement vagues que nous ne pouvons même pas vous donner un aperçu de ce que vous allez trouver.

Le Présidor intervint encore :

— Je reste très pessimiste, dit-il. Mais vous vous êtes porté volontaire et je n'ai aucun droit d'intervenir. Votre tâche la plus importante sera de laisser un message qui nous parviendra ; si vous réussissez, d'autres tentatives seront faites, en direction d'autres périodes de l'Histoire. Si vous échouez...

— Il n'échouera pas ! dit le Dr Matthe.

Le Présidor secoua la tête et serra longuement la main de Jan Obreen. Jan Obreen commença à se harnacher de l'équipement, et grimpa sur la petite plateforme de l'appareil. Sa main tremblait un peu sur les poignées du tableau de bord, mais il faisait son possible pour masquer l'émotion qui le taraudait.

*

— Ainsi donc, dit le shériff, tu dis que l'individu t'as dit qu'il venait de l'avenir ?

— Oui, dit Lou Allenby : qu'il venait de dans quatre mille ans environ. Il disait qu'il venait de l'an trois mille deux cent et quelque chose, mais que c'était dans quatre mille ans, vu qu'ils ont changé de calendrier, entre-temps.

— Et t'as pas pensé que c'était du bidon ? À t'écouter parler, on se dit que tu y crois, à ce truc.

Lou Allenby passa sa langue sur ses lèvres desséchées :

— J'y croyais assez, en quelque sorte, dit-il. Il avait un quelque chose ; il était pas comme tout le monde. Je veux pas dire son apparence physique, il pouvait bien passer pour un gars né maintenant, mais il avait... il était pas comme tout le monde. Il avait en quelque sorte l'air d'être en paix avec lui-même ; il donnait l'impression de venir de quelque part où tout le monde était heureux. Et il était malin, je ne vous dis que ça. Et c'était pas un fou, non plus.

— Et qu'est-ce qu'il était venu faire dans le passé, chez nous ? demanda le shériff d'une voix doucement ironique.

— C'était une sorte d'étudiant. D'après ce qu'il disait, tout le monde était étudiant, dans l'avenir d'où il venait. Ils auraient résolu tous les problèmes de production et de distribution, personne n'aurait à s'inquiéter de gagner sa vie ; à l'entendre, ils ne connaîtraient aucun de nos soucis.

Lou Allenby s'interrompit. Il poussa un profond soupir et reprit, d'une voix où perçait une sorte d'amertume :

— Il était revenu pour enquêter dans notre époque. Ils ne savent pas grand-chose de nous, à ce qu'il paraît. Il y a eu quelque chose, entre-temps – une sorte de sale période de quelques siècles – et la plupart des livres et des archives ont été perdus. Ils ont quelques documents, mais rares. Alors ils ne savent pas grand-chose de nous et voudraient en savoir davantage.

— Et tu as gobé tout ça, petit ? Il avait une preuve de quelque chose, ou quoi ?

*

C'était le point dangereux ; c'était la plus grande difficulté de l'entreprise. Ils n'avaient aucune notion précise sur l'état du pays, à quarante siècles d'écart, et ne pouvaient déterminer où se trouvaient des arbres ou des maisons. Si Jan se matérialisait en un endroit mal approprié, il risquait une mort instantanée.

Jan eut pourtant de la chance, il ne heurta rien. Au contraire, il apparut en plein air, à trois mètres du sol, au-dessus d'un champ labouré. Une sale chute, mais la terre meuble amortit le choc. Il avait mal à une cheville, peut-être une foulure, mais ce n'était pas trop grave. Il se releva et regarda autour de lui.

La seule présence du champ labouré était la preuve de la réussite, au moins partielle, des plans de Matthe : il se trouvait dans un passé assurément lointain, où l'agriculture était encore indispensable à l'économie des hommes, comme il convenait à une civilisation très antérieure à celle qu'il venait de quitter.

À moins d'un kilomètre il y avait une région boisée ; ce n'était pas un parc, ni même une forêt rationnelle conçue pour abriter ce qui survivait de la vie sauvage de son époque. C'était un bout de terre où les arbres poussaient au hasard... un spectacle incroyable. Il n'oubliait pas qu'il lui faudrait s'accoutumer à l'incroyable ; de toutes les périodes de l'Histoire, c'était la moins connue. Bien des choses y seraient étranges.

À sa droite, à quelques centaines de mètres, il y avait une construction en bois. Indubitablement une habitation humaine, malgré son allure primitive. Et il eût été sot de remettre cela à plus tard : il faudrait bien qu'il prenne contact avec ses semblables. Il s'avança en boitillant vers sa rencontre avec le vingtième siècle.

La jeune fille n'avait de toute évidence pas vu son arrivée précipitée, mais quand il fut arrivé dans la cour de la ferme, elle était déjà sur le pas de sa porte, et lui souriait.

Elle portait une tenue d'un autre âge : l'époque de laquelle il venait ne vêtait pas la partie féminine de la race avec l'intention d'en séduire la partie mâle. Et cette jeune femme était vêtue de couleurs claires et agréables à l'œil, sa robe faisant de plus ressortir les courbes

juvéniles de son corps. Et ce n'était pas seulement la robe qui avait fait sursauter Jan : la jeune femme avait des lèvres d'une couleur que la nature ne saurait produire. Il avait lu, dans de doctes ouvrages, que les femmes primitives se badigeonnaient le visage de colorants divers ; chose étrange, placé devant la réalité, il ne la trouvait pas repoussante.

Elle sourit, et les lèvres rouges firent ressortir la blancheur des dents bien régulières :

— Vous vous seriez donné moins de mal, si vous étiez venu par la route et non par le champ, dit-elle.

S'il avait eu davantage l'expérience des femmes, il se serait rendu compte de l'intérêt qu'il inspirait à la jeune femme qui l'observait attentivement.

— Je crains d'être mal familiarisé avec vos méthodes agricoles. J'espère n'avoir point endommagé irrévocablement les produits de vos efforts horticoles.

Susan Allenby sursauta devant la phrase laborieuse, mais elle sourit :

— On dirait que vous avez avalé un dictionnaire, dit-elle. Mais... mais vous vous êtes fait mal à la cheville ? Entrez vite dans la maison, je vais vous soigner ça.

Il la suivit, sans mot dire. Quelque chose de phénoménal envahissait Jan Obreen, faisant réagir de façon très étrange, mais néanmoins agréable, son métabolisme. Il comprenait ce que le docteur et le professeur entendaient par « paradoxe ».

*

— *Tu n'étais pas chez toi quand le gars est arrivé chez toi ? demanda le sheriff.*

— *Ça se passait il y a dix jours. J'étais à Miami, où je prenais quinze jours de vacances. Susan et moi prenons tous les ans quinze jours de vacances, mais chacun de son côté : ça fait du bien de ne pas être tout le temps ensemble.*

— *T'as raison, petit. Mais ta sœur, elle y avait cru à cette histoire d'où arrivait le gars ?*

— *Oui, Sheriff. Et elle avait des preuves. J'aurais bien voulu que vous voyiez ça vous-même. Le champ dans lequel il avait atterri était labouré de frais. Après avoir bandé la cheville du gars, ma sœur voulait voir, après ce qu'il lui avait raconté. Elle a suivi ses pas de la maison jusqu'à l'endroit où commençaient les traces.*

Eh bien ! c'était en plein milieu d'un champ, avec une trace plus profonde, comme si le gars était tombé là.

— *Il avait peut-être sauté d'un avion, en parachute ? Tu y as pas pensé ?*

— *Si, bien sûr. Et Susan aussi. Elle dit que s'il était descendu en*

parachute, il l'avait avalé. Il ne peut l'avoir ni caché ni enterré.

— Et ils se sont mariés aussitôt ?

— Deux jours plus tard. J'étais parti avec la bagnole, alors Susan a été obligée d'atteler en ville – lui, il ne savait pas conduire les chevaux – où ils se sont mariés.

— T'as vu la licence de mariage, petit ? Tu es sûr qu'ils étaient vraiment...

Lou Allenby regarda le sheriff et ses lèvres blémirent ; le sheriff se hâta d'arranger les choses :

— C'est pas ce que je voulais dire, petit. Faut pas te fâcher, petit.

Susan avait envoyé un télégramme à son frère, pour le tenir au courant ; mais il avait changé d'hôtel et le télégramme s'était perdu. Lou n'avait appris le mariage que huit jours plus tard, en rentrant à la ferme.

Il fut surpris, naturellement, mais John O'Brien (Susan avait quelque peu modifié son nom) était bien sympathique. Très beau, d'ailleurs, encore qu'un peu bizarre ; de toutes façons Susan et lui étaient visiblement très amoureux l'un de l'autre.

Il n'avait pas d'argent, bien sûr, l'argent étant inconnu à son époque, leur avait-il dû. Mais il était courageux au travail, pas mollasson du tout. Il n'y avait aucune raison de penser qu'il ne ferait pas un bon mari.

Le trio avait fait divers projets ; en gros, cela revenait à faire rester Susan et John à la ferme le temps nécessaire pour que John se familiarise avec l'existence.

Il pensait trouver ensuite quelque moyen de gagner de l'argent – il était très optimiste, quant à ses aptitudes – et de voyager à travers le pays avec Susan. C'était évidemment le moyen idéal pour lui de se renseigner sur notre époque.

Le problème essentiel restait de trouver un moyen de faire parvenir un message au Dr Matthe et au Présidor. La poursuite des expériences dans le temps dépendait de John.

Il expliqua à Susan et à Lou qu'il s'était lancé dans un voyage sans retour, le matériel ne pouvant fonctionner que dans un sens : on pouvait faire une excursion dans le passé, mais non dans l'avenir. Il était un exilé volontaire, condamné à passer le reste de sa vie dans le vingtième siècle. Lorsqu'il aurait suffisamment compris ce siècle pour bien le décrire, il devait rédiger un compte rendu circonstancié, qui serait placé dans une boîte fabriquée pour durer quarante siècles ; cette boîte serait enterrée en un point pré-établi dans l'avenir, dans lequel on l'exhumerait. John avait les coordonnées géographiques précises de l'endroit choisi.

Ce fut un grand choc pour lui d'apprendre qu'on avait enterré en

divers endroits des récipients contenant ce genre de renseignements, à l'usage des siècles venir (*time capsules*). Aucun des récipients n'avait été retrouvé ; John décida d'indiquer dans son rapport l'emplacement de ces récipients, afin de permettre leur mise à jour en son temps.

Le trio passait ses soirées en longues conversations, Jan leur racontant son époque et ce qu'il savait des siècles intérimaires, pendant lesquels l'homme s'était évertué à faire des progrès en matière de sciences, de médecine et de relations sociales. Et eux lui racontaient leur époque, dont ils décrivaient les institutions et les usages qu'il trouvait tellement étranges.

Au départ, Lou n'avait pas tellement apprécié le mariage précipité de sa sœur ; mais peu à peu il se prenait de sympathie pour Jan. Et puis...

*

— *Et il ne vous avait jamais dit ce qu'il était, jusqu'à ce soir-là ? demanda le sheriff.*

— *Hé, non.*

— *Ta sœur l'a entendu elle aussi ? confirmera ce que tu dis ?*

— *Je pense que oui. Pour l'instant elle est bouleversée, je vous l'ai dit. Elle gueule qu'elle va me quitter, et quitter la ferme. Mais elle l'a entendu quand il l'a dit, Sheriff. Fallait-il qu'il la tienne, pour qu'elle se conduise comme ça !*

— *Remarque, petit, je mets pas ta parole en doute, pour un truc comme ça ; mais il serait plus régulier que ta sœur ait entendu elle aussi. Comment en étiez-vous venus à en parler ?*

Je lui posais des questions sur son épouse et puis je lui ai demandé où ils en étaient avec les problèmes raciaux. Il a pris un air étonné, puis il a dit qu'il se rappelait vaguement qu'il en avait été question jadis, mais qu'à son époque il n'y avait plus de races.

« Il a dit que depuis je ne sais plus quelle guerre, toutes les races étaient fondues en une seule. Les blancs et les jaunes s'étaient à peu près exterminés, l'Afrique avait lors quelque temps dominé le monde et puis les colonisations et mariages mixtes avaient commencé à fondre les races en une seule ; en son temps à lui, c'était fini. Je l'ai regardé avec des yeux ronds et je lui ai dit : « Tu as du sang de négro dans les veines ? » et il m'a répondu comme si de rien n'était : « Oui, un quart au moins. »

— *Dans ce cas, petit, tu as fait ce que tu devais faire, il y a pas à en discuter, dit le sheriff.*

— *J'ai vu rouge. Il s'était marié avec ma sœur. Il couchait avec. J'ai piqué une telle fureur que je ne me souviens même pas quand ni comment j'ai pris mon fusil.*

— *T'en fais pas, petit. Tu as bien fait.*

— *Mais j'ai des remords : il savait pas, le gars.*

— *Ça, petit, j'en jurerais pas. Il t'avait peut-être fait avaler trop de ses*

boniments. Arriver de l'avenir, tiens ! Ces salopards de négros, ça va chercher n'importe quoi, pour se faire passer pour des blancs. Ça prouve quoi, ses traces commençant au milieu du champ ? Rien du tout, petit ! Personne n'est jamais arrivé de l'avenir, et personne ira jamais dans l'avenir. On va étouffer ça gentiment et personne n'en entendra jamais parler. Ce sera comme si c'était jamais arrivé.

ENTITÉ-PIÈGE

Extrait du Répertoire Biographique Mondial, édition de 1990 : DIX, John, né à Louisville, Ky. USA, le 1er février 1960 ; fils de Harvey R. (tenancier de saloon) et d'Elizabeth Bailey ; études à l'école primaire de Louisville, de 1966 à 1974 ; quitte ses parents à 14 ans, travaille comme cover-boy et groom ; condamné à 6 mois de prison à Birmingham, Ala, en 1978, pour proxénétisme. Engagé dans l'armée US en 1979, fait la guerre sino-américaine (1979/1981) comme soldat de 2e classe ; porté disparu dans la bataille des Panamints, en 1981. Dirige la Révolution de 1982, devient Président des USA le 5 août 1982, Dictateur d'Amérique du Nord le 10 avril 1983. Décédé à 23 ans, le 14.6.1983.

*

Le béton de l'abri semi-enterré était encore humide. Tout en jetant un coup d'œil vers le dehors par la meurtrière, par-dessus sa mitrailleuse, Johnny Dix le toucha du doigt et se demanda s'il serait suffisamment durci pour arrêter les balles des Jaunes.

Un lourd nuage de fumée dense pesait sur les contre-forts des Panamints. De la pente derrière l'abri bétonné venait le tonnerre de l'artillerie américaine. Devant lui, à moins de quinze cents mètres, les canons chinois ripostaient.

Johnny Dix était mêlé de trop près à la guerre pour pouvoir la voir et pour savoir qu'elle arrivait à son tournant : l'invasion de la Californie par les Chinois n'irait pas plus loin. Débarquant après que les missiles intercontinentaux de type IBCM aient réduit en cendres la plupart des grandes villes des deux pays, les Chinois n'allaient plus tarder à être rejetés à la mer, et la guerre serait finie.

— Ils arrivent, prépare la bande suivante. Il faut les empêcher de passer ! lança Johnny Dix par-dessus son épaule.

Son compagnon n'était qu'à quelques centimètres derrière lui, mais Johnny était obligé de hurler pour se faire entendre.

Les empêcher de passer. La phrase revenait dans son esprit comme une antienne. Ils étaient sur la dernière ligne de défense sérieuse. Derrière, c'était la Vallée de la Mort, qui mériterait bien son nom si les Américains étaient rejetés dans ses déserts arides et découverts. À découvert, ils seraient fauchés comme un champ de blé.

Depuis trois jours, la ligne Panamint tenait, pourtant. Pilonnée par l'aviation et l'artillerie, elle tenait. Et les assaillants avaient même été

repoussés de quelques centaines de mètres. L'abri de Johnny faisait partie de la ligne des nouveaux avant-postes, hâtivement établis dans la nuit, à la faveur de l'obscurité.

Noir et affreux, le mufler d'un char énorme perça le nuage de fumée. Johnny Dix lâcha sa mitrailleuse, impuissante contre le monstre qui arrivait, et donna un coup de coude à son compagnon :

— Un char ! hurla-t-il. Un char arrive sur la mine ! Vite, le contact ! Contact !

Le sol vibra sous leurs corps étendus, secoué par l'explosion de la mine. Assourdis et presque aveuglés par la déflagration qui avait transformé en ferraille le char monstrueux, ils n'entendirent pas le hurlement de l'avion descendant en piqué.

La bombe que l'avion lâcha tomba à moins d'un mètre de leur abri. Et il n'y eut plus d'abri.

Ils auraient dû être l'un et l'autre tués sur le coup, mais un seul fut tué. La vie est parfois tenace. Ce qui avait été le corps de Johnny Dix se tortillait : un bras – l'autre avait été arraché – battait l'air, les doigts paraissant chercher la mitrailleuse retombée à plusieurs mètres de là. Un œil braqué vers le ciel regardait sans le voir un trou sanglant qui béait là où il y avait eu un nez. Le casque avait été arraché par l'appel d'air, entraînant avec lui la masse des cheveux et du cuir chevelu.

Cette masse qui ne vivait plus mais n'était pas encore morte se tordit et avança en rampant.

L'avion revenait. Les balles explosives crachées par sa mitrailleuse creusèrent dans la terre un sillon qui traversait la masse rampante au-dessus des genoux, coupant les deux jambes. Les doigts mourants s'agrippèrent convulsivement à la terre, puis se détendirent.

Johnny Dix était mort, mais un pur hasard avait fait survenir cette mort à un instant précis, comme minuté. La masse de chair vivait. Et c'est la partie de l'histoire qu'ignoraient les compilateurs du Répertoire Biographique Mondial au moment où ils rédigeaient la notice sur John Dix, Dictateur de l'Amérique du Nord pendant huit mois, jusqu'à sa mort survenue à l'âge de 23 ans.

L'entité sans nom que nous allons appeler l'Étranger s'immobilisa dans son balancement interplanétaire. Il venait de percevoir quelque chose qui n'aurait pas dû être.

Il recula d'un plan. Rien. Encore un plan. Oui, c'était là. Un plan de *matière* – et il percevait pourtant des émanations de conscience. C'était paradoxal, une impossibilité absolue. Il y avait les plans de conscience et il y avait les plans de matière physique – mais jamais les deux ensemble.

L'Étranger – un point immatériel de l'espace, un point focal de conscience, une entité – s'immobilisa parmi les étoiles tournoyantes

du plan de matière. Tout cela lui était familier, c'était commun à tous les plans de matière. Mais ici il y avait quelque chose de différent. De la conscience, là où il n'y aurait pas dû y avoir de conscience. Une variété étrangère de conscience. Il lui semblait percevoir que cette conscience était alliée à de la matière... mais c'était là une flagrante antinomie dans les concepts. La matière, c'est la matière ; la conscience, c'est la conscience. Les deux ne peuvent être réunies.

Les émanations étaient faibles. Il constata alors qu'en réduisant son déplacement dans le temps, il les renforçait. Il continua à réduire jusqu'au renforcement maximum, puis revint en avant. C'était très clair maintenant, mais les étoiles ne tournoyaient plus. Elles semblaient accrochées presque sans mouvement sur le rideau courbe de l'infini.

L'Étranger se mit alors à se déplacer – à déplacer le point focal de sa pensée – en direction de l'étoile de laquelle provenaient les émanations ambiguës, en direction du point précis qu'il situait maintenant sur la troisième planète de cette étoile.

Il s'approcha et se trouva à l'extérieur de l'enveloppe gazeuse entourant la planète. Une fois encore il s'immobilisa, stupéfait, tentant d'analyser et de comprendre la chose stupéfiante dont sa perception lui signalait la présence.

Il y avait des entités, sous lui, par millions et même par milliards. Plus nombreuses sur cette sphère minuscule que sur le plan entier dont il venait. Mais ces êtres étaient *emprisonnés chacun dans une quantité finie de matière*.

Quel cataclysme cosmique, quel gauchissement interplanétaire avait bien pu produire une situation aussi impossible ? Ces entités venaient-elles d'un des milliards de plans de conscience qui, en quelque manière inconnue, pour quelque raison inconnue, avaient provoqué cette impensable mésalliance de conscience et de matière ? Il tenta de concentrer sa perception sur une entité unique, mais les milliards d'émanations de pensée de la surface de la planète brouillaient tout.

Il descendit vers la surface solide de la sphère, pénétrant son atmosphère gazeuse. Il se rendit compte qu'il lui faudrait s'approcher d'une de ces créatures pour éliminer les émanations de pensée voisines.

Le gaz devenait plus dense, à mesure que l'Étranger descendait. Et il était curieusement agité, comme par des percussions intermittentes mais fréquentes. Si les sons n'avaient été une notion étrangère à une entité incorporelle, l'Étranger aurait reconnu les ondes de choc des explosions.

La masse de fumée, il la prit pour une modification ou une pollution du gaz initialement rencontré. Pour une entité percevant

sans vision, l'air n'était ni plus ni moins opaque que l'air plus pur des couches supérieures.

Il entra dans du solide. Ce n'était évidemment pas une barrière à sa progression, mais il se rendait compte maintenant qu'il était sur un plan vertical coïncidant en gros avec la surface du solide, et que de ce plan, le cernant de partout, provenaient les incompréhensibles émanations de conscience.

Une de ces sources était toute proche. Cachant ses propres pensées, l'Étranger s'approcha. Les émanations de conscience de l'entité proche étaient claires maintenant – et en même temps pas claires du tout.

L'Étranger ne savait pas que leur confusion était due au fait qu'une douleur mortelle emmêle ou annihile tout ce qui n'est pas elle-même. La douleur, qui ne se conçoit que dans un ensemble d'esprit et de matière, était par définition même impossible à concevoir pour l'Étranger.

Il s'approcha un peu plus, rencontrant à nouveau du solide. Cette fois, c'était une surface d'un type autre. À l'extérieur, c'était imbibé de quelque chose d'épais et poisseux. En dessous, une couche souple couvrait une couche moins souple. Et en dessous une matière douce et bizarre, aux circonvolutions étranges.

Il était tout près de la source des émanations de conscience incompréhensibles, mais elles devenaient étrangement plus faibles. Elles ne semblaient pas provenir d'un point fixe, mais d'un grand nombre de points de la surface bosselée de circonvolutions.

Il avançait lentement, s'efforçant d'interpréter l'étrange phénomène. La matière elle-même apparaissait différente, maintenant qu'il était entré dedans : elle était faite de cellules et un fluide glissait entre celles-ci.

Puis, avec une atroce soudaineté, il y eut un mouvement convulsif de parcelles de l'étrange matière, un renforcement soudain de l'incompréhensible émanation de conscience-de-douleur, puis plus rien. L'entité que l'Étranger étudiait avait tout simplement disparu. Elle ne s'était pas déplacée, elle avait totalement disparu.

L'Étranger était complètement éperdu. C'était le phénomène le plus stupéfiant qu'il eût rencontré, sur cette planète sans pareille, celle de la mésalliance de la matière et de l'esprit. La mort, qui est le plus grand des mystères pour ceux qui l'ont souvent vue ; était un mystère bien plus grand encore pour quelqu'un n'ayant jamais imaginé la possibilité d'une disparition, pour une entité.

Détail plus surprenant encore, à l'instant même de l'extinction de cette conscience incohérente, l'Étranger avait ressenti une force soudaine exercer une traction. Il avait subi un léger déplacement dans l'espace, *aspiré dans un tourbillon* – comme l'air se trouve aspiré dans

un vide soudain.

Il chercha à se déplacer, d'abord dans l'espace, puis dans le temps, et n'y parvint pas. Il était pris dans un piège, emprisonné dans cette chose incompréhensible qu'il avait pénétrée pour comprendre l'entité étrangère. Lui, être de pensée, se trouvait, sans savoir comment, inextricablement enchevêtré dans de la matière.

Il n'éprouvait aucune peur, cette émotion lui étant inconnue. Il se mit au contraire à examiner calmement ce qui lui arrivait. Élargissant son champ de perception, par une succession d'expansions et de contractions, il se mit à étudier la nature de la chose dans laquelle il était prisonnier.

C'était une chose de forme grotesque : une sorte de cylindre ovale, pour l'essentiel. D'un des coins du cylindre partait un prolongement long et articulé. Il y avait deux prolongements plus courts mais plus épais à l'autre extrémité du cylindre.

Le plus étrange de tout était la chose ovoïde fixée à l'extrémité d'une courte colonne flexible. C'était à l'intérieur de cet ovoïde, près du sommet que se trouvait bloquée la focale de sa conscience.

Étudiant et explorant sa prison, il ne parvenait toujours pas à comprendre la raison d'être de l'étrange et complexe ensemble de nerfs, de tubes et d'organes.

Il ressentit alors les émanations d'autres entités voisines et étendit davantage encore le champ de ses perceptions. Sa stupeur s'en trouva accrue.

Des hommes rampaient et avançaient le long du champ de bataille, passant devant le corps disloqué de Johnny Dix. L'Étranger les observa et peu à peu parvint à comprendre. Il vit ainsi que son corps était, en gros, semblable aux autres – mais moins complet. Il constata que ces corps pouvaient être remués, compte tenu de limitations nombreuses, par les entités y ayant élu domicile comme lui-même avait son domicile dans un corps à lui.

Prisonniers de la surface de solidité de la planète, ces corps pouvaient cependant être déplacés dans un plan horizontal. Il ramena ses perceptions au corps de Johnny Dix et en tâtonnant chercha les secrets de sa mise en mouvement.

L'étude des choses rampant de part et d'autre donna à l'Étranger des indications précieuses. Il savait maintenant que l'extension prolongée par cinq extensions plus petites était « bras ». « Jambes » représentaient les membres à l'autre extrémité. « Tête » était l'ovoïde dans lequel il se trouvait emprisonné.

Ces choses bougeaient, le tout était de découvrir par quel procédé. Il fit des essais. Au bout d'un moment, il parvint à faire tressaillir un muscle du bras – et à partir de là, la suite s'enchaîna.

Et quand le corps de Johnny Dix se mit à ramper lentement et

maladroitement, propulsé par un bras et par deux tronçons de jambe, dans la direction prise par les autres êtres rampants, l'Étranger ne savait pas qu'il était en train d'accomplir un exploit impossible.

Il ignorait que le corps qu'il obligeait à avancer n'eût jamais dû avancer. Il ignorait qu'aucun médecin n'aurait hésité à constater la mort de ce corps : la gangrène et la pourriture s'y installaient déjà, mais la volonté de l'Étranger n'en faisait pas moins remuer les muscles que gagnait la rigidité.

La chose en bouillie qui avait été Johnny Dix rampait, maladroitement, vers les lignes chinoises.

*

Wong Lee s'appuyait de tout son long sur la pente du trou d'obus. Seuls dépassaient son casque d'acier et la moitié supérieure des lunettes de son masque à gaz.

À travers l'enfer de fumée et de feu devant lui, il surveillait les lignes américaines desquelles partait la contre-attaque. Le trou d'obus dans lequel il se trouvait était un peu en retrait sur les lignes avancées chinoises, désormais sous le feu de barrage des canons américains. En compagnie de huit autres soldats, il avait quitté un abri à cinq cents mètres derrière pour aller renforcer des positions avancées. Ses huit camarades étaient morts, tués par les obus qui tombaient comme la pluie. Wong Lee, tout bon soldat qu'il fût, avait estimé qu'il serait plus utile à ses chefs en attendant là où il était plutôt que d'aller au-devant d'une mort certaine pour franchir les derniers cent mètres.

Il attendait, cherchant à voir à travers la fumée et se demandant si quelqu'un ou quelque chose pouvait survivre dans cet enfer.

À une douzaine de mètres il aperçut alors, floue dans la fumée, une chose qui s'avavançait sur lui. Une chose qui ne paraissait pas tout à fait humaine – bien qu'il ne pût la voir clairement – avait rampé à travers cette infernale pluie d'acier et continuait à ramper lentement. Des lambeaux d'uniforme américain tenaient encore de-ci de-là au corps.

Wong Lee voyait maintenant que la tête ne portait ni masque à gaz ni casque ; il empoigna une grenade à gaz dans le tas empilé à côté de lui et la lança droit devant. La grenade tomba à quelques centimètres devant la chose rampante. Un champignon de gaz blanc s'éleva, d'un gaz dont une bouffée amenait la mort immédiate.

Wong Lee grimaça un sourire sans joie et se dit que voilà une bonne chose de faite. Le corps sans masque à gaz était mort. Lentement le gaz blanc se dissipait dans l'air enfumé.

C'est alors que Wong Lee en eut le souffle coupé : la chose avançait toujours, après avoir traversé le nuage de mort blanche. La chose était plus proche maintenant et Wong Lee voyait ce qui avait été un visage. Il voyait aussi la chose atroce qui avait été un corps et il

voyait la façon impossible dont tout cela avançait en rampant.

La peur lui glaça le ventre. Il ne songea pas encore à fuir, mais il sut aussitôt qu'il fallait immobiliser cette chose avant qu'elle l'atteigne, sans quoi il deviendrait fou.

Sa terreur lui faisant oublier les obus qui tombaient, il se leva d'un bond et braqua son gros pistolet automatique contre la chose monstrueuse et rampante qui était maintenant à moins de trois mètres de lui, et appuya sur la gâchette. Une balle, puis une autre, puis une autre encore... il voyait l'impact de chacune.

Il n'avait pas tout à fait vidé son chargeur quand il entendit siffler l'obus et tenta de s'abriter dans son trou ; il sauta un peu trop tard, perdant l'équilibre et tombant en arrière au moment où l'obus explosait. L'obus explosa juste derrière la chose qui rampait ; il entendit un éclat ricocher sur son propre casque – par miracle il n'était pas blessé – assommé simplement par le coup sur son casque.

Quand il revint à lui, Wong Lee constata qu'il était couché au fond de son trou d'obus. Il pensa d'abord que la bataille avait cessé, ou s'était déplacée. Puis la fumée qui passait sans relâche au-dessus du cratère, et le tremblement incessant du sol, lui firent comprendre qu'il n'en était rien. La bataille continuait, mais ses tympanes crevés n'en transmettaient plus les bruits à Wong Lee.

Et pourtant, il *entendait*. Il n'entendait pas le tonnerre de la bataille, mais une voix douce et calme, qui avait l'air de résonner dans son propre esprit. Et cette voix demandait, imperturbable : « Qu'est-ce que vous êtes ? ». La voix semblait parler chinois, mais cela ne rendait pas la question moins déroutante. Le plus étrange, c'était que la question n'était pas *qui* il était, mais *ce* qu'il était.

Wong Lee parvint à s'asseoir pour mieux regarder autour de lui. Et il la vit, sur le sol, à quelques centimètres de lui.

C'était une tête humaine – ou cela en avait été une. Suprême horreur, il reconnut la tête de la chose arrivée en rampant près de lui. L'obus avait précipité la tête dans le trou, mais sans le corps qui lui permettait de ramper.

Elle était morte enfin, de toutes façons.

Mais l'était-elle ?

Et à nouveau, dans l'esprit de Wong Lee, résonna la question imperturbable : « Qu'est-ce que vous êtes ? »

Et soudain, sans savoir comment il le savait, Wong Lee fut certain que la question lui était posée par cette tête coupée, horriblement mutilée, posée à côté de lui dans le trou d'obus.

Wong Lee poussa un hurlement. Il arracha son masque à gaz et, se relevant, hurla encore. Il grimpa hors du trou d'obus et se mit à fuir.

Il avait à peine fait dix pas quand, presque à ses pieds, la bombe de 500 kg fit explosion. La terre et les roches arrachées par la bombe

s'élevèrent dans le ciel, puis retombèrent, comblant presque complètement les trous d'obus plus petits autour du nouveau cratère.

Dans un des trous d'obus, enfouie maintenant sous deux mètres de gravats, se trouvait la tête mutilée qui avait jadis fait partie du corps de Johnny Dix et qui était désormais la prison dont un être étranger ne pouvait se libérer. Incapable de se libérer de ses liens tout récents avec la matière, incapable de faire le moindre mouvement dans l'espace ou de se déplacer dans le temps sinon en se laissant dériver avec le courant du temps de ce plan, l'Étranger (qui jusqu'à une heure auparavant était un être purement spirituel) se mit à étudier, calmement et systématiquement, les possibilités et les limitations de son nouveau mode d'existence.

*

Erasmus Findly, dans sa monumentale *Histoire des Amériques*, consacre un volume entier au dictateur John Dix et à la montée de l'impérialisme aux États-Unis aussitôt après la fin victorieuse de la guerre sino-américaine. Mais Findly, comme la plupart des historiens modernes, cherche à percer les légendes dont on entoure souvent la personnalité de Dix.

« Il est naturel, écrit Findly, qu'une ascension aussi soudaine, de l'obscurité totale à une prise en mains totale et tyrannique du plus important gouvernement de la planète, ait donné naissance à des légendes analogues à celles que les superstitieux acceptent lorsqu'il s'agit de Dix.

« Il est absolument certain que Dix fit la guerre sino-américaine comme soldat de deuxième classe, sans se faire en rien remarquer. C'est peut-être la raison pour laquelle il fit détruire la plupart des dossiers le concernant, lorsqu'il eut pris le pouvoir. Il est possible aussi que dans ces dossiers il y ait eu quelque fait le poussant à les détruire.

« Mais la légende qui veut qu'il ait été porté disparu au cours de la bataille cruciale de cette guerre – la Bataille des Panamints – et qu'on ne l'ait plus revu jusqu'au printemps suivant, c'est-à-dire après la fin de la guerre, est sans doute inventée.

« Si on en croyait cette légende, John Dix, nu et couvert de poussière, se serait présenté, au printemps 1982, dans une ferme de la vallée de Pinamint dans laquelle on lui aurait donné des vêtements dans lesquels il aurait continué son chemin jusqu'à Los Angeles, alors en cours de reconstruction.

« Non moins absurdes sont les légendes sur son invulnérabilité : il est des gens pour prétendre que des douzaines de fois il eut le corps traversé de balles sans en être le moins du monde incommodé.

« Le fait que ses ennemis, les vrais patriotes d'Amérique, aient fini par l'abattre suffit à prouver que son invulnérabilité n'était que légende. Et l'horreur sur laquelle s'acheva la scène au Rose Bowl,

scène décrite avec tant de détails par nombre de témoins, était sans aucun doute un tour de prestidigitation réussi par ses ennemis. »

*

Systématiquement et avec calme, l'Étranger avait commencé par étudier la nature de sa prison. À force de patience, il trouva la clé.

Dans son exploration, il s'était branché sur un souvenir dans la tête de Johnny Dix. Un épisode isolé, soudain devenu aussi réel pour lui que s'il l'avait lui-même vécu.

Il était sur un petit bateau, passant devant une île dans un port. À côté de lui se tenait un homme qui avait l'air très grand. Il savait que l'homme était son père et que la chose se passait alors qu'il avait sept ans et qu'ils étaient allés faire un voyage dans une ville nommée. New York. Son père avait dit : « Ce que tu vois là, petit, c'est Ellis Island ; c'est là qu'on laisse entrer les immigrants. Salauds de métèques, ils sont en train de démolir l'Amérique. Un vrai Américain n'a plus sa chance. Il faudrait faire sauter l'Europe de la carte du monde.

C'était un peu simpliste, mais chaque facette de ce souvenir entraînant un contexte aidait l'Étranger à comprendre. Il savait ce qu'était un bateau, ce qu'était l'Europe et où elle se trouvait, et aussi ce qu'était un Américain. Et il savait que l'Amérique était le seul bon pays de cette planète, que tous les autres pays étaient composés de gens méprisables – et que même en Amérique on ne pouvait tenir pour bons que les blancs y vivant depuis longtemps.

Poussant plus loin son enquête, il trouva l'explication d'une quantité de choses qui le stupéfiaient. Les souvenirs épars qu'il trouvait s'assemblaient en une certaine image du monde dans lequel il était désormais prisonnier. C'était une image étrange, déformée – mais cela, il n'avait aucun moyen de le savoir. Du monde, il avait une vision étroite, ultra-nationaliste ; et il y avait pire encore.

Il ingéra – et assimila – toutes les haines et tous les préjugés du deuxième classe Johnny Dix – et Dix avait été un haineux plein de préjugés. L'Étranger ne connaissait rien d'autre du monde, et ces haines et préjugés il les fit siens, en même temps qu'il prenait à son compte tous les souvenirs de Johnny Dix.

Sans s'en douter le moins du monde, l'Étranger s'enfonçait dans une prison plus étroite que celle du corps dans lequel il était maintenu : il devenait prisonnier des idées d'un cerveau qui n'avait jamais été ni fort ni droit.

La résultante en fut une mentalité où étaient conjoints l'esprit puissant d'une entité forte et les étroits préjugés d'un Johnny Dix.

L'Étranger voyait le monde à travers un verre sombre et déformant. Il s'estima chargé d'une mission :

— *Ces têtes de lard de Washington, il faut les balayer*, se disait-il (ou se disait Johnny Dix). *Si je dirigeais ce pays...*

Oui, l'Étranger voyait ce qu'il devrait faire pour faire marcher droit ce monde. Il vivait dans un pays bon – en partie du moins – cerné de pays mauvais ; et il fallait donner une leçon aux mauvais pays, et peut-être les détruire. Les Jaunes étaient tous à tuer, hommes, femmes et enfants. Il y avait une race noire qu'il fallait renvoyer dans une région dénommée Afrique. Et même parmi les Américains blancs, il y avait des gens possédant plus d'argent qu'ils ne le méritaient, et cet argent devait leur être retiré pour être distribué à des gens comme Johnny Dix. Oui, l'Amérique avait besoin d'un gouvernement capable de mettre tous ces gens-là au pas. Et aussi d'une puissance militaire suffisante pour mettre au pas le reste du monde.

Mais l'Étranger comprit aussi que, enterré comme il l'était, et inclus dans une matière qui se désintégrait à mesure qu'il l'explorait, il avait peu de chances de réaliser la moindre de ces choses essentielles.

Avidement il se mit alors à étudier la nature de la matière. Il savait amener sa perception à l'échelle des atomes et des molécules, et étudier cela. Il constata ainsi que dans le sol même l'entourant il disposait de tous les matériaux nécessaires pour reconstruire le corps de Johnny Dix. Se guidant au souvenir de sa première exploration du corps incomplet de Johnny Dix tel qu'il était lorsqu'il y était pour la première fois entré, l'Étranger se plongea dans l'étude de la chimie organique.

Les parties du corps manquantes à l'époque, il parvint à s'en faire une image en explorant la mémoire de Johnny Dix ; cela fait, il se mit à l'ouvrage.

La transmutation des éléments chimiques du sol ne posa pas de grands problèmes. La chaleur n'était qu'une accélération de l'action moléculaire.

Lentement une chair neuve poussait sur la tête de Johnny Dix ; les cheveux, les yeux, le cou apparurent. Cela exigeait du temps, mais qu'est-ce que le temps, quand on est immortel ?

Un soir du printemps naissant de l'année suivante, un corps humain, nu mais parfaitement constitué, se fraya un passage jusqu'à la surface du sol préalablement ramolli par une action moléculaire destinée à permettre à ce corps humain d'en émerger.

Ce corps resta immobile d'abord, le temps d'apprendre l'art de respirer l'air. À tâtons d'abord puis avec à chaque instant davantage d'adresse et d'assurance, ce corps fit jouer ses muscles et organes sensoriels.

*

Les ouvriers de l'Entreprise de Reconstruction Glendale dévisagèrent avec surprise l'homme aux vêtements mal ajustés qui monta sur une caisse et se mit à parler.

— Amis ! hurla-t-il. Amis, combien de temps allons-nous tolérer...

Un policier en uniforme s'approcha :

— Attention, dit le policier, vous n'avez pas le droit de faire cela. Même si vous avez une autorisation, ce sont les heures de travail et vous n'avez pas le droit d'interrompre des...

— Approuvez-vous, monsieur l'agent, la façon dont les choses sont dirigées ici, et à Washington ?

Le policier leva la tête et son regard croisa celui de l'homme monté sur la caisse. Il eut l'impression d'un courant électrique lui parcourant l'esprit et le corps. Et il sut alors que cet homme apportait la vraie réponse à tous les problèmes, et que cet homme était un chef qu'il suivrait. Qu'il suivrait n'importe où.

— Je m'appelle John Dix, dit l'homme. Vous avez pas entendu causer de moi, mais vous allez en entendre causer, je vous prie de croire. Je suis en train de démarrer quelque chose de costaud, hein. Si vous voulez faire partie de l'équipe, parmi les premiers qui seront les plus grands, retirez votre insigne. Mais gardez votre pistolet, il pourra servir.

Le policier retira son insigne.

Cela, c'était le point de départ.

Le 14 juin 1983 fut le jour de la fin. Au matin, il y avait eu un brouillard épais sur Los Angeles – désormais capitale des États-Unis – mais dans l'après-midi le soleil était revenu et l'air était doux et embaumé.

Robert Welson, meneur du petit groupe de patriotes qui avaient, pour des raisons inconnues, échappé à l'hystérie collective assurant à John Dix l'appui du peuple entier, était assis à une fenêtre du nouveau Panamera Building, regardant la foule immense assemblée dans le Rose Bowl reconstruit. Par terre, sous la fenêtre par laquelle il regardait, il y avait un fusil à grande puissance, muni d'une lunette de visée.

Sur la scène du Rose Bowl, John Dix, Dictateur de l'Amérique du Nord, se tenait seul, encore que des gardes en uniforme fussent visibles tout autour de la scène et aussi disséminés dans les rangs de fauteuils. Un micro descendait du plafond et un système amplificateur portait la voix du dictateur jusqu'aux recoins les plus éloignés du Rose Bowl – et même au-delà. Robert Welson et ceux qui se trouvaient dans la même pièce que lui entendaient distinctement :

— *Le jour est arrivé ! Nous sommes prêts ! Peuple d'Amérique, j'en appelle à toi pour que tu te lèves, mû par ta colère, et que tu écrases, maintenant et à jamais, la puissance des pays du Mal qui sont au-delà des mers !*

Une puissante vague d'acclamations submergea le Rose Bowl.

Robert Welson entendit pourtant les trois coups secs frappés en même temps à la porte de la pièce où il se trouvait. Il alla ouvrir. Un

homme de grande taille et un garçon décharné à très grosse tête et aux yeux sans expression entrèrent.

— Tu as amené l'enfant, dit Welson... Pourquoi faire ? Il ne peut pas...

— Tu sais bien que Dix n'est pas humain, dit l'homme de grande taille. Tu sais que nos balles n'ont servi à rien. À Pittsburg, j'ai vu les balles le traverser ! Mais ce gosse est extra-lucide... ou peut-être est-ce de la télépathie ou je ne sais quoi et pas du tout de l'extra-lucidité, je n'en sais rien et ne veux pas le savoir. Tout ce que je sais c'est que le même a prise sur lui ; la première fois qu'il a vu Dix il a piqué une crise. On ne peut pas combattre Dix sans savoir ce que nous combattons, n'est-ce pas...

— Si tu veux, dit Welson en haussant les épaules. Amuse-toi avec ça si tu veux. Moi, je vais continuer à lui envoyer du plomb blindé.

Il prit une profonde inspiration et revint à la fenêtre, qu'il ouvrit. Puis il se mit dans la position du tireur à genoux et épaula :

— Allons-y, dit Welson. Si on le truffe d'assez de plomb...

*

McLaughlin, auteur de la plus célèbre biographie de John Dix, évite d'accréditer une seule des légendes qui emplissent tant d'autres ouvrages, mais il admet le côté mystique de l'accession de Dix au pouvoir.

« Il est certes étrange, écrit-il, qu'immédiatement et soudain, dès qu'il fut assassiné, la vague de folie qui avait balayé les États-Unis ait disparu d'un seul coup. Si les quelques vrais patriotes qui refusaient de le suivre n'avaient pas réussi, l'Histoire du monde de la fin du vingtième siècle aurait été une histoire de carnages sans précédent.

« L'extermination, tel eût été le sort des habitants de tous les pays qu'il aurait conquis – et il est certain, compte tenu de sa supériorité en armements, que les ravages eussent été considérables. Il aurait pu conquérir le monde. Il est cependant évident que l'Amérique aurait été, en dernier ressort, la principale victime.

« Dire que John Dix était un fou n'explique en rien l'étendue de son pouvoir sur les gens de son pays. Il est presque possible d'admettre la superstition courante, qui lui prête des pouvoirs surhumains. Mais s'il était un surhomme, il était un surhomme pervers.

« Tout se passait presque comme si un homme ignorant, bourré de préjugés et d'idées fausses avait reçu le pouvoir miraculeux de convaincre les foules, de faire partager ses haines personnelles à tous ceux – ou presque – qui l'écoutaient. Les quelques hommes immunisés, luttant à armes affreusement inégales, ont sauvé le monde de l'Apocalypse.

« Les circonstances exactes de sa mort restent, malgré les années

écoulées, enrobées de mystère. Fut-il tué par une arme nouvelle, détruite après avoir accompli son œuvre ? La chose monstrueuse que virent les foules du Rose Bowl n'était-elle qu'une illusion, un tour exécuté par quelque extraordinaire prestidigitateur ? On ne le saura certainement jamais. »

*

Le canon du fusil était posé sur le rebord de la fenêtre. Robert Welton visa, à travers la lunette. Son doigt se posa sur la gâchette.

La voix du dictateur résonna dans les haut-parleurs : « *Le jour de notre destin...* » Laissant sa phrase en suspens il se pencha sur la table derrière laquelle il se tenait. Un lourd silence pesait sur l'assistance, qui attendait la fin pour reprendre ses acclamations.

L'homme de grande taille qui se tenait derrière Robert Welton posa une main sur l'épaule de celui-ci :

— Ne tirez pas encore, souffla-t-il. Il se passe quelque chose... Regardez le petit... l'extralucide.

Welton se retourna.

Rejeté contre le dossier d'un fauteuil, les muscles raidis, le garçonnet décharné avait fermé les yeux ; son visage était tout tordu et ses lèvres tremblaient :

— Ils y sont, disait sa voix à peine audible. À côté de lui. Comme deux points de lumière brillante, mais vous ne les voyez pas. Mais il y a un point tout pareil, à l'intérieur de la tête de John Dix.

« Ils parlent. Ils lui parlent, ces deux points de lumière semblables à son point de lumière. Mais ce ne sont pas des mots qu'ils emploient. Je perçois pourtant ce qu'ils disent, bien que ce ne soient pas des mots. L'un d'eux est en train de lui demander : « *Pourquoi es-tu ici ? Tu as un air bizarre. On dirait qu'un être inférieur t'a...* » Là, je ne comprends pas bien, il n'y a pas de mots pour exprimer la suite.

« La chose, le point à l'intérieur de la tête de Dix commence à répondre. Il dit : « *Je suis pris au piège ici. La matière me tient. La matière et les souvenirs qui y sont inclus me tiennent prisonnier. Pouvez-vous m'aider à me libérer ?* »

« Les deux points répondent qu'ils vont essayer. Ils se concentreront tous les trois ensemble. La force combinée des trois devrait le libérer de sa prison. Ils commencent...

Et de fait quelque chose d'étrange se passait. Le dictateur restait silencieux, toujours penché au-dessus de la table. Plusieurs minutes s'étaient écoulées et il n'avait pas bougé, n'avait pas achevé la phrase laissée en suspens.

Robert Welton suivait la scène dans la lunette de son fusil, mais son doigt avait quitté la gâchette. Ce garçon avait beau être cinglé, il n'avait pas tout à fait tort. Jamais encore le dictateur n'avait marqué de pause aussi longue.

Derrière lui, la voix du garçon retentit soudain : « *Libre !* ». On eût dit une pensée triomphale reprise quelque part dans son cerveau. Et, bien que le garçon ne pût voir ce qui se passait dans le Rose Bowl, depuis son fauteuil, son cri avait résonné au moment précis où quelque chose arrivait à John Dix.

Welson ouvrit la bouche toute grande, mais sa voix fut couverte par les hurlements soudains de la foule du Rose Bowl.

Avec une soudaineté terrifiante, le corps du dictateur venait de disparaître sous leurs yeux, de se fondre en une légère brume blanchâtre qui à son tour se fondit dans l'air ; vides, les vêtements du dictateur tombèrent au pied de la table.

Mais la chose hideuse qui tomba des épaules disparues et qui restait bien visible sur la table ne se désintégra pas tout de suite. C'était une chose pourrissante, sans cheveux, sans yeux, presque sans chair, qui avait jadis été une tête.

PETIT AGNELET

Elle n'était pas rentrée dîner à la maison et, vers huit heures, je m'étais fait un sandwich avec du jambon trouvé dans le frigidaire. Je n'étais pas inquiet, mais je commençais à me sentir mal à l'aise. Sans cesse je m'approchais de la fenêtre pour regarder la route qui descend vers la ville, mais je ne la voyais toujours pas venir. Il y avait un beau clair de lune, les lumières de la ville étaient jolies à regarder et les collines derrière la ville se découpaient en noir sur le ciel bleu, sous le croissant jaune de la lune. Je songeai à représenter ça sur une toile, mais sans la lune : dès qu'on représente la lune sur un tableau, ça fait péquenaud, ça fait joli-léché. Van Gogh l'a représentée dans un de ses tableaux, et ça ne faisait pas joli-léché, ça faisait terrifiant. Il est vrai que Van Gogh était fou quand il a peint le tableau ; un homme sain d'esprit n'aurait jamais pu faire beaucoup de ce qu'a fait Van Gogh.

Je n'avais pas nettoyé ma palette ; je la ramassai donc et tentai de travailler encore un peu sur la toile que j'avais commencée l'avant-veille. Je m'étais trouvé bloqué. Je me mis donc à mélanger un vert pour remplir une partie de la toile, mais je n'arrivais pas au vert qu'il faut ; je me rendis compte qu'il me faudrait attendre le jour pour avoir la teinte exacte. Le soir, sans lumière naturelle, je peux travailler le dessin d'une toile, ou donner quelques touches finales, mais quand il s'agit de couleurs, il faut la lumière du jour. Je nettoyai ma palette encombrée de couleurs et il était près de neuf heures et elle n'était toujours pas rentrée.

Non, je n'avais aucune raison de m'inquiéter. Elle était avec des amis, peu importe où ; rien ne lui était arrivé. Mon studio est à près de quinze cents mètres de la ville, sur une hauteur, et elle ne pouvait pas me prévenir, puisque nous n'avons pas le téléphone. Elle était sûrement en train de boire avec les copains à l'Auberge de Waverly et elle n'avait aucune raison de penser que je pourrais m'inquiéter. Ni elle ni moi ne vivons en suivant un horaire ; c'est une chose entendue depuis toujours. Elle ne va pas tarder à rentrer.

Il restait un demi-pichet de vin ; je me versai à boire et dégustai tout en regardant par la fenêtre de laquelle on aperçoit la ville. J'éteignis derrière moi, pour mieux voir dans la nuit claire. À quinze cents mètres, dans la vallée, je voyais les lumières de l'Auberge de Waverly. Une lumière criarde, bien assortie à la musique du juke-box

gueulard à cause duquel je n'y allais pas trop souvent. Chose étrange, le juke-box ne gênait pas Lamb, bien qu'elle aussi sache aimer la bonne musique.

De-ci de-là il y avait d'autres points lumineux. Quelques fermettes, quelques studios. La maison de Hans Wagner, à quatre cents mètres de la mienne, sur le chemin, descendant vers la ville. Une grande maison, avec un toit vitré. Je l'enviais d'avoir ce toit vitré. Mais je ne lui envie pas son style strictement académique. Il ne fera jamais rien qui vaille une bonne photo en couleurs ; il voit les choses comme un appareil photographique et les peint sans les filtrer à travers le catalyseur de l'esprit. Un remarquable dessinateur, mais jamais rien de plus. Mais sa camelote se vend ; il peut se permettre un toit vitré.

Je bus la dernière gorgée de vin dans mon verre, et je sentis un nœud serré au milieu de mon estomac. Je ne savais pas pourquoi. Il est souvent arrivé à Lamb de rentrer plus tard encore, bien plus tard. Je n'ai aucune raison de m'inquiéter.

Je posai mon verre sur le rebord de la fenêtre et ouvris la porte. Et je rallumai. Un fanal pour Lamb, si je la manquais en route. Et si elle regardait la maison et n'y voyait pas de lumières, elle risquerait de penser que j'étais sorti et de traîner dehors un peu plus longtemps encore, où qu'elle soit. Elle savait que je n'irais pas me coucher avant qu'elle ne soit rentrée, aussi tard qu'elle rentre.

Ne fais pas l'idiot, me dis-je ! il n'est pas tard encore. Il est tôt, à peine plus de neuf heures. Je descendis le chemin vers la ville et le nœud dans mon estomac se serrait de plus en plus, et je m'insultais parce que je n'avais aucune raison d'être inquiet. La crête des collines derrière la ville s'élevait à mesure que je descendais le long du chemin ; les collines se rapprochaient des étoiles. C'est difficile de peindre des étoiles qui aient l'air d'être des étoiles. Il faudrait faire des trous dans la toile et mettre une lumière derrière. J'éclatai de rire à cette idée qui me venait, mais après tout pourquoi pas ? Sauf que ce sont des choses qui ne se font pas et qu'est-ce que ça pouvait me faire ? Mais j'y réfléchis pendant quelques minutes, et je compris pourquoi cela ne se fait pas : ce serait de l'enfantillage, la marque d'un esprit infantile.

J'étais sur le point de passer devant chez Hans Wagner, et je ralentis, en me disant qu'il n'était pas impossible que Lamb y soit. Hans vivait seul et Lamb n'irait pas chez lui, bien sûr, à moins que toute une bande ne soit allée chez Hans en sortant de l'Auberge ou de je ne sais pas où. Je m'arrêtai et prêtai l'oreille, mais pas un bruit. Il n'y avait donc pas toute une bande là. Je repris mon chemin.

J'arrivai à un embranchement ; il y avait plusieurs chemins et je risquais de rater Lamb. Je pris le chemin le plus court, celui qu'elle aurait le plus de chances de prendre, si elle venait de la ville. Le chemin passait devant chez Carter Brent, mais il n'y avait pas de

lumières chez Carter Brent. Il y avait de la lumière chez Sylvia, par contre, et de la musique de guitare. Je frappai à la porte et, tout en attendant, me rendis compte que c'était un pick-up et pas un guitariste qui jouait. C'était du Bach par Segovia, la chaconne de la Partita en ré mineur, un de mes airs préférés. Une œuvre très belle, à l'ossature très fine, très raffinée, comme Lamb, comme Lamb mon Agnelet.

Sylvia vint ouvrir. Non, elle n'avait pas vu Lamb. Non, elle n'était pas passée à l'Auberge, ni nulle part d'ailleurs. Elle n'était pas sortie de la soirée ni de l'après-midi, mais si je voulais entrer boire un verre... Je fus tenté, plus par Segovia que par le verre offert, mais je répondis merci non et repris mon chemin.

J'aurais dû faire demi-tour et rentrer, plutôt, parce que sans raison aucune je sentais venir une de mes crises de cafard. J'étais, contre toute logique, furieux de ne pas savoir où était mon Agnelet ; si je tombais sur elle maintenant, je lui chercherais sûrement querelle, et j'ai horreur des querelles. Ce n'est pas que nous nous querellions ; pas souvent du moins. Nous sommes l'un et l'autre très tolérants et compréhensifs, pour les petites choses du moins. Et que Lamb ne soit pas encore rentrée, c'était encore une petite chose.

Mais j'entendais le juke-box gueuler alors que j'étais encore loin de l'Auberge, et ce n'était pas fait pour me mettre de bonne humeur. Arrivé à la fenêtre, je vis que Lamb n'était pas là – pas au bar. Mais il y avait les tables, isolées l'une de l'autre par des cloisons... et il y avait peut-être quelqu'un là qui pouvait savoir où elle était. Il y avait deux couples, au bar. Je connaissais Charlie et Ève Chandler, et aussi Dick Bristow qui était avec une fille de Los Angeles dont je n'arrivais plus à me rappeler le nom. Il y avait aussi un gars, tout seul, qui semblait vouloir se donner l'air d'un découvreur de talents neufs venu d'Hollywood. C'en était peut-être un, d'ailleurs.

J'entrai et, Dieu soit loué, le juke-box s'arrêta au moment même où je passais la porte. J'allai droit au bar, regardant au passage dans les stalles avec leurs tables. Agnelet n'était pas là.

Je lançai un « salut ! » aux quatre que je connaissais, sans exclure l'inconnu s'il voulait penser que je le saluais aussi, et aussi à Harry derrière son bar.

— Lamb n'est pas passée ? demandai-je à Harry.

— Non, je l'ai pas vue, Wayne. Pas depuis six heures, en tout cas, c'est l'heure où j'ai pris mon service. Tu veux boire quelque chose ?

Je n'avais pas envie de boire, mais je ne voulais pas donner l'impression d'être venu uniquement pour chercher mon Agnelet ; je commandai donc un verre.

— La peinture va bien ? me demanda Charlie Chandler.

Il ne parlait d'aucun tableau en particulier et de toutes façons il n'y connaissait rien. Charlie tient la librairie du patelin et – chose

stupéfiante – il est capable d'expliquer la différence entre un bouquin de Thomas Wolfe et des bandes dessinées ; mais il ne fait aucune différence entre le Gréco et les bandes dessinées d'Al Capp. Remarquez, j'aime bien les dessins d'Al Capp.

— Très bien, répondis-je.

Il faut toujours répondre « très bien » à une question qui n'a aucun sens ; je pris une gorgée du verre que Harry avait mis devant moi, payai et me demandai combien de temps il faudrait que je reste pour qu'il ne soit pas trop évident que je n'étais venu que pour chercher Agnelet.

Je ne sais pas pourquoi, toutes les conversations avaient cessé. Si quelqu'un parlait à quelqu'un au moment de mon entrée, plus personne ne parlait maintenant. Je jetai un coup d'œil sur Ève, qui était en train d'étendre des ronds humides sur le bar avec le fond de son verre. L'olive tournoyait dans le fond du verre où il y avait eu un martini, et je me rendis compte d'un seul coup que l'olive avait la couleur, la couleur juste, que j'avais cherché à trouver une heure ou deux auparavant juste avant de décider que je ne peindrais plus de la soirée. La couleur d'une olive humectée de gin et de vermouth. La couleur juste de la grande pente de la plus haute colline, tirant sur du plus sombre à droite, sur du plus clair à gauche. Je fixai l'olive pour bien me souvenir de la couleur, que j'aurais ainsi toute prête dans ma tête le lendemain. J'essaierais peut-être de m'y mettre dès ce soir, quand je serais rentré ; j'avais ma couleur maintenant, avec ou sans lumière du jour. C'était la couleur juste ; c'était la couleur qu'il fallait, là. Je me sentais bien dans ma peau, la crise de cafard que j'avais senti venir était dissipée.

Mais où était Lamb ? Si je ne la trouve pas à la maison en rentrant, serai-je capable de peindre ? Ou est-ce que je me remettrai à me tracasser, sans raison ? Est-ce que j'arriverai à me débarrasser de ce nœud qui me serre l'estomac ?

Je vis que mon verre était vide. J'avais bu trop vite. Au point où j'en étais, autant en commander un deuxième, ou la raison qui m'avait amené là serait trop visible. Je ne voulais pas que les gens – même des gens comme eux – pensent que je puisse être jaloux d'Agnelet et m'inquiéter pour elle. Agnelet et moi, nous nous faisons confiance implicitement. Je voulais savoir où elle était, je voulais qu'elle rentre, un point c'est tout. Je ne me posais aucune question impliquant des soupçons. Ces gens-là ne pouvaient pas comprendre cela.

— Donne-moi un martini, dis-je à Harry.

J'avais très peu bu, je ne risquais rien à mélanger les alcools et il fallait que j'étudie cette couleur, de près. C'était la couleur sur laquelle tout le tableau était centré ; tout le reste tournerait autour de cette couleur.

Harry me servit le martini. C'était bon à boire. Je fis tourner l'olive, et elle n'avait pas exactement la couleur que je cherchais : un peu trop forcé sur le brun. Mais dans l'ensemble, c'était ça. Et j'avais toujours autant envie d'y travailler dès ce soir, si seulement je trouvais Lamb. Avec elle à côté de moi, je pourrais travailler ; je pourrais étaler les couleurs en à-plats, et demain je leur donnerais le modelé, les ombres.

Mais à moins que je sois passé par un chemin pendant qu'elle rentrait par l'autre, à moins qu'elle fût déjà rentrée ou sur le chemin du retour, il ne fallait pas trop y compter. Nous connaissions des gens par douzaines ; je ne pouvais pas aller partout où elle pouvait être. Mais il restait encore une chance solide, Mike's Club, à quinze cents mètres en suivant la route, en dehors du patelin, mais de l'autre côté, en deçà. Il y avait peu de chances qu'elle y fût allée sinon avec quelqu'un possédant une voiture, mais ce n'était pas impossible. Je pouvais téléphoner pour demander.

Je me levai pour téléphoner. Le bonhomme à cheveux ondulés qui avait l'air d'être de Hollywood revenait à sa place au bar, après avoir mis une pièce dans le juke-box qui faisait entendre ses chuintements préliminaires. Il avait choisi un disque gueulard et plein de cuivres. Une polka, une polka particulièrement bruyante et odieuse. J'eus envie de lui envoyer mon poing dans la figure, mais je ne parvins même pas à croiser son regard pendant qu'il se rasseyait sur son tabouret. Et de toutes façons il n'aurait pas compris pourquoi je lui tapais dessus. Mais la cabine du téléphone était juste après le juke-box et je n'entendrais rien, et on ne m'entendrait pas, si je téléphonais au Mike's Club.

Un disque, ça fait trois minutes environ ; j'en absorbai une minute et c'était plus qu'assez. J'avais envie de donner ce coup de téléphone et me tirer de là, alors je me dirigeai vers le téléphone et en passant attrapai le fil du juke-box, dont j'arrachai la prise. Doucement, sans violence aucune. Mais le silence soudain fut violent, tellement violent que j'entendis comme si elle les avait hurlés les derniers mots qu'Ève Chandler disait à Charlie Chandler. Elle parlait juste assez fort pour être entendue par-dessus les cuivres de la polka, mais ça résonna comme un haut-parleur de crieur public, dès que j'eus débranché le juke-box.

— ...peut-être chez Hans.

Elle ne dit rien de plus, même si elle avait eu l'intention d'en dire davantage.

Son regard croisa le mien et dans le sien je distinguai de la frayeur.

Je gardai mes yeux braqués sur ceux d'Ève Chandler. Je ne m'occupai même pas du Beau Gosse de Hollywood : s'il voulait faire

une histoire parce que je l'avais empêché d'en avoir pour ses dix *cents*, ça le regardait, il n'avait qu'à y aller. J'entrai dans la cabine et fermai la porte derrière moi. Si le juke-box repartait avant que j'aie fini de téléphoner, cela me regarderait, moi et je n'aurais qu'à y aller. Le juke-box ne redémarras pas.

Je demandai le numéro du Mike's Club et quand une voix répondit, je demandai :

— Lamb est là ?

— Qui demandez-vous ?

— Ici Wayne Gray. Lambeth Gray est-elle chez vous ?

— Ah, bon ! dit la voix de Mike (que je n'avais pas reconnue) : je n'avais pas reconnu votre voix. Non, M. Gray, votre femme n'est pas venue de la soirée.

Je remerciai et raccrochai. Quand je sortis de la cabine, les Chandler étaient sortis. J'entendis une auto qui démarrait.

Je fis un signe à Harry et sortis. Le feu rouge de la voiture des Chandler remontait la colline. Dans la direction qu'ils auraient prise s'ils avaient décidé d'aller chez Hans Wagner – pour prévenir Lamb que j'avais entendu quelque chose que je n'aurais pas dû entendre, et que je risquais d'arriver.

Mais c'était trop ridicule d'imaginer ça. Si quelque chose avait bien pu donner à Ève Chandler l'idée absurde qu'Agnelet pouvait être avec Hans, ce quelque chose était une absurdité. Mon Agnelet ne ferait jamais de chose pareille. Ève l'avait sans doute aperçue prenant un verre ou deux avec Hans, je ne sais pas où, je ne sais pas quand, et avait interprété tout de travers. Complètement de travers. À défaut d'autres raisons, Agnelet avait trop bon goût. Hans est beau, c'est un tombeur de femmes, ce que je ne suis pas, mais il est bête et il ne sait pas peindre. Agnelet était incapable d'en pincer pour un gommeux comme Hans Wagner.

Mais je ferais aussi bien de rentrer, me dis-je. À moins d'avoir envie de donner aux gens l'impression de faire le tour de la ville à la recherche de ma femme, je ne pouvais vraiment plus continuer à la chercher ni demander à d'autres personnes encore si elles ne l'avaient pas vue. Et bien que ce que les gens pensent de moi, à titre personnel ou en tant que peintre, me soit parfaitement indifférent, je ne voudrais pas qu'ils pensent que je me fais des idées au sujet d'Agnelet.

Je pris la route sur les traces de l'auto des Chandler, sous le beau clair de lune. Je passai à nouveau devant chez Hans, et l'auto des Chandler n'était pas garée devant la maison ; s'ils étaient entrés, ils étaient aussitôt repartis. Il est évident qu'ils n'auraient pas agi autrement, si c'était cela. Ils n'auraient pas voulu que je risque de voir leur auto garée là – cela aurait été vraiment compromettant.

La lumière était allumée, mais je passai sans m'arrêter, remontant

jusque chez moi. Agnelet était peut-être rentrée – j'espérais qu'elle serait rentrée. De toutes façons, je n'allais pas entrer chez Hans, que les Chandler y fussent passés ou pas.

Agnelet n'était pas sur la route entre la maison de Hans et la nôtre. Mais elle aurait eu le temps de rentrer déjà, même si... enfin même si elle avait été chez Hans. Si les Chandler étaient entrés la mettre en garde.

Douze cents mètres de l'Auberge jusque chez nous. Quatre cents mètres seulement de la maison de Hans à la mienne. Et Lamb aurait pu rentrer en courant. Moi, j'avais marché d'un pas normal.

Beau studio, le studio de Hans, avec son toit vitré que je lui enviais. Je ne lui enviais pas sa maison, ni ses beaux meubles, rien que ce merveilleux toit vitré. Bien sûr, la lumière est merveilleuse si on va peindre en plein air, mais il y a toujours du vent et de la poussière quand on aurait besoin de peindre tranquille. Et puis, quand on peint surtout ce que l'on a dans la tête et non ce qu'on regarde, ça ne sert à rien d'aller peindre en plein air. Je n'ai pas besoin de regarder une montagne, quand je peins une montagne. Des montagnes, j'en ai vu.

Les lumières étaient allumées chez moi. Mais je les avais laissées allumées, ça ne prouvait donc pas qu'Agnelet était rentrée. Je pressai le pas vers les lumières, un peu essoufflé parce que ça grimpe, quand je me rendis compte que je marchais trop vite. Je me retournai et revis le motif si bien en place, avec la lune en croissant un peu plus haute que tout à l'heure, un peu plus lumineuse. Le noir des pentes rapprochées était moins intense, celui des plus lointaines plus noir. Je me dis que ça, je pouvais le rendre. Gris sur noir et noir sur gris. Et, pour éviter la monochromie, des lumières jaunes. Comme les lumières de la maison de Hans. Des lumières jaune pâle, comme les cheveux de Hans. Grand, type nordique, beau. Un visage bien charpenté. Oui, je voyais bien ce qui séduisait les femmes, en lui. Les femmes, mais pas Lamb, pas mon Agnelet.

J'avais repris souffle et je repris ma marche. J'appelai « Lamb ! » en approchant de la porte, mais elle ne répondit pas. J'entrai dans la maison, elle n'était pas là.

La maison était affreusement vide. Je me versai un verre de vin et m'approchai du tableau que j'avais laissé en plan. Tout y était faux, ça ne représentait rien. Le tracé était joli, mais il ne signifiait rien. Il allait falloir gratter la toile et tout reprendre à zéro. Ce ne serait pas la première fois. C'est le seul moyen d'arriver à un résultat, d'être sans pitié quand quelque chose cloche. Mais je ne pouvais pas m'y mettre ce soir même.

La pendulette indiquait onze heures moins le quart, mais ce n'était pas vraiment tard. Je ne voulais pas réfléchir, quand même, et je décidai donc de lire un peu. Des vers, peut-être. Sur une étagère

j'aperçus le nom de Blake, sur une reliure, et cela me rappela un de ses poèmes les plus simples et les plus beaux, *The Lamb*, « L'Agneau ». Ce poème, pour moi, évoquait toujours mon Agnelet, ma Lamb. « Petit agneau, qui t'a créé ? » Ce que ça évoquait pour moi m'était évidemment bien personnel, Blake n'avait songé à rien de tel en écrivant son poème. Mais je n'avais pas envie de lire du Blake. Du T.S. Eliot ? « Minuit secoue les souvenirs comme un fou secoue un géranium mort »... Mais il n'était pas encore minuit et je n'étais pas d'humeur à lire Eliot. Pas même *Prufrock* : « Partons donc, toi et moi, là où la soirée est étendue sur le ciel comme un malade anesthésié sur une table... » Dans *Prufrock*, Eliot arrivait à manier les mots comme j'aurais aimé savoir manier les couleurs, mais ce n'est pas pareil, ce n'est pas le même moyen de s'exprimer. Peinture et poésie, c'est aussi différent que manger et dormir. Mais les deux domaines peuvent être, et sont, tellement vastes... Deux peintres peuvent être aussi différents que Bonnard et Braque, et être quand même de grands peintres tous les deux. Deux poètes aussi grands qu'Eliot et Blake. « Petit agneau, qui... » Je n'avais pas envie de lire.

Et puis en voilà assez de ruminer des pensées. J'ouvris la malle et en sortis mon Colt 45. Le chargeur était plein. Je tirai la culasse pour faire monter une cartouche dans le canon et mis le cran de sûreté. Je glissai l'arme dans ma poche et sortis. Je fermai la porte derrière moi et repartis sur la route qui descend jusqu'à la maison de Hans Wagner.

J'aurais bien aimé savoir si les Chandler étaient entrés chez Hans pour les prévenir ? Si oui, Lamb serait rentrée bien vite chez nous. Ou peut-être était-elle repartie avec les Chandler, chez eux. Elle avait très bien pu se dire que ce serait moins voyant que de se précipiter pour rentrer. Même si je ne la trouvais pas, ça ne prouverait donc rien. Si je la trouvais, ça prouverait simplement que les Chandler n'étaient pas entrés pour prévenir.

Tout en marchant, j'essayais de regarder le dos rond des collines, dos ronds d'animaux noirs vautrés, et le jaune des lumières. Mais cela ne donnait rien, cela n'avait aucun sens. Insensible, muet pour les sens, comme un malade anesthésié sur une table. Salaud d'Eliot, il voyait trop au fond des choses. L'effort inutile du désert pour atteindre quelque chose que l'homme peut toucher mais non posséder, comme on secoue un géranium mort. Comme un fou. Lamb, mon Agnelet. Ses cheveux sombres et ses yeux plus sombres encore dans son visage si blanc. Et la blancheur mince et belle de son corps. La douceur de sa voix et la caresse de ses mains passant dans mes cheveux. Et les cheveux de Hans Wagner, jaunes comme cette lune sardonique.

Je frappai à la porte. Ni fort, ni doucement ; un coup à la porte.

Hans me fit-il attendre longtemps ?

Avait-il l'air effrayé ? Je n'en savais rien. La charpente de son

visage était harmonieuse, mais je n'arrivais pas à déchiffrer ses traits. Je sais voir les lignes et les plans d'un visage, mais je ne sais pas y lire. Ni interpréter les voix.

— Salut, Wayne, dit Hans. Entre.

J'entrai. Lamb n'était pas là, pas dans la grande pièce qui servait d'atelier. Il y avait d'autres pièces dans la maison, bien sûr ; une chambre à coucher, une cuisine, une salle de bains. J'aurais voulu regarder dans toutes, tout de suite, mais c'eût été grossier. Mais je ne partirais pas avant d'avoir regardé dans toutes.

— Je commence à m'inquiéter pour Lamb, dis-je ; il est rare qu'elle reste dehors si tard seule. Tu ne l'as pas vue ?

Hans secoua sa belle tête blonde.

— Je m'étais dit qu'elle aurait pu entrer en passant, dis-je d'un ton détaché et en souriant à Hans. Je commençais à m'ennuyer, seul. Viens boire chez moi, pour me tenir compagnie ? Je n'ai que du vin, mais il y en a une provision.

Il était évidemment obligé de répondre « pourquoi ne pas boire chez moi ? », et c'est ce qu'il répondit. Il me demanda même ce que je préférais boire et je répondis « un martini » parce qu'il serait obligé d'aller dans sa cuisine pour préparer un martini, ce qui me laisserait le temps de jeter un coup d'œil.

— Excellente idée, dit-il, je vais en prendre un aussi. Excuse-moi un instant.

Il passa dans sa cuisine. Je jetai un rapide coup d'œil dans la salle de bains, puis ouvris la porte de la chambre à coucher, où je regardai bien partout, même sous le lit. Lamb n'était pas là. Cela fait, je rejoignis Hans à la cuisine :

— J'avais oublié, dis-je, de te demander de me faire mon martini bien léger. J'ai l'intention de peindre un peu, en rentrant.

— Si tu veux, dit-il.

Lamb n'était pas dans la cuisine. Et elle n'était pas sortie après que j'aie frappé à la porte, ni depuis que j'étais entré. Je connais la porte de la cuisine de Hans, elle grince affreusement et je n'avais rien entendu. Et c'est la seule porte, en plus de la grande par laquelle j'étais entré.

J'avais été idiot.

Sauf, bien sûr, si Lamb était bien venue et était repartie avec les Chandler, lorsque ceux-ci étaient passés les prévenir, s'ils étaient bien passés.

Je rentrai dans le grand atelier éclairé par le toit vitré et errai un peu, à regarder les choses accrochées aux murs. Ça me donnait envie de dégueuler, ces barbouillages, alors je me rassis. Je resterais quelques minutes au moins, pour les apparences. Hans revint.

Il me tendit un verre et je le remerciai. Je bus une gorgée, pendant

qu'il me regardait, l'air supérieur. Non, ça ne me dérangeait en rien. Il gagnait de l'argent, et moi pas. Mais je le méprisais plus qu'il ne pourrait jamais me mépriser.

— Et ton boulot, ça va, Wayne ?

— Très bien.

Il m'avait pris au mot et m'avait préparé un martini léger, presque pur vermouth. C'était une cochonnerie imbuvable. Mais l'olive qui nageait dedans était plus sombre, plus proche de la couleur à laquelle je pensais. Peut-être, je n'en étais pas sûr mais peut-être, si je construisais mon tableau autour de cette teinte, ça pourrait-il bien coller.

— Tu es bien installé, Hans. Cette verrière... j'aimerais en avoir une.

Il haussa les épaules :

— Tu ne peins pas d'après des modèles, dit-il. Et le plein air est le plein air.

— Le plein air, on l'a dans sa tête. Il n'y a aucune différence.

Et puis je me tus. Pourquoi discutais-je avec quelqu'un qui ne comprendrait jamais de quoi je parlais ? Je m'approchai de la fenêtre – de celle par laquelle on voyait mon studio – et je regardai dehors. J'avais espéré apercevoir Agnelet en train de rentrer, mais elle n'y était pas. Où était-elle ? Même si elle était venue ici et était partie quand j'avais frappé à la porte, elle serait en route pour rentrer. Je l'aurais aperçue.

— Les Chandler sont passés chez toi, ce soir ? demandai-je.

— Les Chandler ? Non, je ne les ai pas vus depuis plusieurs jours. Tu veux encore un martini ?

Il avait vidé son verre. J'allais déjà dire non merci, quand je me retins. Mes yeux venaient, par hasard, par pur hasard, de se poser sur une porte de placard. J'avais un jour vu le placard ouvert : il n'était pas profond, mais assez quand même pour qu'un homme s'y cache. Ou une femme.

— Volontiers, merci, Hans.

Je m'approchai de lui et lui tendis mon verre. Il repartit vers sa cuisine, avec les deux verres, j'allai sans bruit vers la porte du placard et tirai dessus.

La porte était fermée à clé.

Et il n'y avait pas de clé sur la porte. C'était absurde. Pourquoi fermerait-on à clé un placard quand on fermait déjà à clé la porte de la maison et qu'on ne laissait jamais les fenêtres ouvertes en sortant ?

Petit agneau, qui t'a...

Hans revint de la cuisine, un martini dans chaque main. Il vit que j'avais la main sur le bouton de la porte du placard.

Il se figea sur place, puis ses mains se mirent à trembler ; les deux

martini, le sien et le mien, débordèrent un peu et des gouttes en tombèrent par terre.

— Tu fermes tes placards à clé ? demandai-je d'une voix aimable.

— C'est fermé à clé ? Non, en principe je ne ferme rien.

Il se rendit alors compte qu'il n'avait pas dit ça de façon naturelle et il attaqua, d'un ton plus résolu :

— Qu'est-ce que tu as, Wayne ?

— Rien. Rien du tout.

Je sortis mon Colt 45. Hans était suffisamment loin pour ne pas pouvoir envisager, malgré sa taille et sa force, de me sauter dessus pour me désarmer. Je lui lançai un grand sourire :

— Tu veux me passer la clé ?

Il y eut une nouvelle flaque de martini sur le carrelage. Ces grands blonds, beaux et bien baraqués, ils n'ont rien dans le ventre ; il avait une peur bleue. Il essaya de parler d'une voix naturelle :

— Je ne sais pas où elle est. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien. Mais reste où tu es. Ne bouge pas, Hans.

Il ne bougea pas. Les verres tremblaient, mais les olives n'en tombèrent pas. Je ne le quittais pas des yeux, tout en mettant le bout du gros automatique contre la serrure. De côté, pour que la balle n'aille pas au milieu du placard et que je ne tue pas quelqu'un qui se cacherait dedans. Je visais du coin de l'œil, sans cesser de surveiller Hans Wagner.

Je tirai. La détonation, même dans ce grand atelier, fut assourdissante, mais mes yeux ne quittèrent pas Hans. Je cillai peut-être à peine, guère plus.

Je me reculai d'un pas, pendant que s'ouvrait lentement la porte du placard. Je pointai mon Colt en direction du cœur de Hans, et le laissai pointé pendant que la porte du placard s'ouvrait lentement.

Une olive tomba sur le carrelage, en faisant un bruit trop léger pour être perçu dans des circonstances normales. J'observais Hans, en regardant à l'intérieur du placard dont la porte s'ouvrait en grand.

Lam y était. Nue.

J'abattis Hans, et ma main ne tremblait pas, ce qui rendit inutile une deuxième balle. Il tomba en esquissant le geste de porter sa main à son cœur, mais la main n'eut pas le temps d'y arriver. Sa tête heurta le carrelage avec un bruit d'objet qui s'écrase. Ce bruit, c'était le bruit de la mort.

Je remis le pistolet dans ma poche, et maintenant ma main tremblait.

Le chevalet de Hans était à côté de moi, une palette posée sur le rebord.

Je pris la palette et découpai ma Lamb, mon Agnelet nu, pour la sortir de son cadre. Je la roulai et la serrai contre moi : personne ne la

verrait jamais ainsi. Nous sortîmes ensemble et, la main dans la main, reprîmes le chemin qui montait, vers chez nous. Je la regardais sous le beau clair de lune. Je riaais, et elle riait, mais son rire à elle était comme des cymbales d'argent et mon rire à moi était comme les pétales morts tombant du géranium d'un fou.

Sa main échappa à la mienne et elle se mit à danser, apparition blanche et fluette.

Par-dessus son épaule son rire résonnait comme un cristal et elle me dit : « Rappelle-toi, mon chéri ! Rappelle-toi que tu m'as tuée quand je t'ai tout dit, pour Hans et moi. Tu ne te rappelles donc pas que tu m'as tuée cet après-midi ? Tu as oublié, mon chéri ? Tu ne te souviens plus ? »

MOI, FLAPJACK ET LES MARTIENS

Vous voudriez bien savoir comment Flapjack a sauvé le monde des Martiens, hein ? D'accord, mon vieux. Ça s'est passé au sud de la Vallée de la Mort. Nous deux Flapjack, on était...

— Flapjack, que je lui disais d'un ton de reproche, t'es plus qu'un ignoble, depuis que t'as fait fortune. T'es devenu trop fier pour t'esquinter à marcher dans le désert et travailler. C'est peut-être pas vrai, hein ?

Flapjack ne répondait rien. Il m'ignorait et regardait droit devant lui, d'un air dégoûté, le sable, la poussière et les bosquets de cactus. Ce n'était pas la peine qu'il réponde, tout dans son attitude exprimait trop clairement qu'il aurait voulu qu'on retourne à Crucero ou qu'on pousse jusqu'à Bishop.

— Je me demande parfois si t'as jamais été fait pour cette vie, Flapjack, lui dis-je d'un air sombre. Je sais, je sais, t'as passé la plus grande part de ta vie dans le désert et dans les montagnes, comme moi. Et tu les connais peut-être mieux que moi. Et je suis bien obligé de reconnaître que c'est toi et pas moi qui est tombé sur notre dernier filon. Mais je continue à croire que t'aimes ni le désert ni les montagnes.

« Ce que je t'en dis là, Flapjack, c'est à cause des façons que tu as, depuis qu'on a quelques dollars à gauche avec ce filon qu'on a dégotté. Ne prends pas cet air vexé parce que je te dis ça. Tu le sais bien, comment tu es depuis qu'on a du pognon en banque. Tu deviens vraiment spécial. À peine qu'on arrive à Bishop, par exemple, ou à Needles, et qu'est-ce que tu fais ? Tu piques droit sur le saloon le plus proche, voilà ce que tu fais. Tu peux pas t'empêcher de faire savoir à tout le patelin qu'on a du pognon à claquer.

Flapjack bâilla et du pied fit voler la poussière. Ça ne le dérangeait pas que je parle sans arrêt, parce que ça finit par devenir comme un besoin, d'entendre une voix humaine, dans le désert. Mais il n'écoutait pas vraiment ce que je disais. C'était pas une raison pour que je la boucle. Alors je lui enfonçais mes discours, comme un clou, dans la tête.

— Et ça ne te suffit même pas de dépenser notre pognon dans un seul bar, que je lui dis. T'as pas plus tôt bu ton gallon de bière dans un saloon que tu files vers le saloon suivant. T'en es au point où tu fais

jaser, Flapjack. Et ça t'est bien égal. Comme je te le dis, t'es en train de devenir tellement prétentieux qu'on peut dire n'importe quoi de toi, tu t'en fous.

« C'est pourtant pas qu'on ait assez de pognon pour prendre notre retraite. Si on essayait de vivre en ville, on serait raide en moins de temps qu'il en faut pour le dire. Surtout avec la façon que tu as de traîner dans les saloons et d'y écluser de la bière. Au moins tu n'offres pas de tournées... faudrait pas croire que ça suffira à m'empêcher de te faire des reproches.

Flapjack grogna et s'arrêta pile.

— Tu veux qu'on s'arrête pour bivouaquer ici ? demandai-je. Au fond, pourquoi pas. De toutes façons il y a pas de point d'eau à moins de vingt kilomètres d'ici.

Je retirai le paquetage du dos de Flapjack et me mis à installer ma petite tente. Je n'emportais jamais de tente avant d'avoir trouvé mon filon – ou que Flapjack l'ait trouvé, pour être juste. Mais le gars du bazar a su me cueillir au moment où j'étais sans défense, avec du pognon dans les profondes, et il m'a baratiné jusqu'à ce que j'achète. Encore du matériel fantoche, mais tant pis pour Flapjack, c'est lui qui traîne ça sur son dos.

Flapjack m'observa un instant, puis s'éloigna pour explorer les environs, y trouver de l'herbe ou de tout ce qui peut nourrir un âne, dans le désert. J'étais tranquille, il n'irait pas loin, c'était pas la peine de le surveiller ou de l'attacher ; je m'occupai donc de moi en le laissant s'occuper de lui-même.

C'était pas de l'exagération, ce que je lui avais dit. Ça faisait des jours et des jours qu'il faisait son petit numéro et c'était pas difficile de voir pourquoi. Flapjack voulait rentrer là où il pouvait se procurer sa ration de bière tous les soirs, avec un picotin de gourmet. Depuis le jour où d'un coup de pied il avait envoyé valser la pierre et découvert le filon d'argent, il avait un crédit ouvert dans tous les bars de tous les patelins du secteur. Il entre, et le barman lui emplit un seau de bière ; il le vide, puis trotte vers le bar suivant. Il a une passion pour la bière. Et il tient bien l'alcool.

J'ai peut-être eu tort de lui faire ouvrir ce crédit, mais comme je l'ai dit, c'est Flapjack qui avait trouvé le filon, alors ce n'était que justice. Même s'il m'arrive de le regretter, comme le jour où il est entré par erreur dans une boîte de luxe, à Crucero, et en est sorti en passant par la piste de danse en parquet ciré et qu'il y a... mais il ne faut pas trop en demander à un âne, n'est-ce pas. De toutes façons, il y avait personne qui y dansait, à ce moment-là, et ils ont eu tort d'en faire toute une histoire. Ce qui est marrant, c'est que jamais Flapjack n'a rien fait de tel dans un saloon où on le reçoit bien ; j'en arrive à me poser des questions. Surtout après ce qui s'est passé avec les

Martiens. Mais n'allons pas plus vite que les violons.

De toutes façons, c'était pas méchant ce que je disais à Flapjack ; moi aussi, je me préparais à faire un tour en ville, et c'est peut-être la raison pour laquelle je lui en faisais le reproche à lui. Moi aussi, j'aime bien faire un tour en ville, seulement moi je n'en ai pas pour longtemps à en avoir marre du bruit et des gens, et des maisons, et des nuits à dormir dans un lit. J'ai vite besoin de filer et de retourner dans mes montagnes. C'est le seul point sur lequel Flapjack et moi on n'est pas d'accord : lui, il préférerait rester plus longtemps en ville.

Une demi-heure plus tard, j'en étais à préparer mon frichti, et Flapjack a dû penser que je ne l'avais pas vu entrer sous la tente. Il cherchait quelque chose à voler. J'ai jamais vu un âne aussi voleur que Flapjack. S'il se dit que c'est un truc auquel je tiens, il le vole avant qu'on ait le temps de dire « ouf », même s'il n'aime pas ça et s'il n'en a aucun besoin. Je me souviens d'un jour où j'en avais eu assez de lui voir voler les crêpes que je me préparais le matin ; j'en avais préparé tout un tas, farcies de poivre rouge. Vous croyez qu'il aurait poussé une gueulante ? C'est que vous ne connaissez pas Flapjack. Il était tellement heureux d'être arrivé à me voler mes crêpes que ça lui était bien égal qu'elles lui brûlent le gosier.

C'est un numéro, Flapjack, je vous jure. Mais j'étais parti pour vous parler des Martiens. Autant que je vous en cause.

Le jour allait se lever. C'était... voyons voir... pour ne pas vous raconter d'histoires... c'était en août, le 6 ou le 7. Dans le désert on s'y perd un peu.

De toutes façons, ce qui m'avait fait ouvrir les yeux, c'était d'entendre Flapjack braire, comme s'il était indigné. Il n'y avait pas à s'y tromper, il se passait des choses ; Flapjack ne va pas braire comme ça pour rien. Alors voilà que je sors la tête de la tente, juste à temps pour voir ce ballon – au début j'avais pris ça pour un ballon – qui flambait. Il en sortait des flammes d'enfer et je m'attendais à ce que ça fasse explosion d'un instant à l'autre.

Mais il n'y a pas eu d'explosion. Je vois le ballon qui se pose, à pas plus de quinze mètres, et voilà les flammes qui s'éteignent.

— Eh ben mon vieux, que je me dis, le vent a dû l'amener de loin, ce ballon.

Alors je sors complètement de ma tente, et je me disais que j'irais voir ça de plus près. Je ne m'attendais pas à voir des gens, vu qu'il y avait pas de nacelle sous ce ballon. Et s'il y avait eu une nacelle, la nacelle et le ballon ils devaient être rôtis, avec les flammes que le ballon crachait avant de se poser.

Flapjack, je l'avais oublié. On ne peut pas reprocher à un âne de prendre peur, mais au lieu de se cavalier, il avait reculé jusqu'à ma tente. Et quand il m'a entendu remuer derrière lui, il a lancé une

méchante ruade. Pas exprès, je crois.

Mais sur le moment, ça m'a assommé.

Quand je suis revenu à moi, il faisait bien jour. J'avais dû rester dans les pommes une heure au moins, et peut-être deux. Je commence, bien sûr, par me tâter le crâne en poussant un cri, et puis voilà que je me rappelle le ballon. Du coup, je me lève aussi vite que je peux et je regarde le ballon.

Eh bien le ballon, ce n'était pas du tout un ballon. Un ballon, j'en avais vu un dans le Missouri, dans une foire, et j'avais vu des photographies de ballons. Le truc que j'avais devant moi, je sais pas ce que c'était mais c'était pas un ballon. Ça, je vous le garantis.

Et puis, personne n'a jamais entendu parler de gens qui sont *dans* un ballon, n'est-ce pas.

J'ai peut-être tort de parler de *gens*, vu que les créatures qui sortaient du ballon et y rentraient, par une porte ouverte dedans, ce n'étaient pour sûr pas des gens comme vous et moi. Ma première idée, c'était que ça venait d'un cirque ; ils ont des monstres pas croyables, dans les cirques, et des engins qu'on n'imagine pas. Mais je n'arrivais pas à voir si ces créatures étaient des monstres ou des animaux. C'était quelque chose entre les deux.

Monstres ou animaux, ça courait, ça sortait de cette boule que j'avais prise pour un ballon, et ça y rentrait, tantôt tout debout et tantôt à quatre pattes. Tout debout, ça mesurait dans les un mètre vingt, à quatre pattes ça arrivait pas à hauteur du genou d'une fille, tellement leurs pattes étaient courtes. Et ça transportait tout un drôle de matériel, que ça assemblait à mi-chemin de ma tente et de leur boule. Ils étaient trois à assembler les pièces que les autres leur apportaient.

C'est là que j'ai aperçu Flapjack. Il se tenait tout près d'eux et il n'avait pas du tout l'air d'avoir la pétoche. Ça avait l'air de bien l'intéresser. C'est curieux de nature, les ânes.

Bon, je me dis et je prends mon courage et je m'approche pour voir ce qu'ils assemblent. Je comprenais toujours pas ce que c'était. Alors je leur dis : « salut ! » et personne ne me répond et personne ne s'occupe de moi, pas plus que si j'étais un chien.

Alors je fais le tour du truc, en gardant mes distances, et je m'approche de la boule et je la touche de la main. Jésus-Marie ! C'était du métal, aussi poli et dur qu'un canon de Colt, et c'était haut comme une maison de deux étages.

C'est là qu'une de ces drôles de créatures me repère et me chasse, en agitant dans sa main un truc qui avait l'air d'une lampe de poche. Je me disais bien que ça ne devait pas être une lampe de poche, et je tenais pas trop à savoir ce qui se passerait s'il faisait plus qu'agiter cet objet. Alors je m'éloigne. Je m'éloigne de quelques mètres, et je

continue à les regarder travailler.

Assembler leur je ne sais pas quoi, ça ne leur a pas pris bien longtemps. Flapjack se tenait à côté de l'assemblage et ça m'a donné envie de voir de plus près aussi, mais une de ces créatures a encore agité son espèce de torche et je me suis reculé.

Ils étaient deux, debout, qui tiraient sur des leviers et tournaient des boutons. Au sommet de l'assemblage il y avait une sorte de haut-parleur, comme il y en avait sur les vieux phonos. Et d'un coup j'entends le haut-parleur qui dit : « Je crois que le réglage est au point, Mandu. »

Il y aurait pas eu à pousser fort pour me faire tomber. Ces créatures, qu'on aurait dit qu'elles étaient échappées d'un zoo, voilà qu'elles avaient une sorte de machine parlante ! Je m'assis sur une pierre pour regarder ce haut-parleur.

— Il a l'air au point, dit le haut-parleur. Si ce Terrestre a bien un psychisme conforme à nos prévisions, nous devrions pouvoir établir le contact.

Les créatures s'éloignèrent toutes, à l'exception d'une qui regarda Flapjack et dit : « Salutations ! »

— Bien le bonjour à vous, dis-je. Flapjack est un âne, vous feriez mieux de me parler à moi.

— Que quelqu'un empêche cet animal domestique de faire tout ce bruit ! dit le haut-parleur.

Je n'avais pas entendu Flapjack faire le moindre bruit. Mais on m'agita encore une torche sous le nez, et je décidai de la boucler en attendant la suite.

— Je pense, dit le haut-parleur, que vous représentez l'intelligence supérieure de cette planète. Les habitants de Mars vous saluent.

Ce haut-parleur avait une façon curieuse de parler ; je me souviens de chaque mot qui en sortait, comme je viens de les répéter, même quand je comprends pas ce que veulent dire les mots compliqués qu'il employait.

Pendant que je cherchais la réponse à faire à ces créatures, voilà-t-il pas que Flapjack est plus rapide que moi ! Il ouvre la bouche, montre ses dents, et se met à braire de bon cœur.

— Merci, dit le haut-parleur. En réponse à votre question, cet appareil est un télépatheur sonique. Il diffuse mes pensées qui sont reproduites dans le cerveau de celui qui m'écoute dans la langue qu'il parle habituellement. Les sons que vous croyez entendre ne sont pas les sons qui sortent du haut-parleur, lequel émet un ensemble de sons abstraits que votre subconscient, aidé par l'onde porteuse, interprète dans votre langue. L'appareil n'est pas sélectif, des êtres très différents, parlant n'importe quel nombre de langues différentes, comprendraient tous ce que je pense. Notre réglage a consisté à régler la partie

réceptrice, laquelle est sélective, en conformité avec le type d'intelligence que vous devez avoir.

— Vous êtes complètement fous, criai-je. Pourquoi ne réglez-vous pas votre sacré appareil pour comprendre ce que je dis, moi ?

— Faites taire cet animal, Yagarl, dit le haut-parleur.

Flapjack me lança un regard de reproche par-dessus mon épaule. Ça, ça ne m'inquiétait pas. Mais une des créatures agita encore sa torche dans ma direction, et ça c'était inquiétant. Et de toutes façons, le haut-parleur remettait ça et je voulais entendre ce qu'il allait encore dire.

— Nous avons eu les mêmes difficultés sur Mars, disait le haut-parleur. Fort heureusement nous sommes parvenus à résoudre ce problème en substituant des robots aux animaux domestiques. Vous, il est évident que vos difficultés sont autres. Faute de mains appropriées, ou de tentacules, vous vous êtes trouvés dans l'obligation de domestiquer une espèce inférieure mais possédant des mains.

Flapjack fit entendre quelques braiments et le haut-parleur ne tarda pas à répondre :

— Ce que vous demandez est très normal, vous voulez connaître les raisons de notre visite. Eh bien voilà : nous voudrions vous demander un conseil pour résoudre un problème qui est pour nous essentiel. Mars est une planète qui se meurt. L'eau, l'atmosphère, les ressources minérales, tout y est pratiquement épuisé. Si nous avions été capables de mettre au point les voyages interstellaires, nous aurions pu chercher une planète inoccupée, quelque part dans la Galaxie. Il n'en est malheureusement rien : nos astronefs ne peuvent nous emmener hors du système solaire et il nous faudrait connaître un principe entièrement différent, qui nous permette d'atteindre les autres systèmes. Et nous ne trouvons même pas le point de départ.

« Dans le système solaire, votre planète est la seule – en dehors de Mars – où puisse se perpétuer la vie martienne. Mercure est trop chaud, Vénus n'a pas de surface solide et l'atmosphère y est irrespirable pour nous. L'attraction sur Jupiter nous ferait peser un poids auquel nous ne résisterions pas et toutes ses lunes sont, comme la vôtre, dépourvues d'atmosphère. Quant aux planètes lointaines, leur froid les rend inhabitables.

« Nous nous trouvons donc devant une nécessité impérieuse, si nous tenons à survivre : nous devons nous installer sur la Terre. Pacifiquement, si vous vous soumettez, par la force si vous nous contraignez à user de la force. Et nous disposons d'armes qui peuvent exterminer la population de la Terre en quelques jours.

— Ne vous emballez pas ! hurlai-je. Si vous croyez que vous pouvez...

La créature qui braquait sa torche sur moi la dirigea sur mes

genoux et pressa un bouton. Mes genoux cédèrent sous moi et je tombai. Et du même coup, je cessai de parler.

Mes jambes refusaient d'obéir. C'est en m'aidant de mes bras que je parvins à m'asseoir pour regarder ce qui allait se passer.

Flapjack était en train de braire.

— C'est exact, dit le haut-parleur. Ce serait en effet la meilleure solution pour nous comme pour vous. Nous ne tenons pas du tout à occuper – de force ou pacifiquement – une planète déjà civilisée. Si vous avez vraiment une autre solution à nous proposer...

Flapjack recommença à braire.

— Merci, dit le haut-parleur. Je crois en effet que ce sera parfait. Je me demande comment nous n'avons pas eu l'idée de faire ça nous-mêmes. Nous vous sommes très reconnaissants de votre aide et je vous prie de croire à notre haute considération. Nous partons en amis et ne reviendrons jamais.

Mes genoux s'étaient raffermis. Je me levai. Mais je ne bougeai pas. J'étais resté les genoux bloqués pendant une bonne minute et je venais de me dire que si cette sorte de torche avait été braquée plus haut et m'avait bloqué le cœur pendant une pleine minute, je ne me ferais plus de souci pour mes genoux.

Flapjack poussa encore un braiment, très court. Les étranges créatures se mirent à démontrer leurs appareils et à les ramener, pièce par pièce, dans la grande boule dans laquelle ils les avaient amenés.

En dix minutes peut-être, tout était remballé dans ce ballon qui n'était pas un ballon et la porte du ballon se referma. Du feu sortit à nouveau du fond et je repartis au pas de course vers ma tente, dans laquelle j'entrai pour observer la suite. Et voilà que d'un seul coup cette boule bondit en l'air et disparaît, presque tout droit, dans le ciel. Flapjack s'approcha alors de moi, en évitant de me regarder en face, à ce qu'il me semblait.

— Tu te crois malin, hein ? lui dis-je.

Mais il ne voulut rien me répondre.

Je suis sûr qu'il se trouvait malin. Quelques heures à peine plus tard, il revenait me voler mes crêpes.

*

Et voilà, vous connaissez toute l'histoire, mon vieux. C'est comme ça que Flapjack a sauvé la Terre des Martiens. Vous voudriez savoir ce qu'il leur a dit ? Eh bien, moi aussi j'aimerais le savoir. Mais il ne veut rien me dire. Hé, Flapjack ! Viens voir un peu ! Tu as assez bu de bière pour ce soir !

Bien, mon vieux, le voilà. Demandez-lui vous-même. À vous, il vous le dira peut-être. Ou peut-être pas. C'est un drôle de numéro, Flapjack. Mais ne vous gênez pas, posez-lui la question.

LA BONNE BLAGUE

L'homme qui avait une carrure de fort des Halles sous son complet vert cru tendit la main par-dessus le comptoir du marchand de cigares, et se présenta :

— Jim Greeley, de l'Ace Novelty Company.

Le marchand de cigares serra la main tendue et fut aussitôt parcouru d'un frisson affreux partant de la paume de sa main contre laquelle quelque chose s'était mis à crépiter. Le gros rire joyeux du bon géant retentit :

— Notre Vibrato-la-Joie ! dit-il en montrant le petit appareil caché dans sa main : une poignée de mains se change en poignée de châtaignes ! C'est un de nos articles-vedette. Il est rien bath, hein... Donnez-moi quatre de ces Cubanos.

Il posa une pièce de cinquante *cents* sur le comptoir et, dissimulant mal son expression joyeuse alluma un des cigares pendant que le marchand essayait vainement de ramasser la pièce. Puis il éclata de rire et posa une autre pièce de cinquante *cents* – une normale et sans attrape – sur le comptoir. Puis avec la pointe du canif attaché à sa chaîne de montre il détacha la pièce-ventouse qu'il remit dans une petite boîte spéciale qu'il glissa dans une poche de son gilet.

— C'est une nouveauté, expliqua-t-il. Un grand succès de vente, qui permet de bien rire et faire rire en société. « Pour Bien Rire en Société », c'est la devise de l'Ace Novelty Company – et moi, je suis le représentant de l'Ace Novelty.

— Je n'ai pas la vente de ce... commençait le marchand de cigares.

— J'ai pas l'intention de vous en vendre ! coupa l'homme en vert. Mais les Farces et Attrapes, j'adore ça ! Et comme nous fabriquons les meilleures Farces et Attrapes du pays, je ne rate jamais une occasion de bien rire et faire rire en société ! Si vous voyiez le reste de mes échantillons...

Soufflant un magnifique anneau de fumée, l'homme abandonna le marchand de cigares et continua son chemin, dans le hall de l'hôtel, jusqu'à la réception :

— Une chambre pour deux avec salle de bains, dit-il à l'employé ; c'est retenu par télégramme, au nom de Jim Greeley. Mes bagages arriveront directement de la gare, et ma femme arrivera tout à l'heure.

Il tira un stylo de sa poche, dédaignant celui que lui tendait l'employé, et emplit sa fiche de police. C'était une belle encre bleue et l'employé allait en rester tout bleu, tout à l'heure, quand il s'apercevrait qu'au bout de quelques minutes elle devenait invisible. Il expliquerait alors la farce et emplirait une nouvelle fois sa fiche ; on rirait bien et ça ferait de la bonne publicité pour Ace Novelty.

— Laissez la clé dans la boîte, dit-il. Je ne monte pas tout de suite. Où est le téléphone ?

Il alla vers la rangée de cabines que lui désignait l'employé et composa son numéro. Une voix de femme répondit.

— Police ! dit-il d'une voix rogue. On nous signale que vous louez à des voleurs. Et ne commencez pas à m'expliquer que ce sont des renseignements sans valeur !

— Jim ! Oh que je suis heureuse que tu sois venu !

— Hé oui, je suis là, ma poulette ! La voie est libre, ton mari est sorti ? Non, pas la peine de répondre, tu ne m'aurais pas parlé comme tu viens de me parler s'il avait été à côté, pas vrai... À quelle heure il rentre ?

— À neuf heures, Jim. Viens me chercher avant, tu veux ? Je lui laisserai un mot pour lui dire que je dois passer la nuit chez ma sœur qui est malade.

— Au poil, ma poulette ! C'est ce que j'espérais que tu dirais. Voyons voir... il est cinq heures et demie. J'arrive.

— Non, pas tout de suite, Jim. J'ai des choses à faire et je ne suis pas habillée. Viens à... pas avant huit heures. Entre huit heures et huit heures et demie.

— Huit heures, pile comme fébrile. Ça va nous laisser une belle soirée à deux, et j'ai déjà retenu une chambre pour deux.

— Comment savais-tu d'avance que je pourrais venir ?

— Ha ! ha ! Si tu n'avais pas pu, j'aurais appelé un des autres numéros de mon petit calepin noir. Non, ne te fâche pas, c'était une plaisanterie. Je te téléphone de l'hôtel, mais je n'ai pas encore retenu de chambre, je plaisantais. Une des choses que j'aime chez toi, Marie, c'est que tu comprends la plaisanterie ; tu piges tout. Je ne peux pas être copain avec quelqu'un qui ne comprend pas la plaisanterie.

— Être *copain* ?

— Et encore moins être amoureux d'une fille qui ne pige pas. Amoureux fou. Comment il est, ton mari ? Il a le sens de l'humour ?

— Un peu. Mais lui, c'est une sorte d'humour noir, pas du tout comme toi. Tu as des nouveautés, cette année ?

— Quelques merveilles. Je te montrerai ça. Il y a un appareil de photo qui... enfin, tu verras ça. Et n'aie pas peur, je me rappelle ce que tu m'avais dit, tu as le palpitant qui palpite et je ne te ferai pas de trucs qui font peur. Plutôt le contraire, tu sais...

— Petit monstre ! Bon, Jim, mais ne viens pas avant huit heures, et viens surtout avant neuf.

— C'est comme si j'y étais ! À tout à l'heure.

Il sortit de la cabine en chantonnant « J'ai Rendez-vous Avec Ma Belle » et s'arrêta un instant devant un miroir pour rectifier le nœud de sa cravate aux couleurs éblouissantes. Il se passa la main sur le menton : oui, il avait besoin d'un coup de rasoir, ça ne se voyait peut-être pas, mais ça se sentait. Bah, il avait tout le temps, en deux heures et demie devant lui. Il s'approcha d'un groom :

— Tu es de service jusqu'à quelle heure, petit ?

— Jusqu'à deux heures et demie, je fais mes neuf heures, je viens juste d'arriver.

— Parfait. Comment c'est le règlement ici, pour la gnôle ? On peut en faire monter à toute heure ?

— On n'a pas le droit de faire monter d'alcool après neuf heures. On peut quelquefois, remarquez, mais c'est jamais sûr. Vous voulez pas que je vous monte ça avant, si vous en voulez cette nuit ?

L'homme sortit quelques billets de son portefeuille :

— Ça serait mieux. Chambre 603. Monte une bonne bouteille de whisky et deux bouteilles de soda avant neuf heures. Je téléphonerai pour demander des glaçons quand on en aura besoin. Ah ! oui, et il faut que tu me donnes un coup de main pour une bien bonne. Il y a des punaises et des cafards ici ?

— Pardon ?

L'homme eut un sourire satisfait :

— S'il y en a, tu me le dirais pas, hein. Mais regarde ces bestioles en plastique ? C'est-il pas beau ?

Il sortit une sorte de boîte à pilules de sa poche et l'ouvrit :

— Je voudrais faire une bonne blague à ma femme, dit-il. Et je vais pas monter dans la chambre avant elle. Alors tu vas prendre ça et me mettre ces bestioles là où elles feront le plus d'effet, hein. T'as bien compris, tu vas rabattre les draps et remplir le lit de ces punaises. On dirait-il pas des vraies ? Ce qu'elle va piailler, quand elle verra ça... Tu aimes les bonnes blagues ?

— Et comment !

— Je t'en montrerai quelques-unes de première, quand tu nous monteras les glaçons. J'en ai une valise-échantillons pleine. Je compte sur toi pour faire un boulot d'artiste avec ces punaises.

Il lança un coup d'œil complice bien appuyé au groom et sortit d'un pas sautillant.

Il entra dans un bar et commanda du whisky avec un soda. Pendant que le barman préparait cela il s'approcha du juke-box et y glissa une pièce, en appuyant sur deux boutons à la fois. Il revint au bar avec un sourire heureux, sifflotant « Ce Soir Je Sors Mon Ange ».

Le juke-box reprit l'air, dans un autre ton.

— Vous avez l'air heureux, dit le barman. La plupart des clients qui viennent ici, c'est pour me raconter leurs malheurs.

— J'ai pas de malheurs. Et je suis encore plus heureux parce que j'ai trouvé un vieil air dans votre juke-box et que c'est une chanson qui colle. Sauf que l'ange que je sors ce soir a le diable au corps, en plus.

Il tendit la main au barman, par-dessus le comptoir :

— Serrez la main d'un homme heureux, dit-il.

Le vibrato-la-joie vibra et le barman sursauta. L'homme éclata de rire :

— Je vous paie un verre, dit-il. Et ne vous fâchez pas, j'aime les bonnes attrapes : j'en vends.

Le barman grimaça un sourire jaune :

— Vous avez l'allure à ça, dit-il. Bon on va trinquer. Mais attendez, je vais changer le verre que je vous ai donné pour le soda, il y a un cheveu dedans.

Il enleva le verre, qu'il rangea parmi les verres sales et revint avec un autre, un beau cristal gravé.

— Bien joué, dit l'homme, mais je vous ai dit que ces trucs-là je les vends : j'ai pas besoin d'y regarder à deux fois pour reconnaître un verre-baveur. Et de toutes façons, le vôtre est un modèle qui ne se fait plus, il est dépassé. Il n'a qu'un seul trou et il suffit de mettre le doigt dessus pour boire sans baver. Regardez ! À votre santé !

Le verre-baveur ne bava pas :

— Je paie encore une tournée, dit l'homme. J'aime les gars qui savent me faire marcher après avoir marché... essayer de me faire marcher, au moins. Remettez-nous ça et je vais vous expliquer ce qu'on sort comme nouveautés cette année. Il y a un nouveau plastique, qu'on appelle Peautex, qui... j'en ai un échantillon, justement. Visez-moi ça.

D'une poche il tira quelque chose qui se déplia tout seul sur le comptoir en un masque d'un réalisme stupéfiant.

— Avec ça, commenta l'homme, on fait la pige à tout ce qui existe sur le marché, même aux masques en caoutchouc les plus chers. Une fois ajusté sur la figure, ça tient tout seul. Et le grand truc, c'est qu'il faut vraiment regarder le client sous le nez pour s'apercevoir que c'est pas sa vraie tête. Ça va se vendre toute l'année, pour les bals costumés, et ça fera un malheur à chaque Mi-Carême.

— Y a pas, on s'y tromperait, commenta le barman.

— Vous l'avez dit ! Ça va se faire en tout un tas de têtes. Pour l'instant on commence seulement, alors il n'y a que quelques modèles. Celui-ci, c'est le modèle Beau Gosse, il est beau. Remettez-nous ça.

Il replia le masque et le remit dans sa poche. Le juke-box venait de

terminer le deuxième disque et il alla y remettre une pièce, enfonçant une fois de plus le bouton de « Ce Soir Je Sors Mon Ange » ; mais il attendit que le disque ait commencé à jouer pour siffler en l'accompagnant, cette fois dans le ton.

— C'est bien un ange que je sors, ce soir, dit-il en cessant de chanter. Une petite blonde, Marie Rhymer qu'elle s'appelle. Une belle pouliche. La plus belle fille du patelin. À sa santé !

Cette fois, il oublia de mettre un doigt sur le trou du verre-baveur et aspergea d'eau sa cravate éblouissante. Il regarda les gouttelettes, éclata d'un rire tonitruant et annonça une tournée générale ; ce n'était pas la ruine, il n'y avait qu'un seul client, lui aussi sur un tabouret du bar.

Le client offrit une tournée, puis l'homme en offrit une encore. Il montra au client et au barman de nouveaux tours de prestidigitation avec des pièces, l'un de ces tours consistant à faire tenir une pièce sur le rebord d'un verre, après avoir fait examiner le verre et la pièce. Et il refusa d'expliquer le tour si le barman ne payait pas une tournée aussi.

Il était sept heures passées quand il sortit du bar. Il n'était pas ivre, mais il avait quand même la tête lourde ; mais il se sentait merveilleusement heureux, et il se dit qu'un petit quelque chose à manger ne lui ferait pas de mal.

Il chercha des yeux un restaurant, un bon, puis décida que non, Marie comptait peut-être sur lui pour l'emmener dîner ; il attendrait d'être avec elle, pour chercher un restaurant.

Et s'il arrivait en avance ? Ce n'était pas grave, il pourrait bien attendre, bavarder avec elle pendant qu'elle se préparerait. Il chercha des yeux un taxi, mais il n'y en avait pas en vue. Il se résigna donc à marcher, en sifflotant « J'ai Rendez-Vous Avec Ma Belle », air qu'il n'avait malheureusement pas trouvé au programme du juke-box.

Il marchait d'un pas allègre, sifflotant gaiement ; la nuit tombait, mais il allait être très en avance. Il n'avait pourtant pas envie d'entrer boire dans un autre bar : il allait avoir toute sa soirée pour boire, et il se sentait très bien comme il était.

C'est au bout de quelques minutes seulement qu'il se rappela qu'il avait eu l'intention de se faire raser. Il s'arrêta et se passa la main sur la figure ; oui, il avait vraiment besoin d'un coup de rasoir. Et il avait de la chance, il venait de passer devant une minuscule boutique de coiffeur. Il fit demi-tour et trouva la boutique ouverte. Il y avait un seul garçon coiffeur et pas de client.

Il allait entrer, quand il se ravisa. L'air béat, il reprit sa marche, tira le masque en Peautex de sa poche et l'ajusta sur sa figure ; ça serait rigolo de voir la tête que ferait le coiffeur en voyant un client s'installer dans son fauteuil en disant « c'est pour la barbe », avec le masque sur la figure. Il en riait tellement tout seul qu'il eut des

difficultés pour ajuster le masque.

Il entra dans la boutique, accrocha son chapeau à une patère et s'installa dans le fauteuil. Sa voix n'était qu'à peine voilée par le masque souple, quand il annonça « c'est pour la barbe ».

Quand le coiffeur se pencha sur lui avec un air de stupeur totale, l'homme au complet vert ne put davantage retenir sa joie. Le masque glissa, tellement il riait, et il le retira pour le montrer de plus près au coiffeur :

— Vachement nature, hein ! fit-il quand il put enfin parler.

— C'est extraordinaire, dit le petit coiffeur d'un ton admiratif. Qui est-ce qui fabrique ces petites merveilles ?

— C'est nous, l'Ace Novelty Company.

— Je fais partie d'une troupe de théâtre amateur. Des masques de ce genre nous seraient précieux, pour les rôles comiques surtout. Cela se fabrique aussi en visages comiques ?

— Oh ! oui. Nous sommes à la fois fabricants et distributeurs, bien sûr. Vous pourrez trouver ça chez Brachman et Minton, dans votre ville. Je dois passer chez l'acheteur demain et je suis tranquille, il va me passer une grosse commande. Et en attendant, si vous me faisiez la barbe ? Ce soir je sors mon ange.

— C'est parfait, nous achetons déjà presque tous nos produits de maquillage, ainsi que les costumes de la troupe, chez Brachman et Minton.

Il ébouillanta une serviette, la tordit et la posa sur la figure de l'homme ; puis il se mit à préparer de la mousse dans son bol à barbe.

Sous la serviette chaude, l'homme chantonnait « Ce Soir Je Sors Mon Ange ». Le coiffeur retira la serviette et commença à savonner.

— Oui, dit l'homme, je sors mon ange, et je suis trop en avance. Alors vous allez me faire le grand jeu, massage et tout ce que vous avez. J'aimerais être aussi beau avec ma vraie gueule qu'avec ce masque.

— C'est notre modèle Beau Gosse, soit dit en passant. Si vous voyiez les autres... enfin vous les verrez, si vous allez chez Brachman et Minton, d'ici huit jours environ. Huit jours, c'est à peu près le temps qu'il faut pour qu'ils reçoivent la marchandise, une fois que j'aurai enregistré leur commande demain.

— Bien monsieur. Vous avez dit « le grand jeu » ? Massage plus soins de beauté ?

Le coiffeur passait maintenant son rasoir sur le cuir, des gestes précis et mesurés.

— Pourquoi pas ? J'ai tout mon temps. J'ai rendez-vous avec ma belle. Elle est sensass, mon vieux. Blond platine, un corps comme... vous voyez ça. Elle tient un meublé pas loin de... Oh ! dites donc, j'ai une idée ! Elle sera bien bonne !

— Quoi donc ?

— Je vais la faire marcher. Je mettrai le masque Beau Gosse, avant de sonner à sa porte, et comme ça elle croira que c'est quelqu'un de vraiment beau qui lui rend visite. Elle sera peut-être déçue quand elle verra ma vraie gueule dessous, mais ça fera une bonne blague. Et je suis bien sûr qu'elle ne sera pas si déçue que ça quand elle verra que c'est ce brave vieux Jim. Oui, je vais lui faire le coup. Quelle heure il est ?

Il commençait à avoir un peu sommeil. Il était rasé et le massage faisait son office soporifique.

— Huit heures moins dix.

— Parfait ! On a tout notre temps. Le tout c'est que j'y sois avant neuf heures, vu que... Dites donc, le masque, vous aviez pas vu que c'était un masque, quand je suis entré ?

— Absolument pas. Pas avant de m'être penché sur vous.

— Au poil ! Alors ma bonne Marie Rhymer n'y verra que du feu, elle aussi. Dites donc, comment elle s'appelle, votre bande d'amateurs de théâtre ? Je dirai à Brachman que vous allez lui en acheter, des masques en Peautex.

— Simplement « Groupe Amateur de Grove Avenue ». Moi, je m'appelle Dan. Brachman me connaît. Bien sûr, vous pouvez lui dire que nous lui en achèterons plusieurs.

Serviettes chaudes, crèmes, massages. L'homme en vert s'assoupit.

— Voilà monsieur, dit le coiffeur en le réveillant, vous voilà paré. Ça fait un dollar soixante-cinq. Je vous ai même mis votre masque, pour que vous soyez tout paré. Bonne chance.

Le coiffeur le regardait avec un bon sourire. L'homme se redressa, se regarda dans le miroir.

— Au petit poil ! dit-il. Tenez, gardez tout.

Il donna deux dollars au coiffeur, mit son chapeau et sortit. La nuit était maintenant tombée et il regarda sa montre : huit heures et demie presque, tout se présentait bien. Il recommença à chantonner, revenant à « J'ai Rendez-Vous Avec Ma Belle ».

Il aurait aimé siffloter, mais il ne pouvait pas, sous le masque. Il s'arrêta devant la maison et regarda autour de lui avant de monter les marches du perron. Avec un petit rire il décrocha la pancarte Chambre à louer du crochet à côté de la porte, puis sonna.

Quelques secondes à peine s'écoulèrent et il entendit les pas de Mary approcher de la porte, qui s'ouvrit. Il s'inclina, et d'une voix que le masque étouffait et rendait peu reconnaissable demanda :

— Fous afez une jambre bour louer ?

Elle était bien belle, oui, aussi belle que dans le souvenir qu'il gardait d'elle depuis son dernier passage dans le patelin, un mois auparavant.

— Oui..., dit-elle d'un ton hésitant, oui, mais je ne peux pas vous la montrer ce soir. J'attends quelqu'un et je suis déjà un peu en retard.

— Pien, môdôme, che fais refenir, dit-il avec encore un profond salut.

Et puis, tendant le menton pour dégager le bas du masque et tirant dessus près du front pour en dégager le haut, il retira d'un seul coup son chapeau et le masque.

Il fit un grand sourire et commença à dire... mais peu importe ce qu'il commençait à dire ; Marie Rhymer poussa un hurlement et tomba, petite masse chiffonnée de soie mauve, de peau rose et de cheveux blonds.

L'homme laissa tomber la pancarte et se pencha sur la femme :

— Marie, mon chou, qu'est-ce que...

Puis il entra vite dans la maison, y tira la femme et referma la porte. Il se souvint du « palpitant qui palpitait » et mit la main là où le cœur aurait dû battre. Aurait dû, mais ne battait plus.

Il sortit, très vite. Quand on avait, comme lui, une femme et un même à Minneapolis, on ne pouvait pas se permettre de...

Abasourdi, il s'éloigna d'un pas rapide.

Il revint à la boutique du coiffeur, qui n'était plus éclairée. Il s'immobilisa devant la porte. La porte vitrée, éclairée par le réverbère, était à la fois transparente et miroir. Et dans cette porte, il aperçut trois choses.

Dans la partie de la porte qui faisait miroir, il vit le visage terrifiant qui était le sien : vert clair, avec des ombres artistement disposées qui en faisaient une tête de cadavre ambulant, de fantôme aux yeux noyés et aux joues et lèvres bleues. Le visage vert était du même vert que le complet et tranchait sur la cravate d'un rouge éblouissant ; le coiffeur, maquilleur de la troupe théâtrale, l'avait savamment maquillé pendant qu'il sommeillait.

Derrière la partie transparente de la porte, il y avait une pancarte, sur laquelle on lisait, tracé au crayon gras vert : DAN RHYMER, COIFFEUR. FERMÉ.

Marie Rhymer... Dan Rhymer...

Et, tout au fond, à travers le verre, il apercevait vaguement dans la boutique sans lumière le corps du petit coiffeur, dans sa blouse blanche, pendu au lustre et qui tournoyait lentement, de gauche à droite, de droite à gauche, de gauche à droite...

DESSINATEUR HUMORISTIQUE

(en collaboration avec Mack Reynolds)

Il y avait six lettres dans la boîte postale de Bill Garrigan, à qui un rapide coup d'œil sur les enveloppes suffit pour savoir que pas une ne contenait de chèque. Des idées de dessins, envoyées par des gens qui croyaient avoir des idées. Neuf chances sur dix pour que ça ne vaille rien.

Il emporta les enveloppes dans la mesure qu'il appelait son studio, sans prendre la peine de les ouvrir. Il lança son chapeau innommable sur la cuisinière à pétrole à deux feux et s'assit, en enroulant ses jambes autour des pieds de la chaise de cuisine, devant la table branlante qui tenait le double emploi de table de salle à manger et de table à dessin.

Il y avait longtemps qu'il n'avait rien vendu et il fit le vœu – en s'interdisant l'espoir – qu'il y ait une idée de dessin vraiment vendable, dans le tas. Les miracles, ça arrive quand même.

Il ouvrit la première enveloppe. Six légendes de dessins, envoyées par un type de l'Oregon, aux conditions habituelles : si une de ces légendes lui plaisait, il faisait le dessin ; si le dessin se vendait, l'auteur de la légende touchait un pourcentage. Bill Garrigan lut la première histoire :

Un gars et une fille, en auto, s'approchent d'un restaurant ; sur l'auto, en grosses lettres, HERMAN, LE MANGEUR DE FEU. PAR la fenêtre du restaurant on voit des gens dîner aux chandelles.

LE GARS : J'ai envie de manger là !

Bill Garrigan poussa un profond soupir et passa à l'histoire suivante. Puis à la suivante. Puis à la suivante. Puis il ouvrit l'enveloppe suivante. Puis la suivante.

Ça ne s'arrangeait pas. Les dessins humoristiques, c'est un métier où il est difficile de gagner sa vie, même quand on vit dans une petite ville du sud-ouest, où la vie n'est pas chère. Et dès qu'on a commencé à se laisser glisser, c'est un cercle vicieux. Dès qu'on voit moins vos dessins dans les journaux à fort tirage et qui paient bien, les fournisseurs d'idées se mettent à envoyer leurs idées à d'autres. On ne reçoit plus que les laissés-pour-compte, ce qui ne fait qu'accélérer la glissade sur la pente descendante.

De la dernière enveloppe, il sortit la dernière idée :

La scène se passe sur quelque autre planète ; empereur ou schprountz, un monstre hideux parle à ses savants :

EMPEREUR : Oui, c'est parfait d'avoir mis au point le procédé permettant de visiter la Terre ; mais qui aurait jamais l'idée d'aller sur une planète habitée par des monstres aussi hideux ?

Bill Garrigan se gratta pensivement le bout du nez ; il y avait quelque chose à en tirer, de ça. Le marché de la science-fiction connaissait un boom incroyable ; s'il arrivait à donner à ces créatures extraterrestres un aspect suffisamment hideux pour donner du sel à leur conception de la beauté...

Il attrapa un crayon et une feuille de papier et se mit à dessiner. La première version de l'Empereur et de ses savants ne les faisait pas suffisamment laids ; il froissa le papier et en reprit un autre.

Voyons un peu... avec trois têtes chacun, et six yeux protubérants dans chacune, les monstres ne seraient pas mal. Une demi-douzaine de bras courtauds. Hmmm, pas mal. Le torse très long, les jambes très courtes. Quatre jambes chacun, les jambes de devant se pliant dans un sens, celles de derrière dans l'autre. Les pieds en sifflet. Et le visage, en dehors des six yeux protubérants ? Eh bien ! pas de visage ; tout lisse sous les yeux. La bouche, une bouche énorme, au milieu de la poitrine. Ça, ça éviterait au monstre de discuter avec lui-même pour savoir laquelle de ses têtes serait chargée de mâcher et déglutir.

Un fond de décor, esquissé, et l'ensemble ne se présentait pas trop mal. Peut-être même en avait-il trop fait ; le rédacteur en chef d'un journal risquait de se dire que ses lecteurs auraient peur, devant des monstres aussi horribles. Et pourtant, à moins de faire ses monstres aussi horribles que possible, la plaisanterie perdait son sel.

À y réfléchir, on pouvait les rendre peut-être plus hideux encore. Un essai lui montra qu'on pouvait.

Il signa son brouillon jusqu'à être sûr d'avoir tiré le maximum de l'idée, prit une enveloppe et adressa son envoi à son meilleur client – à celui qui avait été son meilleur client jusqu'à il y a quelques mois, quand il avait commencé à descendre la pente. Il y avait deux mois pleins que ce journal ne lui avait rien acheté. Peut-être ce dessin serait-il pris ? Rod Corey, le rédacteur en chef, préférerait toujours les plus bizarres de ses dessins.

Bill Garrigan avait presque oublié ses monstres, quand il reçut une grosse enveloppe, six semaines presque plus tard. Dans l'enveloppe, son brouillon annoté au crayon rouge : « O.K. Envoyez-moi ça à l'encre de Chine » et en dessous les initiales R.C.

Il allait enfin recommencer à manger !

Bill revint aussi vite qu'il put du bureau de poste où il était allé chercher l'enveloppe, dégagea sa table des reliefs de repas accumulés, des livres et des pièces de vêtement qui l'encombraient et disposa du beau papier, un crayon, une plume et de l'encre.

Il coinça son brouillon entre une bouteille de lait et une soucoupe sale et chercha à retrouver l'état d'esprit du jour où il avait crayonné son brouillon.

Il fit du beau boulot, bien figolé, parce que garder la clientèle de Rod Corey, ça comptait ; il était le seul à payer cent dollars par dessin accepté. Bien sûr, il y avait des journaux vraiment importants qui payaient plus encore à des dessinateurs qui avaient un nom ; mais Bill Garrigan ne se faisait plus d'illusions sur lui-même. Bien sûr, il aurait bien donné son bras droit pour faire partie du petit groupe des cracks, mais il y avait peu de chances qu'il en fasse jamais partie. Au point où il en était, s'il arrivait à gagner de quoi croûter, c'était plus qu'il n'en pouvait rêver.

Il mit presque deux heures à figoler le dessin définitif, qu'il colla sur carton ; il mit le tout dans une belle enveloppe et retourna vite au bureau de poste. Ayant fait l'envoi, il se frotta les mains de joie. De l'argent sûr. Il allait pouvoir faire réparer l'arbre de transmission sur sa vieille bagnole et recommencer à rouler carosse, et il allait pouvoir solder, en partie au moins, son arriéré chez l'épicier et payer une partie des loyers en retard. Le seul ennui, c'est que ce brave Rod Corey ne payait pas vite.

Et, de fait, le chèque n'arriva que le jour où le journal où figurait le dessin fut dans les kiosques. Mais Bill Garrigan était entre temps parvenu à caser quelques petits dessins à des journaux de petite importance et avait pu manger un peu. Le chèque n'en avait pas moins belle allure, quand il arriva.

Il passa l'encaisser à la banque puis passa au Sagebush Tap le temps de boire un petit coup ; c'était si bon, de boire, et ça rendait tellement optimiste qu'il passa ensuite à l'épicerie fine acheter une bouteille de Metaxa. Il n'avait évidemment pas les moyens de boire du Metaxa – mais personne n'a les moyens d'en boire, si on y réfléchit. Mais il faut savoir fêter un grand événement comme il convient.

À peine rentré chez lui, il ouvrit la bouteille du ruineux alcool grec, en but deux verres, installa son corps interminable dans le fauteuil, posa ses chaussures boueuses sur la table à tout faire et laissa fuser un soupir de joie pure. Demain il regretterait l'argent sottement dépensé, et il aurait sans doute la gueule de bois en prime, mais demain, c'est *mañana*.

Sans sortir de son fauteuil, il attrapa le moins sale des verres à sa portée et l'emplit. La gloire, se dit-il, est sans doute la nourriture de l'âme et il ne serait jamais un dessinateur célèbre, mais ce n'était pas une raison pour ne pas savourer une après-midi où ses dessins lui apportaient la liqueur des dieux.

Il portait le verre à sa bouche, quand son bras se figea à mi-course ; ses yeux s'écaraquillèrent.

Le mur de briques devant lui trembla, vibra, s'ébroua. Puis, lentement, une petite ouverture y apparut. L'ouverture s'agrandit, s'étendit, s'élargit ; soudain elle fut de la taille d'une porte.

Bill jeta un coup d'œil de reproche à la bouteille de Metaxa : nom de Dieu ! se dit-il, j'y ai tout juste goûté. Ses yeux incrédules retournèrent à l'embrasure de porte dans le mur. C'était peut-être un tremblement de terre. À bien y réfléchir, ça ne pouvait guère être autre chose. Parce que, sinon...

Deux créatures ayant six bras chacune apparurent dans l'ouverture du mur. Chacune avait trois têtes, et chaque tête était munie de six yeux en lunettes de motocycliste. Quatre jambes, et une bouche au milieu de...

— Dieux du ciel... gémit Bill.

Chacune de ces créatures tenait un objet, inquiétant, inspirant le respect, évoquant une arme à feu. Et toutes ces armes étaient pointées sur Bill Garrigan.

— Messieurs, dit Bill, je sais que c'est un des alcools les plus efficaces du monde, mais pour l'amour du ciel, ce n'est pas avec deux verres qu'on arrive à un résultat pareil.

Les monstres le regardèrent et frissonnèrent, et tous fermèrent vingt-trois de leurs vingt-quatre yeux individuels.

— Vraiment hideux, dit le premier monstre à être passé par l'ouverture dans le mur. L'être le plus hideux de tout le système solaire, tu ne trouves pas, Agol ?

— Moi ? demanda Bill Garrigan d'une voix mourante.

— Vous. Mais n'ayez aucune crainte. Nous ne sommes pas venus vous faire de mal ; nous venons vous chercher pour vous conduire devant Bon Whir III, Empereur de Schprountz, qui vous récompensera comme il convient.

— Mais comment ? Mais en quel honneur ? Mais où est-ce, Schprountz ?

— Voudriez-vous avoir la gentillesse de poser vos questions une à la fois ? Je pourrais répondre aux trois simultanément, avec mes trois têtes, mais je crains que vous ne soyez pas capable de saisir des communications multiples.

Bill Garrigan ferma les yeux :

— Vous avez trois têtes, dit-il, mais une seule bouche. Comment tiendriez-vous trois discours avec une seule bouche ?

La bouche du monstre se tortilla de rire :

— Qu'est-ce qui vous fait imaginer que nous parlions avec nos bouches ? Nos bouches ne nous servent qu'à rire. Nous mangeons par osmose. Nous parlons en faisant vibrer des diaphragmes au sommet de nos têtes. À laquelle de vos trois questions désirez-vous qu'il soit répondu en premier ?

— Comment serai-je récompensé ?

— L'Empereur ne nous l'a pas dit. Mais ce sera une récompense de grande valeur. Notre rôle est uniquement de vous amener devant

l'Empereur. Ces armes ne sont qu'une précaution pour le cas où vous opposeriez de la résistance – et de toutes façons, elles ne tuent pas, nous sommes trop civilisés pour tuer. Ces armes font seulement perdre connaissance.

— Vous n'êtes pas vraiment là, proclama Bill.

Il ouvrit les yeux puis les referma bien vite :

— Je n'ai jamais fumé de marijuana, de toute ma vie, dit-il. Je n'ai jamais non plus eu de crises de delirium tremens et il est exclu que j'aie le delirium tremens pour avoir bu deux petits verres... ou même quatre, si on compte ceux que j'ai éclusés au bar.

— Vous êtes prêt à nous suivre ?

— À vous suivre où ?

— Sur Schprountz.

— Et où est-ce, ça ?

— C'est la cinquième planète, rétrograde, du Système K-14-320-GM, dans le Continuum Spatial 1745/88JHT/97608.

— Et cela est situé où, par rapport à ici ?

Le monstre fit un grand geste d'un de ses bras :

— C'est droit devant, en sortant par le trou dans votre mur. Vous êtes prêt ?

— Non ! Pour quel fait suis-je récompensé ? Pour ce dessin ? Comment en avez-vous eu connaissance ?

— Oui, pour votre dessin. Nous connaissons votre monde et votre civilisation, parallèles aux nôtres, mais dans un continuum autre. Nous avons un très grand sens de l'humour. Nous avons des artistes, mais malheureusement pas un seul dessinateur-humoriste, il nous manque ce don. Le dessin que vous avez fait est, pour nous, d'une drôlerie prodigieuse. Tous les habitants de Schprountz en rient déjà. Vous êtes prêt ?

— Non, dit Bill Garrigan.

Les deux monstres levèrent leurs armes et deux déclics retentirent en même temps.

— Vous avez repris connaissance, dit une voix. Par ici pour la salle du trône.

Il n'y avait pas à discuter, Bill suivit le guide. Il était arrivé, peu importe où, et l'espoir restait permis de rentrer chez lui, s'il se conduisait bien.

La pièce, il la reconnut : elle était exactement conforme au décor qu'il avait esquissé pour son dessin. Quant à l'Empereur, il l'aurait reconnu n'importe où. Et pas seulement l'Empereur, les savants aussi qui entouraient l'Empereur.

Pouvait-on raisonnablement admettre qu'il ait par pure coïncidence dessiné une scène et des créatures existant réellement ? Ou... mais n'avait-il pas déjà lu quelque part une théorie sur

l'existence d'un nombre infini d'univers, et de continuums d'espace-temps ? Les conséquences de cette théorie étaient que toute créature que l'imagination pouvait représenter existait en réalité quelque part, il avait trouvé tout ça farfelu, quand il l'avait lu, mais il se demandait s'il n'y avait pas une part de vrai.

Une voix venant d'il ne savait où – d'un ampli eût-on dit – s'adressa à lui :

— Le grand et puissant Empereur Bon Whir III, Guide de la Foi, Commandeur des Gloires, Receveur de la Lumière, Seigneur des Galaxies, Bien-Aimé de son Peuple.

La voix se tut et Bill se présenta :

— Bill Garrigan, dit-il.

L'Empereur rit, par sa bouche :

— Je vous remercie, Bill Garrigan, de nous avoir donné l'occasion de rire comme nous n'avions jamais ri. Je vous ai fait amener ici pour vous récompenser. Je vous offre le poste de Dessinateur-Humoriste Royal. Un poste qui n'existait pas à ce jour, puisque nous n'avons pas de dessinateurs-humoristes. Votre unique devoir sera de faire un dessin humoristique par jour.

— Un par jour ? Mais où trouverai-je les idées ?

— Les idées vous seront fournies. Nous avons des plaisanteries excellentes, tous les habitants de notre planète ont un grand sens de l'humour, tant comme créateurs que comme consommateurs. Mais nous ne savons dessiner que de façon strictement réaliste. Vous serez le plus grand sur cette planète, après moi s'entend. Vous finirez peut-être par devenir plus populaire encore que moi, encore que je sois franchement aimé.

— Je... ça ne me tente pas tellement... Je crois que je préfère rentrer sur... Dites donc, ça paie combien, ce poste ? Je pourrais peut-être accepter pour un temps, me faire un petit magot et le ramener sur Terre ?

— Vos appointements dépasseront vos rêves de lucre les plus passionnés. Vous aurez tout ce que vous pouvez désirer. Et vous pouvez accepter pour un an, avec une option de prolongation à vie au bout de l'année, si tel est alors votre désir.

« Euh » dit Bill en se demandant quelle somme pouvait dépasser ses rêves de lucre. Ça ferait une jolie pincée. Il reviendrait sur Terre, oui, mais riche à en être répugnant.

— Je vous conseille d'accepter, dit l'Empereur. Chaque dessin que vous ferez – et vous pourrez en faire plus d'un par jour – sera reproduit dans toutes les publications de la planète, et les droits de reproduction seront tous pour vous.

— Combien avez-vous de publications ?

— Plus de cent mille. Vingt milliards de lecteurs les achètent.

— Dans ces conditions, je pourrais peut-être accepter pour un an. Mais...

— Mais quoi ?

— Comment m'organiserai-je ici, quand je ne serai pas en train de faire mes dessins ? Je veux dire que physiquement, je m'en rends compte, je vous apparais hideux – aussi hideux que vous pouvez l'être pour moi... je veux dire que je ne pourrai pas avoir d'amis. Je ne pourrais pas avoir d'amitié pour... je veux dire.

— Le nécessaire a déjà été fait, en prévision de votre acceptation, avant que vous ayez repris connaissance. Nous avons les plus grands maîtres de la chirurgie esthétique de tout l'univers. Le mur derrière vous est un miroir. Si vous voulez bien vous retourner...

Bill Garrigan se retourna. Et il s'évanouit.

*

Une seule des têtes de Bill Garrigan suffisait pour l'effort de concentration nécessaire pour un dessin, fait directement à l'encre ; il ne prenait plus la peine de faire de brouillons. Il n'avait plus besoin de brouillons, la quantité d'yeux dont il disposait lui permettant de voir son travail sous un bien trop grand nombre d'angles à la fois.

Sa deuxième tête réfléchissait à l'ampleur de son compte en banque et à la situation prodigieuse et à la popularité dont il jouissait sur cette planète. Certes le métal précieux ici était le cuivre, mais il possédait suffisamment de cuivre, désormais, pour en tirer une fortune même sur la Terre. L'ennuyeux, se disait sa deuxième tête, était l'impossibilité d'emmener sa situation et sa popularité parmi les Terriens.

Sa troisième tête parlait à l'Empereur. L'Empereur lui-même venait lui rendre parfois visite :

— Oui, disait l'Empereur, votre année ici s'achève demain, mais j'espère que nous pourrons vous persuader de rester. À vos conditions, bien sûr. Et, comme nous ne voulons pas profiter de la situation, nos maîtres en chirurgie esthétique sont à votre disposition pour vous rendre votre apparence initiale.

La bouche de Bill Carrigan, au milieu de sa poitrine, sourit. C'était merveilleux, d'être tenu en si haute estime. Sa quatrième collection de dessins venait juste d'être publiée et il en avait vendu dix millions d'exemplaires sur la planète même, sans parler des exportations dans les autres planètes du système. Ce n'était pas l'argent qui comptait, il en avait déjà plus qu'il n'en pourrait jamais dépenser ici. Et la merveilleuse commodité de posséder trois têtes et six bras...

Sa première tête leva ses yeux du dessin en train pour les poser sur sa secrétaire. Elle s'en aperçut et baissa toutes ses paupières. Elle était très belle. Il ne lui avait encore fait aucune avance, car il voulait d'abord être sûr de la décision qu'il prendrait, le moment venu de

choisir entre rester ou retourner sur la Terre. Sa deuxième tête songea à une fille qu'il avait connue jadis, sur sa planète d'origine, et il frissonna devant ce souvenir : ce qu'elle pouvait être hideuse...

Une des têtes de l'Empereur regarda le dessin presque terminé et sa bouche pectorale se tordit de rire. Oui, c'était merveilleusement bon d'être admiré. La première tête de Bill gardait les yeux braqués sur Thwil, la belle secrétaire, et une jauneur exquise rendit plus séduisantes encore ses joues de jeune fille.

— Mon cher, dit à l'Empereur la troisième tête de Bill, j'y réfléchirai. Oui, j'y réfléchirai.

LES FARFAFOUILLES

Une des choses étranges, dans l'aventure, était que la petite Aubrey Walters était une fillette sans étrangeté aucune. Elle était aussi parfaitement banale que son père et sa mère, qui vivaient dans un appartement d'Otis Street, faisaient un bridge un soir par semaine, sortaient un soir par semaine, et passaient les autres soirées de la semaine chez eux, bien gentiment.

Aubrey avait neuf ans ; elle avait des cheveux plutôt filasse et des taches de rousseur, mais à neuf ans on ne se fait pas de souci pour ça. Elle poursuivait de gentilles études, dans l'institution privée pas trop coûteuse où ses parents l'avaient inscrite ; elle se faisait sans effort des amis parmi les autres enfants de l'école et elle étudiait le violon, sur un instrument trois-quarts, dont elle tirait des sons abominables.

Son plus grave travers était sans doute son goût pour les veillées – et encore était-ce surtout la faute de ses parents, qui lui permettaient de rester habillée jusqu'au moment où elle aurait sommeil et déciderait d'aller se coucher. À cinq ans déjà, il lui arrivait rarement d'aller se coucher avant vingt-deux heures. Et quand sa mère, dans une crise de maternalisme actif, la mettait au lit plus tôt, elle ne s'endormait pas pour autant. Dans ces conditions, pourquoi ne pas laisser la petite veiller ?

Maintenant qu'elle avait neuf ans, elle veillait aussi tard que ses parents, autrement dit jusqu'à vingt-trois heures les jours ordinaires, et plus tard encore quand ils recevaient des amis pour un bridge ou sortaient le soir. Car ils l'emmenaient généralement avec eux. Et Aubrey y prenait grand plaisir, en toutes circonstances. Au théâtre elle restait sage comme une image, dans les boîtes de nuit elle les dévisageait, avec le sérieux des petites filles, par-dessus son verre de ginger ale, pendant qu'ils buvaient leurs cocktails. Le bruit, la musique et la danse, elle enregistrait tout avec émerveillement et joie.

Oncle Richard, le frère de sa mère, accompagnait parfois le trio. Elle et oncle Richard étaient de grands copains. C'est oncle Richard qui lui offrit les poupées.

— Il m'est arrivé un truc marrant, dit-il ce jour-là. Je passais Rodgers Place, devant le Mariner Building... tu sais bien, Édith, la maison où le docteur Howard a longtemps eu son cabinet... et voilà que quelque chose tombe sur le trottoir, juste derrière moi. Je me

retourne, et j'aperçois ce paquet.

« Ce paquet » était une boîte blanche à peine plus grande qu'un carton à chaussures, maintenue de façon assez insolite par un ruban gris noué en rosette. Sam Walters, le père d'Aubrey, regarda l'objet avec curiosité.

— Il ne porte aucune marque de chute, fit-il observer. Ça n'a pas pu tomber de bien haut. C'était ficelé comme ça ?

— Exactement. Remarque, c'est moi qui ai remis le ruban, après avoir ouvert la boîte pour voir ce qu'il y avait dedans. Je n'ai évidemment pas ouvert le paquet tout de suite, non. Je me suis arrêté et j'ai levé la tête pour voir qui avait laissé tomber ça. J'étais sûr que je verrais quelqu'un penché à une fenêtre. Mais il n'y avait personne. J'ai alors ramassé la boîte. Il y avait quelque chose dedans ; quelque chose de pas bien lourd, d'ailleurs. Cette boîte, avec son ruban, avait l'air de... enfin ça n'avait pas l'air de quelque chose qu'on jette exprès. Alors je suis resté là, à attendre la suite des événements. Mais il n'y avait pas de suite. J'ai alors secoué un peu la boîte, et...

— Bon, bon, dit Sam Walters, épargne-nous les détails. Tu ne sais toujours pas qui avait laissé tomber la boîte ?

— Non. Et je suis pourtant monté jusqu'au quatrième étage, à demander à toutes les personnes dont les fenêtres donnent sur l'endroit où j'ai ramassé la boîte. Tous les locataires étaient chez eux, justement, et aucun n'était au courant de rien. J'avais pensé que la boîte avait pu tomber d'un rebord de fenêtre, et...

— Et qu'est-ce qu'il y a dedans, Dick ? demanda Édith.

— Des poupées. Quatre poupées. Je les ai apportées pour Aubrey, si elle les veut.

Il défit le paquet et Aubrey dit « Oôôô, oncle Richard, ce qu'elles sont belles... »

— Hmmm, dit Sam, ce sont des figurines plutôt que des poupées, habillées comme elles sont. Ça a dû coûter quelques dollars pièce. Tu es sûr que celui à qui ça appartient ne viendra pas les réclamer ?

— Comment ferait-il ? demanda Richard. Je viens de t'expliquer que j'ai demandé à tout le monde, jusqu'au quatrième étage. Et l'état de la boîte,... ça n'a jamais pu tomber de si haut. Regarde, d'ailleurs...

Richard prit une des poupées et la tendit à Sam Walters :

— De la cire. Les têtes et les mains sont en cire. Et pas une fêlure. Même tombant d'un simple deuxième étage, il y aurait eu des dégâts...

— Ce sont les Farfafouille, dit Aubrey.

— Les quoi ? demanda Sam.

— Je vais les baptiser les Farfafouille, proclama Aubrey. Voici Papa Farfafouille ; voici Maman Farfafouille ; cette petite c'est... c'est Aubrey Farfafouille. Et l'autre monsieur, nous l'appellerons oncle

Farfafouille. L'oncle de la petite fille.

— Ils sont comme nous, quoi ! dit Sam avec un bon rire. Mais, euh, si oncle Farfafouille est le frère de Maman Farfafouille, comme oncle Richard est le frère de maman, il ne s'appelle pas Farfafouille.

— C'est pourtant comme ça, dit Aubrey. Ils sont tous Farfafouille. Tu veux m'acheter une maison pour eux, papa ?

— Une maison de poupée ? Mais...

Et puis il s'interrompit. Il avait été sur le point de dire oui, quand un coup d'œil de sa femme lui avait rappelé que l'anniversaire d'Aubrey était tout proche et que, justement, ils en étaient à se demander quel cadeau ils lui feraient.

— ...peut-être, enchaîna-t-il. On verra ça.

*

C'était une maison de poupée de toute beauté. Un seul étage, mais avec un grand luxe dans le finlavage des détails, avec un toit à charnières qui permettait de disposer les meubles dans les pièces et de faire évoluer les poupées. Et parfaitement à l'échelle des figurines apportées par oncle Richard.

Aubrey était aux anges. Tous ses autres jouets furent éclipsés et les faits et gestes des Farfafouille occupèrent la majeure partie de ses pensées en dehors du sommeil.

Il fallut un certain temps à Sam Walters pour remarquer, en y trouvant matière à réflexion, les étrangetés des activités des Farfafouille. Au début, la succession de coïncidences fut une source de joies saines.

Puis on put lire quelque étonnement dans son regard.

Il fallut pas mal de temps pourtant pour qu'il se décide à entraîner Richard dans un coin. Les quatre venaient juste de rentrer du théâtre.

— Euh, Dick... dit-il.

— Oui, Sam ?

— Ces poupées, Dick... où les as-tu eues, en fait ?

Richard dévisagea Sam :

— Qu'est-ce que tu veux dire, Sam ? Je t'ai dit comment je les ai trouvées.

— Oui, bien sûr... tu ne racontais pas une histoire ? Je veux dire, tu as pu les acheter, puis te dire que nous te reprocherions d'avoir fait un cadeau trop coûteux à Aubrey... Tu aurais pu...

— Franchement, non.

— Mais enfin, Dick, ça n'a pas pu tomber d'une fenêtre sans se casser. C'est de la cire. Quelqu'un marchant derrière toi aurait pu... ou une auto qui passait...

— Il n'y avait personne, Sam. Personne. Moi aussi, ça m'a intrigué. Mais si j'avais raconté une histoire, je n'aurais pas combiné un truc aussi vaseux, voyons ! Je vous aurais dit que j'avais trouvé la boîte sur

un banc, ou sous mon fauteuil au cinéma. Qu'est-ce qui te tracasse ?

— Je... Non, rien. Ça m'intriguait, simplement.

La chose continua à intriguer Sam Walters.

Ce n'étaient que de petites choses, en général. Comme la fois où Aubrey avait dit « Papa Farfafouille n'est pas allé à son bureau, ce matin. Il est malade, il est resté couché. »

— Ah oui ? avait répondu Sam. Et qu'est-ce qu'il a, ce monsieur ?

— Il a dû manger quelque chose qu'il ne digère pas.

Le lendemain matin, au petit déjeuner, Sam demanda à Aubrey des nouvelles de la santé de M. Farfafouille.

— Il va un peu mieux, mais le docteur a dit qu'il doit rester encore une journée au lit. Il pourra retourner au bureau demain, sans doute.

Et le lendemain, M. Farfafouille retourna au bureau. Et puis, le hasard fit que ce jour-là Sam Walters rentra très mal fichu : il avait mangé quelque chose qu'il ne digérait pas, au déjeuner. Oui, il passa deux jours sans aller au bureau. C'était la première fois depuis des années qu'il s'absentait pour cause de maladie.

Parfois les choses allaient plus vite, d'autres fois c'était plus lent. Il était impossible de mettre le doigt dessus et de dire : « Si cela vient d'arriver aux Farfafouille, la même chose nous arrivera dans les vingt-quatre heures. » C'était parfois dans l'heure qui suivait. Et parfois il fallait attendre huit jours pleins.

— Maman et Papa Farfafouille se sont disputés aujourd'hui.

Sam avait fait tout son possible pour éviter cette querelle avec Édith, mais il n'y avait rien à faire. Il était rentré assez tard, absolument pas par sa faute. C'était déjà arrivé souvent, mais cette fois Édith prit mal la chose. Toute la diplomatie de Sam s'avéra vaine et il finit par piquer une colère, lui aussi.

— Oncle Farfafouille va faire un petit voyage.

Richard n'avait pas quitté la ville depuis des années, mais la semaine suivante il annonça soudain qu'il allait à New York : « Tu connais Pete et Amy... Ils m'ont écrit pour... »

— Quand ? coupa Sam. Quand as-tu reçu cette lettre ?

— Hier.

— Alors, la semaine dernière tu ne... J'ai l'air de te poser une question idiote, Dick... Mais la semaine dernière, tu n'envisageais aucun voyage ou déplacement ? Tu n'as rien dit à... à personne, au sujet d'un voyage ou déplacement possibles ?

— Bien sûr que non ! J'avais oublié jusqu'à l'existence de Pete et Amy, quand j'ai reçu leur lettre, hier. Ils m'invitent à passer huit jours chez eux.

— Tu seras de retour dans trois jours... peut-être, dit Sam.

Sam se refusa à s'expliquer, même lorsque Richard fut bien revenu au bout de trois jours. Il aurait eu l'air trop idiot, s'il avait dit qu'il

savait que l'absence de Richard ne pouvait durer que trois jours, puisque oncle Farfafouille ne s'était absenté que trois jours.

Sam Walters se mit à surveiller sa fille, en se posant des questions. C'était elle, de toute évidence, qui décidait des faits et gestes des Farfafouille. Aubrey était-elle douée de quelque clairvoyance surnaturelle, qui l'eût amenée, inconsciemment, à prédire les choses qui allaient arriver aux Walters et à Richard ?

Il ne croyait pas à la clairvoyance surnaturelle, bien sûr. Mais Aubrey en était-elle douée ?

— Mme Farfafouille va faire du shopping aujourd'hui. Elle va s'acheter un manteau.

Ça, ça sentait le coup monté. Édith avait souri à Aubrey, puis avait regardé Sam :

— J'allais oublier, Sam... Demain, je vais en ville et il y a des soldes chez...

— Mais, Édith, nous sommes en guerre ! Et tu n'as pas besoin d'un manteau de plus !

Sam aligna tant d'arguments qu'il se mit en retard. Des arguments pour rien, parce qu'il avait largement les moyens d'offrir un manteau à sa femme, qui n'en avait pas acheté depuis deux ans déjà. Mais il ne pouvait pas dire que la vraie raison pour laquelle il ne voulait pas était que Mme Farfafouille... C'était tellement idiot qu'il n'osait même pas se l'avouer à lui-même.

Édith s'acheta le manteau.

La chose étrange, se disait Sam, était que personne à part lui ne remarquait ces coïncidences. Mais Richard n'était pas tout le temps là et Édith... Oui, Édith avait le don d'écouter les bavardages d'Aubrey sans en entendre les neuf dixièmes.

— Aubrey Farfafouille a rapporté son carnet de notes, papa. Elle a 90 sur 100 en arithmétique, 80 en orthographe et...

Deux jours plus tard, Sam téléphonait au directeur de l'école. Il lui téléphonait d'une cabine publique, bien sûr, pour que personne ne puisse l'entendre :

— M. Bradley ? Je voudrais vous poser une question... j'ai une raison assez particulière, mais très importante pour vous poser cette question. Serait-il possible, pour un élève de votre école, de connaître ses notes d'avance, de façon précise ?

Non, c'était absolument impossible. Les professeurs eux-mêmes n'en savaient rien avant que toutes les notes soient corrigées pour l'établissement des moyennes ; et cela n'était fait que le matin du jour où les carnets étaient envoyés. Oui, hier matin, pendant que les enfants étaient en récréation.

— Tu n'as pas l'air dans ton assiette, Sam, dit Richard. Tu as des ennuis dans ton boulot ?

— Non, non, pas du tout, Dick. Je ne me fais aucun souci, à aucun sujet. Pas, euh, à vrai dire, euh...

Sam eut bien du mal à se dépêtrer du contre-interrogatoire auquel le soumettait Richard. Il finit par s'inventer une paire de soucis, pour donner à Richard la possibilité de les dissiper.

Il pensait énormément aux Farfafouille. Beaucoup trop. Si seulement il avait été de nature superstitieuse ou crédule, le mal aurait été moins grand. Mais il n'était ni superstitieux ni crédule et chaque nouvelle coïncidence ne pouvait donc que le frapper plus durement que la précédente.

Édith et son frère s'en apercevaient, bien sûr et en discutaient quand Sam n'était pas là.

— Il se conduit vraiment de façon bizarre, depuis quelque temps, Dick. Il est tellement... tu crois qu'on arrivera à l'amener à consulter un médecin ou un...

— Ou un psychiatre ? Il faudrait essayer. Mais je ne l'imagine pas acceptant cela, Édith. Quelque chose le ronge, Édith ; j'ai essayé à plusieurs reprises de lui tirer les vers du nez, mais il reste muet comme la tombe. Si tu veux que je te dise... je crois que c'est en rapport avec ces saloperies de poupées.

— Les poupées ? Tu veux dire les poupées d'Aubrey ? Celles dont tu lui as fait cadeau ?

— Oui, les Farfafouille. Il reste assis à observer la maison de poupées. Je l'ai entendu poser des questions sur les poupées, à la petite. Et il les posait avec beaucoup de sérieux. Ces poupées ont l'air de représenter quelque chose de sérieux pour lui. Une sorte de « fixation », comme on dit.

— Mais c'est épouvantable, ce que tu dis là, Dick !

— Écoute, Édith... Aubrey commence à s'en désintéresser un peu et... il n'y a pas quelque chose dont elle ait très envie ?

— Si, elle rêve de leçons de danse. Mais elle a déjà ses leçons de violon et à mon avis, il ne faudrait pas...

— Si on lui promettait des leçons de danse, à condition qu'elle renonce à ces poupées, crois-tu qu'elle accepterait ? À mon avis, il faut foire sortir ces poupées de l'appartement. Et il faudrait le faire sans faire de peine à Aubrey...

— Qu'est-ce que tu veux qu'on dise à Aubrey ?

— Dis-lui que je connais des enfants très pauvres qui n'ont pas de poupées. Si tu t'y prends bien, elle devrait accepter.

— Mais à Sam, que lui dirons-nous ? Il ne va jamais croire à l'histoire des enfants pauvres.

— À Sam, tu pourrais lui dire, quand Aubrey ne sera pas là, qu'elle a passé l'âge de jouer à la poupée et que... dis-lui que la passion qu'elle a pour ces poupées t'inquiète et que le médecin a conseillé...

enfin tu vois ça.

Aubrey ne manifesta aucun enthousiasme. Elle n'avait plus pour les Farfafouille la passion du temps où ils étaient neufs, mais ne pouvait-elle avoir à la fois les poupées et les leçons de danse ?

— Tu n'aurais pas assez de temps pour te consacrer aux deux, ma chérie. Et pense à ces enfants pauvres qui n'ont pas de poupées du tout pour jouer avec ; tu devrais les plaindre.

La résistance d'Aubrey faiblit, peu à peu. Les cours de danse ne commençaient que dans dix jours, et elle voulait garder les poupées jusqu'aux premières leçons. La discussion fut serrée, mais sans résultat.

— Ça va très bien, dit Richard à Édith : dix jours, c'est mieux que jamais et si elle n'y renonce pas d'elle-même, ça fera un esclandre et Sam se rendra compte de ce que nous mijotons. Tu ne lui as rien dit, au moins ?

— Non. Mais peut-être serait-il soulagé de savoir que...

— Je ne pense pas. Nous ne savons pas ce qui au juste le séduit ou le repousse, dans ces poupées. Attends que ce soit une chose faite, et tu le mettras devant le fait accompli. Aubrey a déjà en fait renoncé à ses poupées. Nous risquerions de voir Sam élever des objections et vouloir garder les poupées. Devant le fait accompli, il ne pourra plus rien faire.

— Tu as raison, Dick. Et Aubrey ne lui dira rien, parce que nous avons convenu que les leçons de danse seraient une surprise pour son père, et elle ne peut pas lui parler du sort des poupées sans vendre la mèche pour les leçons de danse.

— Bien joué, Édith.

Il eût peut-être mieux valu que Sam fût au courant. Tout comme il est possible que les choses se fussent déroulées de la même façon, même s'il avait su.

Pauvre Sam. Il passa un moment affreux, dès le lendemain soir. Une amie d'école d'Aubrey était venue, et les deux fillettes jouaient avec la maison de poupée. Sam les regardait, en faisant de grands efforts pour ne pas paraître intéressé. Édith tricotait et Richard, qui venait d'arriver, lisait son journal.

Sam était seul à écouter les enfants, il fut le seul à entendre :

— ...et puis on va jouer à l'enterrement, Aubrey. On fera comme si...

Sam Walters poussa un cri étouffé et faillit tomber, tellement il s'était vite précipité vers les fillettes.

Ce fut un moment affreux, mais Édith et Richard parvinrent à arranger cela, en apparence tout au moins. Édith fit remarquer qu'il était tard et que la petite amie d'Aubrey devait rentrer ; en raccompagnant la fillette à la porte, elle et Richard échangèrent des

regards lourds de sens.

— Tu as vu, Dick ? murmura-t-elle.

— J'ai l'impression que c'est vraiment grave, murmura-t-il. Nous avons peut-être tort d'attendre. Puisque Aubrey est d'accord pour se séparer des Farfafouille...

Sam, resté au salon, respirait encore avec peine. Aubrey le regardait avec une sorte de crainte et c'était bien la première fois qu'elle le regardait ainsi. Sam avait honte.

— Excuse-moi, ma chérie, dit-il, mais... il faut que tu me promettes de ne jamais jouer à l'enterrement d'une de tes poupées. Et ne fais jamais comme si l'une d'elles était gravement malade ou avait un accident, ou rien de ce genre. C'est promis ?

— Mais oui, papa. Je vais les ranger pour ce soir.

Elle referma le toit à charnière et passa dans la cuisine.

— Je vais parler à Aubrey en tête à tête, dit Édith à Richard, et je vais arranger ça avec elle. Toi, va parler à Sam. Dis-lui... propose-lui qu'on sorte tous ce soir. Il acceptera peut-être.

Sam était toujours au salon, les yeux fixés sur la maison de poupées.

— Il faut nous changer les idées, Sam, dit Richard. Si on sortait ? On s'encroûte, à la maison. Sortir nous fera du bien.

Sam prit une profonde inspiration :

— D'accord, Dick, dit-il. Si tu veux. Me changer les idées ne me fera pas de mal.

Édith revint au salon, avec Aubrey, et lança un clin d'œil à son frère :

— Vous, les hommes, descendez et allez chercher un taxi à la station au coin. Aubrey et moi serons descendues quand vous aurez ramené le taxi.

Derrière le dos de Sam qui enfilait son pardessus, Richard lança un regard interrogateur à Édith, qui répondit d'un signe affirmatif de la tête.

Dehors, le brouillard était épais, on n'y voyait qu'à quelques mètres. Sam insista pour que Richard attende Édith et Aubrey devant la porte, il pouvait bien aller tout seul chercher un taxi. Édith et Aubrey descendirent juste avant que Sam fût revenu.

— Tu les as... ? demanda Richard.

— Oui. Pétais sur le point de les jeter, mais j'en ai fait cadeau. Comme ça au moins, elles sont loin ; si je les avais simplement jetées, il aurait pu avoir envie d'ailes les repêcher dans les ordures.

— Tu en as fait cadeau ? À qui ?

— C'est très rigolo, Dick. J'ai ouvert la porte, et il y avait justement une vieille bonne femme qui passait. Je ne sais pas de quel appartement elle venait ; c'était sûrement une femme de ménage, mais

elle avait l'air d'une vieille sorcière. Quand elle a vu les poupées que j'avais à la main...

— Voilà le taxi qui arrive, dit Dick. Tu les lui as données ?

— Oui. Et c'était très rigolo. Elle m'a dit : « *Pour moi ? Je peux les garder ? Pour toujours ?* » C'était très curieux, tu ne trouves pas, de poser des questions pareilles... Moi, j'ai éclaté de rire, et lui ai dit : « Oui, madame, à vous pour tou... »

Édith s'interrompit, car la silhouette d'un taxi se découpait dans la brume. Le taxi s'arrêta, Sam ouvrit la porte et appela :

— Venez tous !

Aubrey s'engouffra la première dans le taxi, les autres suivirent. L'auto démarra.

Le brouillard était de plus en plus épais. On ne voyait absolument rien par les vitres. On eût dit qu'un mur gris se pressait contre les vitres, comme si le monde extérieur avait disparu, complètement. Le pare-brise même, pour eux qui étaient assis sur la banquette arrière, était un mur gris.

— Comment fait-il pour conduire aussi vite ? demanda Richard, avec un rien d'inquiétude dans la voix. Et, au fait, où allons-nous, Sam ?

— Bon Dieu, dit Sam, elle ne me l'a même pas demandé !

— « Elle » ?

— Oui. C'est un taxi-femme. Avec la guerre, il y en a de plus en plus.

Il se pencha en avant et frappa sur la vitre de séparation. La femme se retourna.

Édith vit son visage et poussa un hurlement.

F. I. N.

Le Professeur Jones potassait la théorie du temps depuis plusieurs années déjà.

— J'ai trouvé l'équation-clé, dit-il un jour à sa fille. Le temps est un champ. Cette machine que j'ai construite peut agir sur ce champ, et même en inverser le sens.

Et, tout en appuyant sur un bouton, il dit : « Ceci devrait faire repartir le temps à rebours à temps le repartir faire devrait ceci, dit-il bouton un sur appuyant en tout, et.

— Sens le inverser en même et, champ ce sur agir peut construite j'ai que machine cette. Champ un est temps le. Fille sa à jour un dit-il, l'équation-clé trouvé j'ai.

Déjà années plusieurs depuis temps du théorie la potassait Jones Professeur le.

N. I. F.

Crédits

Auteur : Fredric Brown

Vrai nom / nom complet : Fredric William BROWN

Pseudonyme(s) : A. McFAIL, Felix GRAHAM

Traducteur : Jean SENDY

Titre original : Nightmares and geezenstacks

Published in 1961 by arrangement with Scott Meredith literary Agency, Inc., 580 Fifth Avenue, New York 36, N.Y

© 1963 by Scott Meredith

© 1963 by Éditions Denoel

Source scan : Édition « Denoël » 1976, collection « Présence du futur »

Dessin de couverture : Stéphanie DUMONT

Cutter : Mr Bricolage

Scanner : SnapScan s1300i (gris, résolution normale)

OCR : Abby FineReader

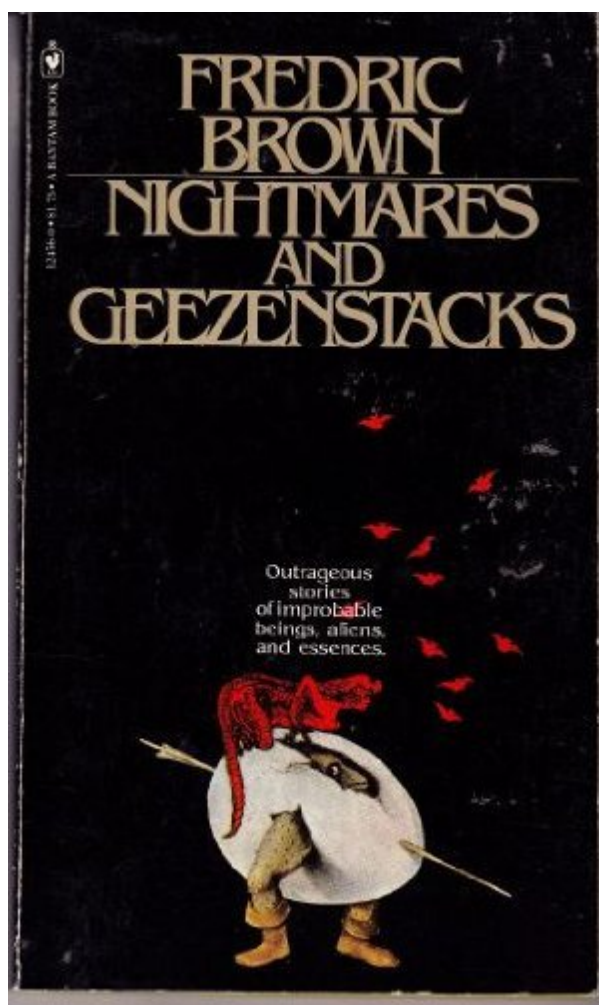
Scan, crédits, relecture : Ninjava

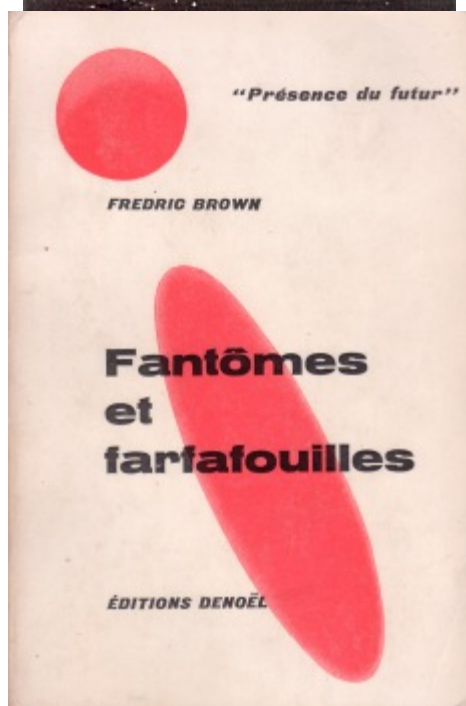
Mise en page, corrections, première lecture : Jillerone

Merci à la team-Alexandriz d'exister.

Ebook bio garantie 100% sans DRM.

Galerie





4ème de couverture

Né en 1906 à Cincinnati (Ohio) et mort en 1972 à Tucson (Arizona), Fredric Brown fit ses études sans obtenir le moindre diplôme. A partir de 1922, il fut garçon de courses, vendeur d'accessoires de machines-outils, puis correcteur dans divers journaux corporatifs. Brown commença très tard à écrire : sa première nouvelle (policieure) fut publiée en 1938 et son premier roman (policier) en 1947. Curieusement, malgré ses 22 romans policiers (excellents, édités chez NéO et Pac) contre uniquement 5 romans de SF, Brown est surtout considéré comme un auteur de science-fiction, spécialiste de la short-story ou histoire à chute.

Le principe selon lequel le fakir oblige une corde à se dresser en jouant du flageolet a autant de valeur scientifique que celui de la drogue d'immortalité inventée vers 1980, dont le secret s'est perdu depuis, paraît-il...

En tout cas, c'est ce que prétend l'auteur. Pince-sans-rire, rabelaisien ou abominable selon les cas, Brown a en outre la vertu rare de ne pas étirer sur dix pages une idée qui tient en dix lignes ; mais attention : chaque texte est une bombe à retardement, un défi à votre perspicacité. Chacun de ces titres farfelus annonce un coup de poing, mais impossible de prévoir où le poing va aboutir. Rien, ni le ton, ni le sujet, ne permet jamais de deviner avant la chute si l'on est en train de lire une histoire à rire ou à frissonner.

{1}

(NdNinjava) Jeu de mot absolument intraduisible :« instant pussy » en anglais.

(<http://www.urbandictionary.com/define.php?term=Instant%20Pussy>)